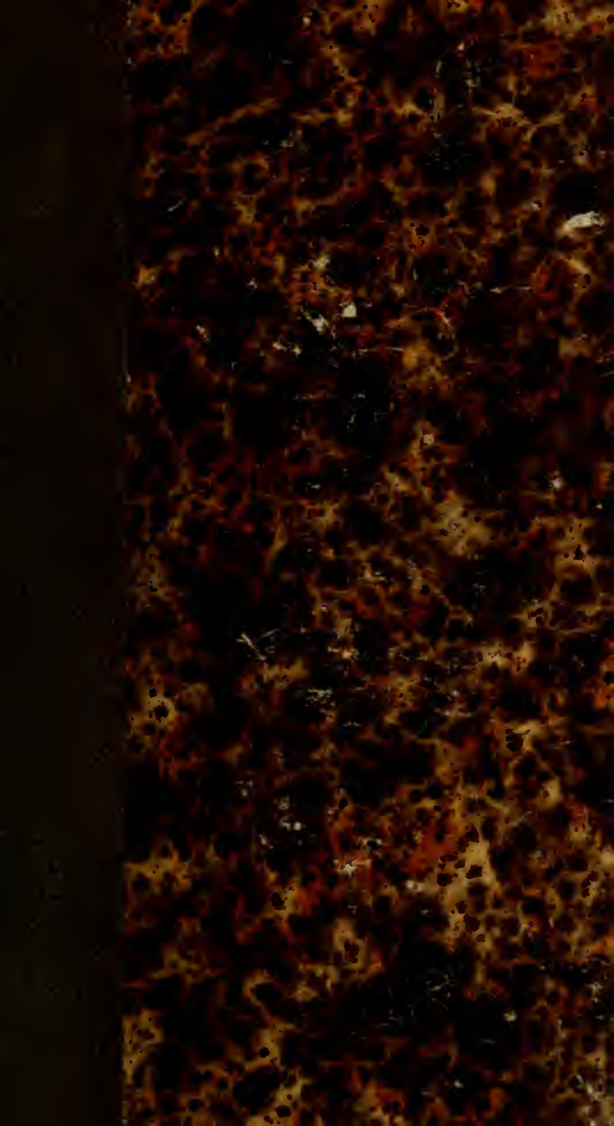
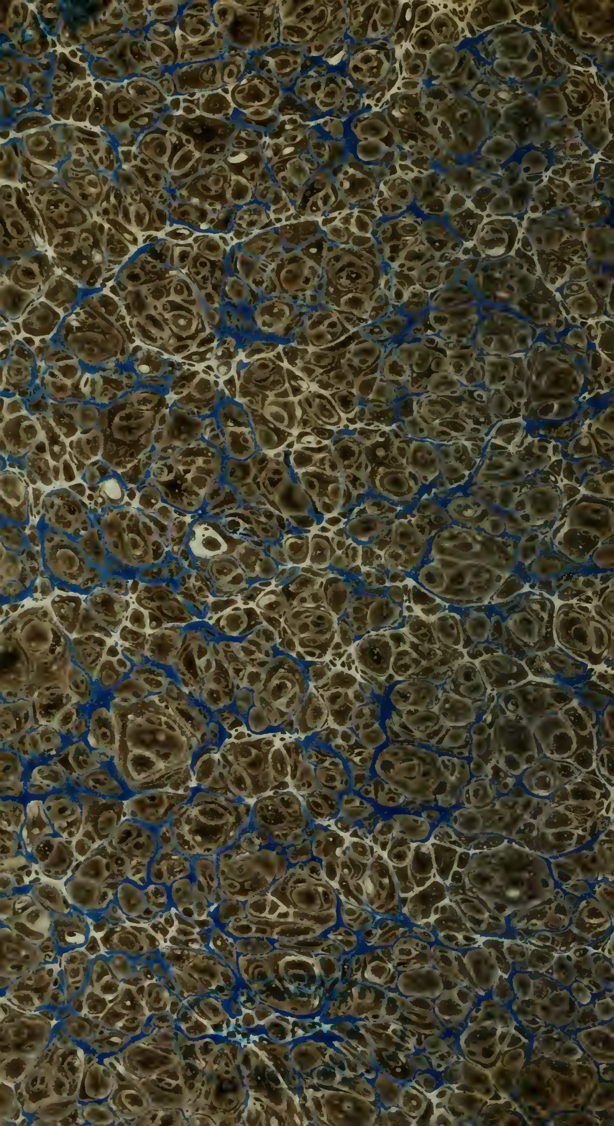
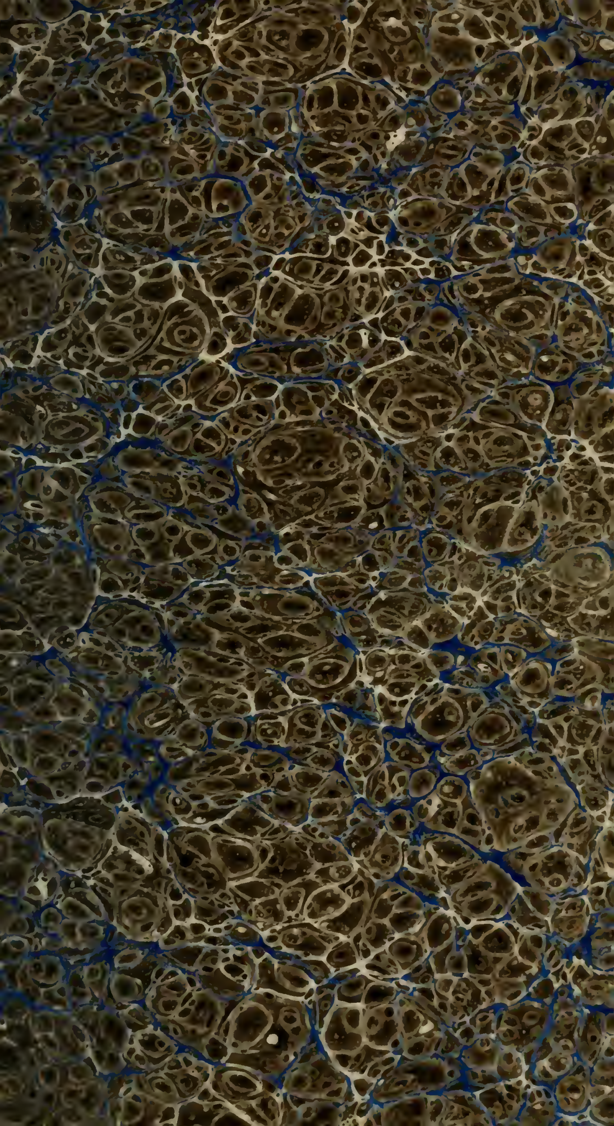






[illegible]

d'après la lettre de [illegible]

[illegible] à [illegible]. Celui-ci [illegible]

un orientaliste.

[illegible]

[illegible]

Rechercher un [illegible]

KOTOLENDI [illegible]

l'auteur et donner

[illegible] (1801-1809)

[illegible]

AE | DUTE




MESSIRE CHARLES DE S.T DENIS CHEVALIER SEIGNEUR DE S.T EVREMONT.
ÆTA 15.
Ie suis peu sévére, mais sage
Philosophe, mais Amoureux,
Mon Art est de me rendre heureux
I'y reussis en faut-il davantage.

SAINT-EVREMONIANA, OU RECUEIL

De diverses Pieces curieuses. Avec des pensées judicieuses, de beaux traits d'histoire, & des remarques trés utiles.

DE MONSIEUR DE SAINT-EVREMONT.



Imprimé à Rouen

A PARIS,

Chez ANTOINE DE BILLY, Libraire sur le Quai des Augustins, au grand S. Jerôme.

M. DCC. X.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

PREFACE.

LE Livre qu'on donne au Public, eſt un recuëil de pluſieurs choſes, que quelques perſonnes ſe ſont ſouvenuës d'avoir oüi dire à Monſieur de Saint-Evremont. On a tâché de recuëillir ſes ſentimens ; & ne pouvant rapeller ſes mêmes paroles, on y a ſupléé le mieux qu'on a pû, bien perſuadé, que celles qu'on lui préte ont bien moins de vivacité & d'agrémens. La diverſité des choſes dont ce Recuëil eſt rempli, paroîtra peut-être aſſez agréable. On y trouve des réflexions ſur pluſieurs matieres ſolides, & qui méritent de la curioſité.

Quoi que ce petit ouvrage contienne pluſieurs choſes galantes, il n'y en a pas une qui ne ſoit honnête, & qui ne puiſſe être lûë par les perſonnes les plus ſcrupuleuſes. On n'a eu autre deſſein que de faire voir qu'on peut écrire des Livres de cette eſpece

mêlez de choſes ſérieuſes, & de galanteries, ſans y mettre un mot qui bleſſe la vertu.

J'oſe même dire que ces ſortes de lectures ont leur utilité. Les matieres traitées par principes & par raiſonnemens, ſont excélentes pour une étude ſolide, & pour ſe remplir des ſciences dont chacun a beſoin dans ſon état. Mais aprés ces aplications longues & pénibles, on n'eſt pas fâché de trouver quelquefois ſous ſa main un petit Livre, qui en délaſſant, puiſſe faire ſouvenir le Lecteur de certains devoirs qui regardent la ſocieté, la droiture du cœur, & même le reſpect qu'on doit à la Religion.

Les Livres vulguairement apellez *ana*, qui ont paru depuis quelques années, divertiſſent aſſez; mais il y a bien du vuide. Même on n'y comprend pas pluſieurs endroits qui pouroient découvrir des choſes bonnes à ſçavoir, ſi les Auteurs avoient voulu parler clairement; mais ne ſe faiſant

entendre qu'à demi, leurs instructions demeurent inutiles. Ce Livre est beaucoup plus intelligible, & on n'a rien mis dans les caracteres qu'il contient, qui sans connoître les personnes dont il s'agit, ne puisse donner un éloignement du vice qu'on blâme.

Pendant l'impression, on m'a envoyé la Lettre que *Monsieur de Saint-Evremont* écrit *sur la critique de ses ouvrages*, qui parut il y a deux ans; & en même tems *la réponse que fait l'Auteur de cette critique.* Le Public jugera de ces deux Lettres. Pour moi qui y prends peu d'interêt, je ne dirai qu'un mot.

La guerre des Auteurs n'est pas une chose nouvelle; & pourvû que l'on n'attaque que les sentimens & les expressions, sans y rien mêler d'injurieux contre la personne, ces petites querelles ne font que divertir, & peut être desabuser les honnêtes gens, qui ne se font pas un point d'honneur de revenir de leur prévention. Y a-t-il un Auteur au monde, qui pré-

tende ne s'être jamais trompé ? Et au contraire les ouvrages, quelques excélens qu'ils soient, ne portent-ils pas toûjours le caractere de la foiblesse de l'esprit humain ? Monsieur de S. Evremont a écrit plusieurs bonnes choses, & il s'est trompé dans d'autres : Mais en quoi il a grand tort, c'est d'avoir si fort abandonné ses œuvres à l'avidité des Libraires, qu'il ait souffert que des pieces indignes, aprés avoir couru le monde sans honneur, se soient venu réfugier dans ses Livres, comme dans un azile pour usurper des aplaudissemens. Je sçai bien que la gloire d'Auteur ne le touche pas : Cependant les œuvres de ces Messieurs là restent aprés leur mort, & souvent elles soûtiennent mal leur réputation. On a beau dire, * *Ces piéces ne m'apartiennent en rien, ces endroits ne sont point de moi* ; est-on obligé de vous croire ? Elles

* *Ce sont les propres termes de M. de Saint-Evremont, dans la Letre qu'il écrit à M.... qui est dans la Préface de ses nouvelles Oeuvres mêlées.*

portent vôtre nom, le Public ne demande point d'autre preuve.

Au reste, comme on raporte dans l'ouvrage des vers d'un grand nombre d'années, on les raporte tels qu'on les a faits, avec quelques petites fautes, qu'on n'excuseroit pas aujourd'hui. Par exemple, page 21. le second vers d'un Sonnet finit par ces mots, *dont le cours*, & le troisiéme commence par celui-ci, *murmurant*. Aujourd'hui on ne coupe pas le sens de cette maniere d'un vers à l'autre. Pareillement en la page 230. dans un couplet, sur le ton des folies d'Espagne, il y a, *tu pleures un mort*; l'elision n'y peut être à cause de l'*s*: mais pour la faire, on le doit prononcer sans *s*, comme s'il y avoit, *tu pleure un mort*, parce qu'en ces sortes de petites Poësies on ne garde pas toûjours l'exactitude des régles.

Dans les remarques sur la Langue Françoise, page 309. on en a fait une sur le mot de *concubine*. Je crois qu'il y faut ajoûter, qu'outre qu'*une con-*

cubine ne voit qu'un ſeul homme, elle doit pour avoir ce nom demeurer dans la maiſon de ſon Amant.

Je crois auſſi qu'en la page 324. ſur le mot de *femme arrangée*, chaque ornement ſupoſé en ſa place, on doit de plus voir dans cet arrangement un air recherché, & même un peu affecté, tel qu'on le trouve dans une femme qu'on dit communément, *tirée à quatre épingles*.

Le Teâtre des Italiens, dont parle la Lettre traduite en la page 354. fait voir qu'elle eſt écrite depuis pluſieurs années. Au reſte le mal qu'on dit des Procureurs, ne tombe que ſur les chicaneurs, qui rüinent leurs Parties par de mauvaiſes conteſtations ; & quand on blâme les joüeurs, on n'entend que les fourbes, qui paſſent leur vie dans les Academies, & non pas les gens de qualité, qui ne joüent que pour ſe divertir. Ce n'eſt pas qu'on aprouve les perſonnes qui, au lieu de ſe faire un divertiſſement du jeu, s'en font une occupation, & y paſſent les

jours & les nuits avec une ardeur d'autant moins excuſable, qu'elle les engage dans une vie molle, & dans des pertes, dont les ſuites n'accommodent ni leur honneur, ni leurs interêts. Mais à quel propos, moi, donner de ces ſortes d'avis, & uſurper ſur la conſcience des Dames l'empire des Directeurs?

Lettre de Monsieur de Saint-Evremont, sous le nom de Réponse à la critique qu'on a fait de ses Ouvrages. *Cette Lettre est à la tête de ses nouvelles Oeuvres mêlées, qui viennent de paroître.*

JE vous renvoye la critique de mes ouvrages : je l'ai lûë avec attention ; & aprés l'avoir lûë, je ne sçai si je dois me plaindre ou me loüer de son Auteur. Vouloir détromper les hommes abusez, dit-il, cinquante ans durant de mes écrits, c'est avoir un zele pour le public, qui n'est pas trop obligeant pour moi : Mais c'est me faire une espece d'enchanteur, & peut-être qu'il y a plus de mérite à tromper le monde tant d'années, qu'à le détromper. Le fort de la critique consiste principalement à remarquer mes expressions embarassées. Je pourois prendre la censure pour un bon conseil ; car j'ai interêt qu'on entende mes pensées : je lui dois au moins conseil pour conseil ; qu'il mette moins de netteté dans les siennes. On a trop de facilité à le connoître. Les choses communes font regretter le tems qu'on met à les lire : celles qui sont finement pensées, donnent à un lecteur délicat le plaisir de son intelligence, & de son

goût. J'avouë que je me contredis quelquefois ; je louë la constance à une Demoiselle, dont je crois être aimé ; je conseille l'infidelité à celle qui aime un autre amant. Je ne suis pas de même humeur à trente ans qu'à soixante, à soixante qu'à quatre-vingt. Je trouve dans sa critique beaucoup de choses bien censurées : je ne puis nier qu'il n'écrive bien, mais son zele pour la Religion & pour les bonnes mœurs passe tout. Je gagnerois moins à changer son stile contre le mien, que ma conscience contre la sienne. J'estime fort son exactitude dans sa critique ; il s'attache à censurer des traitez mêmes, qui ne sont pas de moi, & des fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop de loüanges quelquefois. Tout bien compensé, la faveur de sa censure passe la severité du jugement ; & je puis dire avec verité, que j'ai beaucoup plus de reconnoissance de la grace, que de ressentiment de la rigueur. Il peut avoir déja de la satisfaction de voir le profit que je tire de ses leçons sur le Christianisme. Les Auteurs ne se pardonnent rien ; pas les Philosophes, pas les Saints. Tout ignorant, tout profane que je suis, je lui sçai bon gré de sa critique ; je ne me tiendrois pas si obligé à ce-

lui qui feroit mon Apologie, plus prêt à desavoüer le bien, que le mal qu'on diroit de moi.

Réponse à un ami sur la Lettre que Monsieur de Saint-Evremont écrit, touchant la critique que j'ai fait de ses ouvrages.

MONSIEUR,

Je vous suis trés obligé de m'avoir envoyé *les nouvelles Ouvres mêlées de Monsieur de Saint-Evremont.* Je les ai lûës avec plaisir. La dissertation que j'ai faite sur ses premiers ouvrages, n'a point détrompé le monde : puisque, *comme il dit*, elle n'est tombée que sur des pieces qu'on a inserées parmi celles qu'il a faites, & sur quelques endroits, dont on a gâté celles qu'il reconnoît. Le charme de ses écrits est trop fort pour le rompre ; & il faudroit que le monde reconnût en moi une force superieure, dont je suis bien éloigné. Si je n'avois rien dit de ses œuvres, je n'aurois jamais reçû de personne l'éloge qu'il vient de me donner, qui est

de *trouver quelques-unes de mes réflexions judicieuses*, & *même d'aprouver en quelque façon ma maniere d'écrire*. Je suis trop glorieux que le Public voye dans sa Lettre une loüange qui tombe sur mon esprit, & sur mes paroles. Mais que diroit-il, si je m'en flatois, jusqu'à croire qu'il *voulût changer sa conscience contre la mienne?* Il faudroit que je fusse moi-même *un grand enchanteur* pour *l'avoir enchanté* sur ma religion. Je crois seulement que j'ai profité par avance du conseil qu'il me donne, *de mettre moins de netteté dans mes expressions*: & en effet il faut bien qu'elles ayent été embarassées, puis qu'elles lui ont ôté *la facilité de me connoître*. Néanmoins pour ne pas perdre entierement auprés de lui l'opinion favorable qu'il a *de mes bonnes mœurs*, je crois devoir l'avertir, que ma vertu est encore plus commune que *ne le sont mes pensées*, & qu'étant aussi distingué qu'il l'est par son mérite, il ne doit pas souhaiter une qualité si médiocre. *Si j'ai de la satisfaction de le voir rempli de Christianisme*, je n'ai garde d'attribuer son changement *à mes leçons*; & je crois au contraire, que son esprit heureusement éclairé par la verité, l'a fait passer dans son cœur; afin que nous ayant laissé dans ses ouvrages

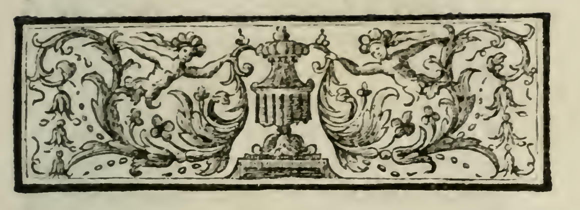
des modéles d'éloquence, il nous laiſſe dans ſes actions des exemples de vertu. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'il s'apelle ignorant dans ſa Lettre. Je ſerois fâché que ma diſſertation eût donné cette idée. Je crois ſeulement que quelque habile qu'on ſoit, on s'égare quelquefois, & que l'homme le plus éclairé peut tomber dans quelques erreurs. Mais je connois d'ailleurs ſes lumieres dans les belles Lettres. Je ſçai que les plus célébres Auteurs l'ont conſulté, & que ſon eſprit a ſouvent fait voir beaucoup de juſteſſe dans ſes déciſions. Cela mérite bien qu'on lui pardonne l'uſage malin qu'il en a fait quelquefois avec ſes Maîtreſſes ; *loüant la conſtance dans celle dont il étoit aimé, & la blâmant dans celle qui avoit un autre amant.* Ses agrémens, ſa politeſſe, & ſa vivacité lui donnoient droit ſur le cœur de toutes les femmes, & pas une de celles qui étoient ſenſibles au mérite, ne devoit être inſenſible pour lui. J'en ſuis trop perſuadé moi-même, pour croire que *je l'aye quelquefois trop loüé.* Aucune loüange ne peut égaler les choſes excélentes que l'on admire dans ſes écrits ; & la ſeule plainte qu'il peut me faire, c'eſt de n'avoir pû trouver des paroles qui fuſſent du prix de ſes ſentimens. Pour donner aux honnê-

tes gens un plaiſir parfait, il ſeroit à ſouhaiter qu'il voulût ramaſſer tout ce qu'il a fait, ſans aucun mélange. Je ſçai bien qu'il eſt au deſſus de cette ſorte de gloire: mais lui eſt-il permis de négliger une réputation auſſi bien établie que la ſienne, & de ſouffrir parmi ſes Oeuvres des piéces qui le deshonorent? Que ſi ſon âge, & ſes incommoditez ne lui permettent pas de prendre ce ſoin, qu'il le donne à celui qui vient de faire paroître *ſes nouvelles Oeuvres mêlées*. Les Ouvrages de cette perſonne ſont ſi judicieux; on trouve tant d'agrémens & de force dans ſes expreſſions; & les peintures, & les réflexions qu'on voit dans les hiſtoires qu'il a écrites ſont ſi belles, qu'il n'auroit qu'à ſuivre ſon goût, pour donner aux Oeuvres de Monſieur de S. Evremont tout l'éclat qu'elles méritent, & pour enrichir nôtre Langue dans un ſeul ouvrage, de tout ce qu'il y a de plus vif & de plus délicat. S'il paroît quelqu'autre choſe du même Auteur, envoyez-le moi, je vous en prie, & croyez que rien au monde ne me peut faire un plaiſir plus ſenſible.

LE sieur RUAULT *avertit qu'il a fait imprimer l'année precedente l'Esprit de Guy Patin, & qu'il fournira les Lettres du même Auteur, imprimées en Hollande, & plusieurs autres Ouvrages d'assortiment, sur toute sorte de matiere, qu'il fera tenir à Messieurs les Imprimeurs & Libraires des villes des Provinces, & aux particuliers qui voudront lui faire l'honneur de s'adresser directement à lui.*

Il imprime actuellement le Parfait Negotiant; un traité des Lettres de Change, & un traité des Changes étrangers, en deux volumes in quarto, *augmenté dans cette nouvelle Edition des Citations de tous les Arrêts, Edits & Déclarations, rendus sur le fait du Négoce; Ouvrage utile & nécessaire à tous Marchands négocians, & généralement à tous ceux qui sont dans le Commerce.*

SAINT-



SAINT-EVREMONIANA, OU RECUEIL DE DIVERSES PIECES SERIEUSES ET GALANTES, &c.

GALANTERIES.



'Ai vû ce matin une contestation agréable entre M... qui est sexagenaire, & M. le Chevalier de ... d'environ vingt-six ans. M... faisoit le galant auprés de Madame... & le Chevalier, qui est venu, a voulu faire aussi le même personnage.

Aprés quelques plaiſanteries, ils ſe ſont demandé ſi une femme pouvoit aimer un homme âgé, le Chevalier a répondu que ce ne pouvoit être que d'un amour d'eſtime, mais jamais d'un amour de tendreſſe & d'inclination. M. le Chevalier a repris là-deſſus M. de... retenez bien les Vers que je vais vous dire.

Que la jeuneſſe eſt mépriſable,
Que les blondins ſont odieux,
Leurs agrémens bleſſent les yeux;
La ſeule vieilleſſe eſt aimable,

Point d'Apollon, point d'Adonis;
Vive Priam, Neſtor, Anchiſe:
En amour rien de plus exquis
Que d'aimer une barbe griſe.

Le Chevalier qui eſt blond ſe ſentant piqué, Monſieur, lui a-t-il dit, n'oubliez jamais la réponſe ſuivante.

Il vient un âge
Où l'on doit être ſage,
Il faut enfin écouter la raiſon;
L'amour ſe bleſſe
D'une tendreſſe
Qui n'eſt plus de ſaiſon.

Le Vieillard ſoûtenoit qu'il étoit toûjours tems d'aimer, & il ſçavoit bon gré à Blondus, quoique trés vieux, d'avoir préferé une femme au Cardinalat ; ajoûtant qu'il loüoit auſſi le ſage Antoine de Palerme, de ce qu'aprés avoir paſſé ſa vie ſans amour, à ſa ſoixante-dixiéme année, il étoit devenu paſſionné pour une belle fille de Naples qu'il épouſa.

Le Chevalier le pria de ſe ſouvenir d'un couplet de Chanſon, qui pourroit ne lui être pas inutile.

Banniſſons de pareils ſentimens,
La loi, la raiſon en murmure ;
Et ſemblables aſſortimens,
Sont des pechez contre nature.

Si un homme âgé peut être aimé, c'eſt M. de... qui a l'eſprit plein de vivacité & d'agrémens, qui eſt de tous les plaiſirs, & qui a toute la politeſſe & la complaiſance imaginable.

Cependant, pour dire franchement ma penſée, il convient mal aux perſonnes âgées de s'abaiſſer aux badineries que demande l'amour, & un vieillard ne doit point s'expoſer aux railleries d'une coquette, qui ne manque jamais de ſe divertir de lui avec ſes amans.

Ce Chevalier eſt un fripon, d'autant plus dangereux qu'il ne manque ni d'eſprit, ni de diſcretion. Un jour faiſant quelques reproches à ſa maîtreſſe, qui ne fut pas d'humeur à les écouter, il ſe broüilla avec elle, & ſur ce qu'elle lui dit, *en deux mots M. le Chevalier je ne vous aime plus*; & moi, Madame, lui répondit-il, je vais vous le dire en deux rimes; & là-deſſus prenant une plume, il écrivit ſur le champ ces Vers.

Il s'en faut bien
Que je vous ſois fidéle;
Il s'en faut bien
Que je vous aime bien.
Etre fidéle
Pour une infidéle,
Mon cœur ſe démentiroit bien.

DIVERSES CHOSES.

IL y a trois ſortes de ſages qui doivent paroître bien differens.

Les premiers ſont des hommes divins qui dés leur jeuneſſe ſe conduiſent bien par leur ſeule réflexion. Feu M. le Prince étoit de ceux-là; il avoit une pénétration fondée ſur ſon raiſonnement qui ſu-

pléoit à l'expérience ; & on ſçait qu'à vingt-deux ans, il trouvoit des moyens pour le ſuccez des entrepriſes, que les plus vieux Generaux n'avoient pas.

Les ſeconds, ſont ceux qui deviennent ſages aux dépens des autres, & à qui les fautes d'autrui donnent matiere de réflexion pour ne pas tomber dans les mêmes erreurs : à ceux-là le raiſonnement n'a pas ſuffi, il leur a falu l'expérience du malheur des autres.

Les troiſiémes, incapables de ſe conduire par eux-mêmes, & manquant de réflexion pour profiter des égaremens d'autrui, ne deviennent ſages qu'à leurs propres dépens. La ſageſſe coûte ſouvent à ceux-là leur repos & leur fortune.

¶ Un homme ſage ſe doit reconnoître à ſa conduite : celui qui m'exhorte me doit montrer l'exemple ; je ne crois point à la morale qui n'eſt point perſuadée par la pratique de la vertu.

¶ De tous les hommes que j'ai vû en ma vie, M. de... eſt le plus orgueilleux : ſon orgueil eſt répandu dans tout ce qu'il dit, & il ne ſe paſſe aucune occaſion où il ne le faſſe ſentir à ſes meilleurs amis, juſques dans les fêtes qu'il leur donne, & dans les lettres obligeantes qu'il leur écrit, les autres prient, demandent, ſouhai-

tent, mais lui veut, ordonne, commande & point de replique; empire abſolu ſur les femmes comme ſur les hommes, & il eſt orguëilleux à un tel excez, que quelque raiſon qu'on lui diſe pour le faire apercevoir de ſa vanité, il la ſubtiliſe ſi fort qu'il la fait évaporer, ou qu'il la tourne à ſon avantage. Quoi qu'on lui perſuade, il ne demeure jamais ſans replique: & quand il ſe ſent trop preſſé, un ton aigre impoſe ſilence, & même à ſes amis, qui ſont ſouvent incommodez de ſa ferocité; Perſonne n'aime tant que lui à corriger, à inſtruire & à décider.

A l'orguëil il ajoûte l'humeur bizarre; quand il a une maîtreſſe, il la tourmente toûjours; ſi elle le reçoit agréablement, il croit qu'elle le veut tromper; ſi ſon accuëil eſt froid, il prend un ton fier, & lui demande pardon avec dédain d'avoir interrompu quelque rendez-vous qu'il lui ſupoſe. Si elle lui parle obligeamment, il l'accuſe d'adreſſer interieurement ſes douceurs à un autre: ſi elle parle peu, c'eſt qu'elle laiſſe tomber la converſation dans le deſſein de ſe défaire de lui pour quelque plaiſir qui lui plaît plus que ſa compagnie. Quand il l'interroge & qu'elle lui répond ſur le champ, elle a bien étudié ſa leçon, & il y a long-tems que ſa

réponse est prête ; si elle ne lui répond pas, il la quitte brusquement. Quand elle le flatte, il se fâche, comme si ses flateries ne venoient que de sa politesse, & non pas de son inclination ; & quand elle lui parle tendrement, y étant conviée, il la gronde de se voir toûjours réduit à lui demander de ses moindres faveurs.

Il fait enrager ses amis par sa vanité, & ses maîtresses par ses bizarreries ; cependant, on l'estime, on l'aime, & il est la terreur de tous les maris & de tous les amans.

¶ Madame... aprenant qu'une Dame vieille & laide se faisoit honneur d'être aimée du Duc.... *Cela est impossible*, dit-elle, *le... a le goût trop bon, & je la verrois damnée pour ce peché là, que je ne le croirois pas.*

¶ En lisant un Livre Italien, j'ai admiré la maniere noble dont le Cardinal Albornos rendit compte à Urbain V. de l'argent de l'Eglise qu'on lui avoit donné: Ce Cardinal ayant défait les sept Tirans qui troubloient l'Italie, rétablit l'autorité des Papes ; peu de tems aprés ses envieux portant Urbain à lui faire rendre compte de son administration ; Albornos fit charger un chariot des clefs de toutes les Villes & de toutes les places qu'il avoit

ſoûmiſes au ſaint Siege ; & l'ayant fait tirer juſqu'au Vatican par des bœufs couronnez de laurier, il alla aux pieds du Pape le ſuplier de recevoir le compte qu'il lui avoit demandé : Urbain ſurpris de ce qu'il voyoit, & honteux de ſa défiance, l'embraſſa, lui diſant devant tout le monde, que lui & ſes ſucceſſeurs lui devroient toûjours le rétabliſſement de l'Egliſe.

¶ Le plus beau livre qu'on puiſſe lire, c'eſt le livre du monde ; & ceux qui y peuvent lire plus facilement & avec plus d'utilité, ſont les perſonnes attachées aux Grands : Comme ils ont tout le loiſir de les étudier, rien n'échape à leur attention; & refléchiſſant ſur ce qu'ils ont de bon, & ſur ce qu'ils ont de mauvais, ils peuvent ſe former ſur eux, & devenir gens de diſtinction & de mérite.

Quand on veut connoître les vices & les vertus, on y réüſſit bien mieux lors qu'on les voit dans les perſonnes, que quand on les médite en elles-mêmes. Le vice en lui ne ſe fait ſentir que par de ſimples idées, mal propres à nous en inſpirer l'éloignement ; mais on y ſent bien plus d'opoſition quand on le voit dans les perſonnes, & ſur tout dans celles qui ſont diſtinguées par leur naiſſance, ou par leur élevation.

¶ On voit des Gentilshommes chez des Princes qui n'ont rien de noble que leur naiſſance ; à la vérité, l'un s'eſt trouvé dans des batailles, l'autre dans des ſieges; ils parlent de campement, de parti, & de choſes ſemblables, mais ils ignorent les régles les plus ſimples de la ſocieté : Ce ſont des eſprits feroces, des hauteurs mal placées, une fade vanité, une mauvaiſe gloire, & quelquefois des chaleurs & des conteſtations ſur un bataillon & ſur des lignes, rempliſſent leur converſation, parlans tous à la fois ſans égard & ſans politeſſe.

¶ Preſque tout le monde veut paroître avoir toutes les vertus par le ſeul preſent de la nature. Merlin trouve plus de peine, dit-il, à faire le mal qu'à faire le bien; il ſe feroit violence pour conſerver le moindre reſſentiment : il ne peut concevoir la dureté & l'injuſtice des hommes; cependant il plaide ſes enfans, & fait tout ce qu'il peut pour rüiner ſa femme.

LA CONVERSATION.

LEs hommes s'aſſemblent pour parler, ou des affaires publiques, ou de leurs interêts particuliers ; mais ils converſent

pour s'entretenir de nouvelles, des choſes du monde, quelquefois de ſcience, ou de ce qui arrive tous les jours dans le commerce ordinaire.

Cette ſorte de converſation eſt, ou avec des inferieurs, ou avec des égaux, ou avec des perſonnes au deſſus de nous.

Celle que l'on a avec ſes inferieurs eſt la plus aiſée, parce qu'étant maîtres de la converſation, nous la changeons quand il nous plaît; & pouvant paſſer d'un ſujet à l'autre, on l'améne ſur celui que l'on ſçait le mieux, & on la ſoûtient avec aſſez d'eſprit & de facilité.

La converſation avec nos égaux n'eſt pas ſi aiſée, à cauſe des égards que l'on y doit conſerver; comme il ſeroit incivil de la tirer toûjours ſur ce qui eſt plus de nôtre goût, il faut ſuivre quelquefois celui avec qui nous converſons, & nous ne le faiſons pas toûjours avec ſuccez.

Mais il n'y a rien de plus difficile que de ſoûtenir la converſation avec les perſonnes qui ſont au deſſus de nous. Trois ou quatre hommes de qualité s'entretiennent, par exemple, de l'Hiſtoire, &c. il faut ſe taire, ou la bien ſçavoir pour en parler: car il n'eſt pas permis à un inferieur de changer de matiere: que ſi les autres en changent, il doit les ſuivre ſeule-

ment, & avoir un grand fond ſur tous les ſujets qu'ils lui preſentent ; & cela n'eſt pas facile. Voilà les trois ſortes de converſations où l'on peut ſe trouver.

Pour réüſſir dans celles des perſonnes de qualité, il faut qu'un inferieur outre ſa capacité, ait beaucoup de prudence pour parler à propos, & pas trop ſçavamment, de peur de ſe faire ſentir au deſſus des autres, & beaucoup de politeſſe pour dire ſon ſentiment, de maniere qu'on ne croye point qu'il ait bonne opinion de ce qu'il dit. L'attention à ces choſes eſt difficile, cependant un inferieur la doit avoir ; & quelque familier qu'il ſoit avec les perſonnes conſidérables, il n'y a point de familiarité qui puiſſe le diſpenſer de ces égards. S'il veut paroître plus éclairé qu'eux, il bleſſe leur amour propre, & à la fin il leur devient incommode. Bien plus, ſuivant le rang des perſonnes avec qui il converſe, ſa trop grande ſcience peut aller juſqu'à rüiner ſa fortune.

Il me ſouvient d'avoir oüi dire autrefois au Comte de Villaboſci, qui étoit de la Cour de feu M. le grand Duc, que ce qui avoit perdu celle d'un Cadet de la maiſon Doria, étoit d'avoir trop bien parlé devant un vieux Cardinal du Gou-

vernement de l'Eglise : Ce bon Cardinal devenu Pape, ne voulut jamais lui donner le Chapeau, ne pouvant se résoudre, disoit-il, à mettre dans le sacré Colége un homme plus habile que lui.

Un Ministre qui voit clair éloigne toûjours des affaires un homme qui voit trop loin ; & tels constituez dans les dignitez de l'Eglise, ne veulent point auprés d'eux des gens trop vifs, de peur de leur laisser voir leur peu d'habileté ; tant il est vrai que les inferieurs, qui conversent avec les Grands, ou avec les personnes élevées en dignité, sur tout si ils en attendent quelque avantage, doivent ménager leur pénétration.

Quant à la conversation que l'on a avec ses égaux, ou avec ses inferieurs, & telle qu'elle est dans l'usage du monde, elle demande aussi une grande douceur, l'air aisé, les manieres honnêtes & obligeantes, qui fassent sentir aux personnes avec qui on est, qu'on les écoute avec plaisir : & qu'on fait cas de ce qu'elles disent ; point de ton haut ni décisif, point d'expressions aigres, point de chaleurs, ni dans les paroles, ni dans les sentimens, & ne donner jamais aucune marque de dédain pour les choses qu'on dit.

Il n'y a rien aussi de plus importun que

d'accabler les autres par l'étenduë de nôtre ſcience : les petits & les grands en ſont également bleſſez, au lieu d'attirer l'eſtime, on ſe fait haïr ; & comme chaque perſonne de la compagnie a été obligée malgré elle de nous ceder, il n'y en a pas une qui ne ſe faſſe un plaiſir de nous détruire dans les occaſions par une malignité cachée & inſéparable de la corruption de la nature.

Quand au contraire on ne veut rien dire d'extraordinaire, les perſonnes qui connoiſſent nôtre mérite, & ceux qui l'aprennent dans la ſuite, nous eſtiment infiniment plus par nôtre modération, qu'ils n'auroient fait par le grand étalage de nôtre capacité.

Bien plus, le moyen infaillible pour avoir l'aprobation generale, c'eſt de faire paroître ceux avec qui on converſe, ſans vouloir paroître ſoi-même, & de conduire la converſation de maniere que chacun diſe ce qu'il ſçait le mieux ; alors leur amour propre étant ſatisfait, celui qui a ſçû admirer davantage emporte une eſtime plus univerſelle : comme il eſt de l'interêt de ceux qui parlent, qu'un homme d'eſprit aprouve ce qu'ils diſent, chacun ſe voyant aplaudi par celui qui a le moins brillé, ne manque pas de lui trouver un

mérite extrême pour tirer plus de gloire de son aplaudissement. Ainsi sont faits les hommes, ils se raportent tout à eux-mêmes, & ils n'estiment les autres qu'à proportion qu'ils contribuent plus ou moins à leur réputation.

Il est beaucoup plus aisé de soûtenir une conversation sçavante, qu'une conversation du monde ; les grands sujets fournissent à la premiere, & l'autre tire tous ses agrémens des jolis *riens*, pour ainsi parler, & des bagatelles ingenieuses : quand en celle-ci on veut trop briller, on ne brille pas long-tems, à la verité on plaît d'abord : mais outre qu'on ne dit presque rien de nouveau, & que les autres s'accoûtument à nôtre vivacité, les redites où l'on tombe infailliblement, nous font bien-tôt perdre l'estime que nous avions acquise.

Il y a pourtant une occasion où l'effusion d'esprit & de science peut être permise, c'est quand on se trouve par hazard avec des personnes qu'on ne verra peut-être jamais, ou avec qui on ne se rencontrera pas d'un grand nombre d'années ; alors nôtre capacité passagere pour eux ne leur donnera aucune jalousie ; ils nous quitteront au contraire non-seulement remplis de nôtre mérite, mais ils se feront

honneur dans les lieux où ils vont, d'avoir converſé avec des gens auſſi éclairez que nous leur aurons paru.

On peut auſſi paroître ſçavant avec les perſonnes qui ne ſe piquent pas de nôtre même ſcience, au lieu de bleſſer leur amour propre, ils nous ſçavent gré, quand ils nous interrogent, des longues inſtructions que nous leur donnons. Enfin, pour être agréable en converſation, il faut beaucoup d'eſprit, une vivacité bien diſcrete, & ſur tout une grande prudence par raport au tems où l'on parle, au lieu où l'on eſt, à la qualité & à l'humeur des perſonnes avec qui on s'entretient, & trouver des paroles & des manieres propres à tout cela, ce qui n'eſt pas une choſe ſi aiſée qu'on penſe.

LA FORTUNE.

LES ſciences & les arts ont des régles ſûres pour y être habiles, mais il n'y en a aucune pour aller à la fortune. La prudence & l'indiſcretion, le vice & la vertu y conduiſent, & un ſot & un habile homme s'élevent également : un étourdi occupe un poſte conſidérable, & un homme ſage & moderé roule depuis trente

ans dans la pouſſiere : les mêmes bonnes & les mêmes mauvaiſes qualitez, font des impreſſions bien éloignées ſur diverſes perſonnes ; la ſtupidité de l'un lui tient lieu de diſcretion, & fait jetter les yeux ſur lui pour en faire un homme de confiance ; & la pénétration de l'autre le fait paſſer pour un emporté, & refroidit les perſonnes qui prenoient ſoin de ſon établiſſement.

¶ A conſidérer la fortune en elle-même, c'eſt un amas de circonſtances. Le tems, le lieu, l'âge, les qualitez, &c. tel Prince aime les oiſeaux, l'oiſeleur eſt élevé, les biens & les dignitez tombent ſur lui & ſur ſa poſterité ; ſi le Prince avoit aimé les fleurs, l'oiſeleur ſeroit demeuré en chemin, & auroit été contraint de retourner dans ſa Province.

¶ L'heure du Berger ſe trouve dans la fortune comme en amour. Une converſation imprévûë, une réponſe faite à propos, une Hiſtoire agréablement racontée, donne idée d'un inconnu, & on le voit tout à coup dans un état floriſſant. La fortune du Charbonnier ſupoſoit que François I. s'égareroit à la chaſſe, & qu'il viendroit chercher gîte dans ſa chaumiere. Celui-ci s'acquitte bien d'une commiſſion de galanterie, celui-là a le
talent

talent de ſurveiller un amant ou une maîtreſſe : l'autre fait des vers tendres que ſon maître envoye à celle qu'il aime ; le voilà dans un bon poſte, conſidéré. On connoît tel confident à qui le vice entretient un équipage, qui n'auroit pas des gands s'il étoit ſoupçonné de vouloir pratiquer la vertu.

¶ Dans tout ce qui s'apelle fortune, il y a du vice, la vertu ne fait jamais fortune ; c'eſt mal parler, mais elle eſt récompenſée par la juſtice qui lui doit l'élevation ; & comme la même juſtice, au lieu d'élever le vice, le doit confondre, il ne peut être dans l'élevation que par la fortune.

¶ On a tort de croire que la fortune ſoit aveugle dans le choix des perſonnes qu'elle favoriſe, quand elle éleve un confident d'amour, elle connoît ſon talent, & c'eſt par là qu'elle l'éleve ; mais comme dans le poſte où elle le met, il ne s'agit pas de confidence amoureuſe, elle le laiſſe tomber pour le remettre dans ſon premier métier.

De-là on peut tirer une verité ; ſçavoir, que ſouvent les perſonnes les plus zelées pour nôtre fortune nous rüinent en nous élevant, au lieu d'examiner nôtre eſprit, & à quoi nous ſommes propres,

ils ne consultent que leur zele ; & nous mettant dans des places que nous ne pouvons remplir, nous font regarder comme incapables de celles, qui nous auroient donné un établissement considérable.

¶ Un homme sage se doit défier d'une fortune précipitée, les promptes richesses sont le flux de la fortune, le reflux le suit immédiatement.

¶ Les fleurs les plus vives, les prairies les plus vertes, les jardins les plus beaux, les campagnes les plus émaillées, perdent leur beauté & ne paroissent point pendant la nuit, le premier rayon du Soleil levant leur rend tout leur éclat ; la naissance la plus pure, le mérite le plus reconnu, & la vertu la plus solide ne frapent les yeux de personne, à peine la fortune darde-t-elle sur ces qualitez un de ses rayons, qu'elles éblouïissent tout le monde.

¶ Il y a plus de difference entre un homme pauvre & un homme riche, qu'entre un roturier & un Gentilhomme; la fortune fait plus de nobles que la naissance, & tel a prouvé autentiquement sa noblesse par ses haillons brodez d'or qu'il a produits.

¶ La fortune met l'homme dans l'état de pure nature, c'est-à-dire, dans la tranquille possession de tous ses défauts. Cris-

pin ſi ſage dans ſa miſere, ſi officieux & ſi plein d'égards, à peine eſt-il parvenu, qu'ayant quitté toutes ſes bonnes inclinations, il ſe fait connoître tel qu'il eſt : Il parle d'un ton impérieux, il gronde, il inſulte, il s'en va allumé de colere, on ne le peut retenir, il éclate en marchant, il s'enferme & devient inexorable, il ne craint perſonne, & dit hautement qu'il a la force à la main ; enfin Criſpin poſſede tous ces défauts ; & ſa fortune eſt le titre de ſa poſſeſſion.

¶ De toutes les choſes du monde, la fortune eſt celle qui eſt la plus chere, & qui coûte le moins, qui vient le plûtôt & le plus tard. L'un meurt dans le chemin de la fortune, & l'autre en eſt prévenu ; elle coûte des peines, des ſoins, des ſacrifices, & ſouvent la probité & la vertu, & quelquefois elle coûte un mot & encore moins. La fortune ceſſeroit d'être ce qu'elle eſt, les Cours ſeroient deſertes, & les Rois bien embaraſſez de leurs graces, ſi les hommes aimoient la modération.

¶ On ne s'étonne pas que les gens du monde cherchent avec avidité les poſtes conſidérables ; mais on s'étonne que les dévots & les Philoſophes ſe ſervent de toutes ſortes de moyens pour y parvenir. Tant que ces derniers ſont dans une con-

dition obſcure, ils ſemblent mépriſer la fortune : mais luit-il ſur eux le moindre rayon favorable, il n'y a rien, même d'injuſte, qu'ils ne mettent en uſage pour démentir leurs beaux ſentimens.

La maiſon de Lays n'a jamais été ſi remplie de Philoſophes que l'eſt aujourd'hui le Temple de la fortune. Ou que les Philoſophes ne ſe parent pas de la vertu, ou qu'ils la ſuivent ; vouloir paroître au deſſus de l'homme, & s'abaiſſer au deſſous des foibleſſes humaines, c'eſt faire des perſonnages trop differens. En vain prétend-on d'être admiré, quand on a le cœur d'un homme ordinaire.

DIFFERENTES POESIES.

IL y a quelque tems que M. de.... m'envoya pluſieurs diverſes Poëſies écrites depuis plus de ſoixante ans ; parmi les mauvaiſes, j'ai trouvé celles-ci qui me paroiſſent plus ſuportables. La premiere, eſt un Sonnet d'un nommé TOUBEL, pour une femme qu'il aimoit, & de qui il paroît n'être pas ſatisfait : Le voici.

SONNET.

JE disois l'autre jour ma peine & ma tristesse,
Sur le bord sablonneux d'un ruisseau, dont le cours
Murmurant s'accordoit aux langoureux discours
Que je faisois, assis auprés de ma Maîtresse.

L'occasion lui fit trouver une finesse:
Sylvandre, me dit-elle, objet de mes amours,
Afin de t'assurer que je t'aime toûjours,
Ma main va sur cette eau t'en signer la promesse.

Las! je crus aussi-tôt que ses divins sermens
La rendant à mes vœux finiroient mes tourmens,
Et qu'enfin je serois le plus heureux du monde.

Mais! ô pauvre abusé, de quoi faisois-je cas,
Assise sur le sable, elle écrivoit sur l'onde,
Afin que ses sermens ne l'obligeassent pas.

Ce Sonnet n'eſt pas merveilleux, il peche même en un endroit contre les régles, qu'on obſerve à preſent dans cette ſorte de Poëſie. On voit par là qu'il eſt fait depuis un grand nombre d'années, mais il ne laiſſe pas d'être auſſi bon que pluſieurs de ceux que l'on fait aujourd'hui.

L'Auteur a imité, ce me ſemble, la penſée de Sirene dans la Diane de *Montemayor*, où ce Berger ſe plaint de ſa Bergere, aprés avoir dit qu'étant aſſis avec elle au bord d'un ruiſſeau, elle écrivit ſur le ſable, qu'elle aimoit mieux mourir que changer. Voyez, ajoûte-t il, à quelle extrêmité l'amour réduit les Amans, de les obliger à croire aux paroles d'une femme, & même écrites ſur le ſable.

Mira el amor que ordena,
Que os viene hazer creer
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

L'Auteur du Sonnet fait écrire ſa maîtreſſe ſur l'eau, pour nous donner encore une plus juſte idée de la legereté de ſes ſermens.

En voici deux autres auſſi vieux faits que le premier, qui ont des chûtes, où

l'on entrevoit quelque chose. Le premier est d'un Amant, qui entreprend un voyage pour aller voir sa Maitresse, & à qui l'amour fait trouver le chemin beaucoup plus long qu'il ne l'est.

SONNET.

COurant de ce climat à celui de Silvie;
Outre que j'ai toûjours la peste sur mes pas,
Les lieux & la saison abandonnent ma vie,
A mille autres malheurs qui ménent au trépas.

Mais ! ô divin objet, dont mon ame est ravie,
Crois que tous ces dangers ne m'épouvantent pas.
Au contraire, la peine à l'amour me convie,
Et les difficultez me sont autant d'apas.

La longueur du chemin, non le péril m'étonne,
Car dans les chauds desirs, que ta beauté me donne,
Où Paris se recule, ou je n'avance point.

Et vraiment je tiens bien pour maxime assurée,

Que ceux qui nous ont dit, que la terre
est un point,
N'étoient pas amoureux quand ils l'ont
mesurée.

L'autre est encore sur une absence, que l'Amant craint qu'elle ne soit trop longue.

SONNET.

QUE l'ennui de l'absence est cruel aux
Amans,
Et qu'il rend une humeur mélancolique
& noire!
Pour finir mes chagrins, ou mes ressentimens,
Dieux! rendez-moi Phylis, ou m'ôtez la
mémoire.

Les objets les plus doux me sont des
monumens,
Depuis que ses beaux yeux ont repassé la
Loire,
Et j'ai toûjours souffert de si rudes tourmens,
Que sans les ressentir on ne les sçauroit
croire.

J'esperois, en voyant ce bel astre d'amour,

Qu'à jamais sa clarté me donneroit le jour,
Mais elle est à mes yeux pour long-tems
éclipsée.

Et je crains bien d'avoir un destin tout
pareil,
Au sort des habitans de cette Mer glacée,
Qui sont toûjours six mois sans revoir le
Soleil.

J'en ajoûte un troisiéme sur le même sujet; il est signé TRISTAN. Si ce Poëte vivoit encore, il y corrigeroit quelque chose; mais sa chûte ne laisse pas d'enfermer une maniere de sentiment.

SONNET.

C'EST fait, je vais mourir, mes jours
sont accomplis,
Je vois bien que ma vie est tantôt ter-
minée,
Les Astres envieux qui retiennent Philis,
Retardant son retour hâtent ma destinée.

Suivons donc mes plaisirs, qui sont en-
sevelis,
Aussi bien cette belle est trop importunée
De venir exposer ses roses & ses lys
A la rigueur du froid, qui va clorre l'an-
née,

Mon trépas eſt conclu par un arreſt
d'amour ;
Car ſoit par ſon abſence, ou par ſon
prompt retour,
Je mourrai de triſteſſe, ou de réjoüiſſance.

Mais puiſque l'un des deux va finir
mon malheur,
Dieux ! que ce ſoit ſa vûë, & non pas ſon
abſence ;
Que je meure de joye, & non pas de dou-
leur.

La piece qui ſuit eſt d'un mari Poëte contre l'Amant de ſa femme. Cet Amant étoit en même-tems homme d'Egliſe & homme du monde, & il portoit l'épée, & le petit collet ſuivant l'occaſion ; homme fier qui ne craignoit pas les dangers, par-deſſus cela aſſez voluptueux pour former des deſirs, & aſſez riche pour les ſatisfaire. Le mari Poëte au contraire, fort bien avec les Muſes, mais mal avec la fortune, qui avoit épouſé ſa femme par amour ; femme ſans bien, qui n'avoit conſenti à ce mariage qu'en attendant mieux, & pour ſe tirer de la *groſſe* néceſſité.

Cette femme, mariée avec ces diſpoſitions, n'aimant ſon ami que modérément, prenant du goût pour les ajuſte-

mens que la Poësie ne pouvoit lui donner; & voyant devant ses yeux un homme d'environ quarante ans, riche & agréable, qui lui disoit des douceurs, ne fit pas scrupule de l'écouter.

Comme les Poëtes ne sont pas faits pour monter à l'assaut, & qu'ils ont toûjours une vengeance moins périlleuse contre ceux qui aiment leurs femmes, celui dont je parle se vangea par les Vers suivans. Je laisse le commencement de la piecé, qui ne vaut rien du tout. On verra bien que les Vers sont anciens, il faut seulement remarquer que le Poëte apelle son Rival *ambigu*.

. . . .

Il n'est pas Seculier ; aussi n'est-il pas Prêtre,
Il n'est pas serviteur, aussi n'est-il pas maître ;
Car il est à tout faire : il n'est pas Officier,
Aussi ne sçauroit-on l'apeler Cavalier ;
Même son revenu, qui fait que l'on le prise,
Ne peut être dit sien, car il est bien d'Eglise.
Il a mis en lumiere, il n'est pourtant Auteur,
Et la raison en est, qu'il n'est que Traducteur.

Pour ſes habillemens, il y pipe le monde,
Il ne porte la fraiſe, il n'a pas de rotonde.
Il n'a pas de ſoûtane; auſſi dedans la Cour
Ne l'a-t-on jamais vû porter un manteau
court.
Il n'eſt jeune, ni vieil; car bien que ſes
journées
Lui ſillonnent le front avec quarante
années,
On l'apelle *le jeune*, à cauſe qu'un aîné,
Pour qu'il fut *ambigu*, paravant étoit né.
Il eſt fils d'un Miniſtre; & s'il eſt Catho-
lique,
Sa parole eſt fort chaſte, & ſon corps
fort lubrique.
Les ennemis d... ſont toûjours ſes amis;
Le vilain pour cela ne quitte pas Paris.
De nation François, de faction Papiſte,
De feinte Catholique, & de vrai Atheiſte,
....
....
Son humeur ambiguë a fait qu'on doute
même,
S'il prie dans l'Egliſe, ou bien s'il y blaſ-
phême;
Car on a remarqué que l'ambigu fatal,
S'agenoüille toûjours devant le Pié-
deſtal
De l'Archange Michel, ſi qu'il eſt fort
probable

Qu'il abhorre le Saint, & révere le diable, &c.

Je laiſſe la fin qui vaut moins que le commencement. Les Poëtes ſont outrez dans leurs injures, & celui-ci étoit cocu par deſſus cela ; qualité qui échauffe bien la bile, faute de réflexion ſur une foibleſſe, qui a plus que preſcrit par ſon ancienneté. A la verité pareilles galanteries ſont condamnables, mais les maris ſont plus à blâmer que les femmes. Ce ſont eux qui les mettent dans les occaſions ; le moyen qu'elles ſoient ſages, il leur faudroit de la vertu à regorger, & il s'en faut bien qu'elles en ayent aſſez, ſur tout aujourd'hui, où le jeu les met à tout moment en danger d'y aller de leur reſte.

Voici un ſixain, qui à mon avis ne ſent pas l'ancienneté. Il fut fait pour mettre au bas du Portrait de Claude Maréchal de la Châtre, Gouverneur de Berry. Ce grand homme s'eſt trouvé en une infinité d'occaſions ; en la bataille de Dreux en 1562. au combat d'Arnay-le-Duc en 1570. à la priſe de Sancerre en 1573. il fut envoyé en Angleterre en 75. & trois ans aprés il ſuivit le Duc d'Alençon dans les Païs-Bas. Dans la ſuite s'étant jetté dans le parti de la Ligue, il ſe ſaiſit du

Berry, qu'il remit à Henry IV. quand il fut Roi. Enfin, au ſacre de Loüis XIII. il fit la fonction de Connétable. Voici les Vers qu'on mit au bas de ſon Portrait.

Le meilleur Peintre qu'on renomme,
Exprime ici le plus grand homme,
Que la France ait jamais eu.
On doit regarder cet ouvrage,
Comme la plus parfaite image.
De l'honneur, & de la vertu.

J'ai trouvé parmi ces papiers deux airs notez en Muſique, & ſur chacun pluſieurs couplets de Chanſon. Voici le premier.

CHANSONS.

CLoris, ce plaiſant viſage,
S'attend bien de m'attraper;
Mais un garçon de mon âge,
N'eſt pas facile à duper:
Car mes plus fortes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

Parce que je la cajole,
En l'apelant mon ſouci;
Auſſi-tôt ſur ma parole,
Elle croit qu'il eſt ainſi:

Mais cependant mes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

Quand pour exercer ma Muſe,
Je fais le paſſionné;
La Coquette qui s'abuſe,
Croit bien m'en avoir donné:
Mais cependant mes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

Si je lui dis, dédaigneuſe,
Pour toi je m'en vais mourant;
La petite glorieuſe
Le prend pour argent comptant:
Mais cependant mes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

J'aime à lui baiſer la bouche,
J'aime bien à voir ſon ſein;
Mais qu'au cœur cela me touche,
Ce n'eſt pas là mon deſſein:
Car mes plus fortes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

Deſabuſes-toi, crédule,
La vanité t'étourdit;
Cette flâme ne me brûle
Que la langue, & non l'eſprit:
Car mes plus fortes amours,
Ne ſont que mine & diſcours.

On voit bien par ces couplets qu'il y a long-tems que les hommes ne valent rien sur la fidelité en amour ; je ne dis pas qu'elle leur soit nécessaire aujourd'hui. Je connois une Dame, qui ayant rencontré un Amant du siecle d'or, qui vouloit l'aimer toute sa vie, lui dit qu'elle n'avoit jamais aimé que quinze jours, & que pour lui elle tâcheroit d'aller à un mois, mais qu'il ne lui en demandât pas davantage, car il passeroit pour ne sçavoir pas vivre. O ! que l'amour ne se *démenoit* pas ainsi au bon vieux tems, comme dit Marot.

Rondeau de Marot.

AU bon vieux tems un train d'amour régnoit,
Qui sans grand Art & Dons se démenoit,
Si qu'un Bouquet donné d'amour profonde,
C'étoit donner toute la terre ronde,
Car seulement au cœur on se prenoit,
Et si par cas à plaisir on venoit,
Sçavez-vous bien comme on s'entretenoit,
Vingt ans, trente ans, cela duroit un monde :
Au bon vieux tems.

Ors eſt perdu ce qu'amour ordonnoit,
Rien que pleurs feints, rien que changes
on voit ;
Qui voudra donc qu'à aimer je me fonde,
Il faut premier que l'amour on refonde,
Et qu'on la méne, ainſi qu'on la menoit,
Au bon vieux tems.

Sçavez-vous, dit Victor Brodeau, pourquoi les Amans ſont devenus fripons, c'eſt que nos femmes ne ſont pas ſi ſotes, que l'étoient celles du bon vieux tems. Elles ſuivent la mode qui durera, parce qu'elle ne les contraint point, & qu'elle leur eſt d'une grande commodité.

De plus, au bon vieux tems, comme dit Marot, le cœur ſeul étoit ſaiſi, & l'amour duroit des ſiécles, parce qu'on découvroit tous les jours de nouveaux agrémens dans ſa Maîtreſſe, qui ne ſe montroit que par les beaux endroits de tendreſſe & de ſentiment. Les femmes d'aujourd'hui ſe montrent d'une maniere bien differente.

Voici la ſeconde Chanſon.

CHANSON.

CLarice, vous êtes belle,
Mais de faire la cruelle,
Cela vous eſt interdit ;

Pourquoi faire de la peine ;
Vous n'êtes pas inhumaine,
Mon petit doigt me l'a dit.

Vous n'aurez pas le reproche
De cette fille de Roche,
De qui l'Amant ſe pendit ;
Sa rigueur fut éfroyable,
Vous êtes plus pitoyable,
Mon petit doigt me l'a dit.

Lorſque faiſant la finette ;
Vous touchez une Epinette,
Dont le ſon nous étourdit,
Vôtre deſir ſe propoſe
Dans le cœur quelqu'autre choſe,
Mon petit doigt me l'a dit.

Une fois dans un boccage ;
Un garçon du voiſinage
Sur l'herbe vous étendit ;
Et vous ayant découverte,
Vous donna la cote verte,
Mon petit doigt me l'a dit.

Depuis un jour en cachette,
Vous rompîtes une couchette,
Dont le débris s'entendit ;
Et durant cette folie,
Vous étiez en compagnie,
Mon petit doigt me l'a dit.

J'ajoûte encore quelques Vers sur un sujet singulier. C'est une déclaration d'amour d'une femme à une autre femme; la femme Amant, est Madame des Loges; & la femme aimée, est Madame de Vertus. Voiture, si je ne me trompe, parle de l'une & de l'autre, & donne des idées aimables de toutes les deux.

Déclaration de Madame des Loges à Madame de Vertus.

ENfin, cette humeur inflexible,
Qui rendoit mon cœur insensible
A tous les charmes de l'amour,
N'est plus maîtresse de mon ame;
Et veut bien que toute la Cour
Sçache la cause de ma flâme.

C'est vous, chere & divine Oronte,
Qui faites que sans nulle honte,
Je confesse ma passion;
Vous seule avez eu la puissance
De forcer l'inclination
Que m'avoit donné la naissance.

Il n'est point d'ame si farouche,
Dont vôtre esprit par vôtre bouche,
Ne vienne à bout facilement;
Et je vous trouve si charmante,

Qu'au défaut d'être vôtre Amant,
Je ſens que je ſuis vôtre Amante.

Réponſe de Madame de Vertus.

PUiſque vous êtes la premiere
A vous déclarer priſonniere,
Et que j'ai gagné vôtre amour;
Beliſe ſans rougir je confeſſe,
Que je veux bien être maîtreſſe,
Mais je veux ſervir à mon tour.

Et certes quoique j'accepte
Une paſſion ſi diſcrete,
Il me reſte un point à vuider;
C'eſt que je trouve plus de gloire
En cette agréable victoire,
D'obéïr, que de commander.

Mais afin, ma chere Beliſe,
Que nôtre amour s'immortaliſe,
J'exige ceci ſeulement;
C'eſt qu'en nôtre amour mutuelle,
Vôtre cœur ſoit auſſi fidelle,
Que vôtre viſage eſt charmant.

Si ces deux déclarations ont été les premieres que ces Dames ayent faites, elles avoient un beau talent pour l'amour, & ce ſeroit grand dommage ſi elles l'avoient

conſervé toute leur vie ſans le faire valoir.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'eſt que deux femmes ſe ſoient aimées, c'eſt un miracle de ce tems-là, que Dieu ne fait pas de nos jours. Le grand M. d'Avaux ſouhaitoit autrefois à deux hommes, dont il avoit lieu de ſe plaindre, de ſe haïr auſſi cruellement, que deux femmes aigries ſe haïſſent. Il arrive quelquefois qu'un homme en haït un autre, mais c'eſt toute autre choſe de la haine des femmes. Elles mettent à ſe déchirer, un eſprit, une éloquence, & une vivacité au deſſus de tout ce qu'on peut imaginer. Leurs expreſſions ſont exquiſes, & font entendre infiniment plus qu'elles ne ſignifient, & les perſecutions qu'elles ſe font, ſont ſuivies avec une perſeverance digne d'admiration.

On trouve encore dans ces deux déclarations une autre choſe du *bon vieux tems*. C'eſt que Madame des Loges ne manque pas de dire, qu'elle avoit aporté en naiſſant un cœur inſenſible ; & Madame de Vertus de ſon côté, a bien de la peine à confeſſer ſans rougir, qu'elle veut être maîtreſſe. Ho bien les femmes d'aujourd'hui, où je reviens toûjours, ſont un peu moins timides, elles n'ont peur ni du nom

ni de la chose. Il me souvient qu'un jeune Allemand beau & bien fait, qui aimoit une fille, lui disant un jour, *qu'il l'aimoit tout en Dieu. Hé Monsieur*, répondit-elle d'un ton doux, *commencez à m'aimer tout en diable.* Un François auroit pris le fait en volant, mais les Allemands ne sont pas si hâtez; & quand on leur parle, ils ont souvent besoin de Commentaire.

Revenons à Madame des Loges & à Madame de Vertus. Elles étoient deux honnêtes personnes; jeunes & belles, dit-on; le sang vif, & avec des agrémens qui les faisoient adorer, c'est-à-dire qu'elles avoient bien à combattre dedans & dehors. Et une vertu en cet état mal aisément peut elle se tranquiliser.

Qu'une jeune personne bien vive, toûjours exposée, qui ne fait pas profession d'une grande austerité; qui aime la compagnie, qui a soin de se conserver une brillante santé, & qui s'entend dire tous les jours par de jolis hommes des choses agréables. Qu'une jeune personne, dis-je, en cet état puisse aller bien loin sans mauvaise rencontre : j'en doute. Je les crois toutes trés scrupuleuses; mais je ne parierois pas pour une seule. Je ne sçai pourquoi je me suis avisé de faire cette

réflexion. Je m'en accuſe devant le Seigneur comme de paroles oiſives, qui ne ſeront jamais utiles à aucune femme.

J'ajoûte ici trois Billets, qu'on vient de me faire voir. Ils roulent tous trois ſur le mariage. Le premier, eſt une raillerie à un ami, qui épouſoit une femme apparemment peu cruelle. Le deuxiéme, eſt un conſeil donné à ſon ami, de choiſir une femme ſûre. Et le dernier, eſt la réponſe.

Premier Billet.

J'Aprends, mon Ami, que tu te maries; rien ne te convient mieux. Ta bonté & ton humeur commode, ſont les vrais talens du mariage, qui te donneront de la conſidération dans le monde. Tu ne pouvois choiſir une femme plus propre pour toi que Mademoiſelle... Celui qui fait cette union, eſt ſans doute ton meilleur ami, puis qu'il te fait part de ſon bien & de ſes plaiſirs. Perſonne ne connoît mieux que lui la femme qu'il te donne; & comme il eſt homme d'expérience, tu peux la prendre ſur ſa parole. Je te ſouhaite une nombreuſe poſterité; elle ne peut te manquer, trop de gens prendront part à ton bonheur; & je te connois des amis ſi ſolides, qu'ils mettront toute leur aplication à augmenter tes proſperitez.

Deuxiéme Billet.

LE Mariage est une belle societé, & tu n'es pas fait pour être seul ; mais au moins, fais dans le choix d'une femme ce que tu fais tous les jours dans l'achat de tes chevaux, & de tes chiens de chasse. Tu les cherches bons, & sûrs ; cherches une femme bonne & sûre.

Troisiéme Billet, qui est la réponse au précedent.

JE suis ravi de te voir aprouver mon mariage ; je voudrois pouvoir suivre ton conseil, mais tu me le donnes sans réflexion. On peut trouver de bons chevaux, & de bons chiens ; mais pour une femme sûre, dis-moi franchement, toi qui en as épousé quatre, as-tu jamais été assez heureux pour la rencontrer ?

SENEQUE.

DANS Seneque il y a deux hommes ; l'un visionnaire, & l'autre Philosophe. Voici le visionnaire. Il dépeint le sage invulnerable, ferme contre les dangers,

gers, inébranlable dans les perſecutions, inſenſible aux maux. Il ne craint rien, il ne ſe plaint jamais. Il verroit le monde tomber ſur lui ſans trembler. Il eſt élevé dans un lieu inacceſſible, il eſt indépendant : & enfin il eſt Dieu.

Tout cela, imagination échauffée, diſcours inutiles, jargon orgüeilleux, Seneque veut éblouïr. Il devient fol, ſa vivacité l'emporte, & il perd entierement le ſens. Il eſt faux que la mort, les fers, & les feux ne ſoient pas des maux. La captivité, les chaînes, la pauvreté affligent ; & les hommes quels qu'ils ſoient, ſont ſenſibles aux douleurs. L'expérience le montre, & ils ne changeront jamais de ſentiment.

Ce qui me perſuade encore ſa folie, c'eſt que parlant à Lucilius d'un voyage qu'il avoit fait dans un vilain Coche, dont le Cocher alloit pieds nuds, il ne pût ſe réſoudre à dire que le Coche fut à lui. * *Et je rougiſſois*, ajoûte-t-il, *autant de fois que j'en rencontrois de bien équipez*. Quelle aparence que Seneque crût à ſon ſage, lui qui n'eût pas la force de réſiſter à une petite confuſion ?

Voici une autre article de folie. C'eſt dans une Lettre 99. où il conſole Marule

* *Let.* 87.

de la mort de ſon fils; & en le conſolant, il le gronde d'en être ſi ſenſiblement affligé. *Quoi*, lui dit-il, *marquer tant de foibleſſe à la mort de vôtre fils, que feriez-vous ſi vous aviez perdu un ami ?* Sentimens dénaturez. Un fils & un ami, doivent tenir dans le cœur d'un pere raiſonnable des places toutes differentes.

Encore a-t-il une autre viſion ſur le ſujet de l'amitié. Plus bas dans la même Lettre. *Si vous aviez perdu un ami*, dit-il, *vous vous dévriez plûtôt réjoüir de l'avoir poſſedé, que de vous plaindre de l'avoir perdu.*

Nôtre douleur ſeroit bien petite, ſi ayant devant nos yeux un ami mort, nous étions capables de telles conſolations.

Quand un Phiſicien parle de la nature, permis à lui de mêler des viſions dans ſes diſcours, il peut donner à nos ſpeculations telles idées qu'il voudra; mais quand un Philoſophe nous inſtruit de la vertu, des manieres de ſuporter les maux, & des moyens de modérer nos paſſions, il doit entrer dans la foibleſſe des hommes, & leur propoſer une vertu qui leur convienne, ſans pouſſer ſon imagination juſqu'à l'extravagance. Voilà Seneque le viſionnaire, mais voici Seneque le Philoſophe.

Dans l'Epître 88. nous voulant per-

ſuader l'inutilité de pluſieurs de nos connoiſſances. *Quand je ſçaurois exactement*, dit-il, *l'age de Patrocle & d'Achille, en ſerois-je plus eſtimable, & ne ſerions-nous pas plus ſages de mettre quelque fin à nos erreurs, que de nous informer de celles d'Uliſſe? &c.*

Aprenez moi à aimer ma Patrie, ma femme, & mon pere, & à vaincre tous les obſtacles pour le leur témoigner, &c. Vous m'aprenez à faire un concert de tons differens, faites plûtôt que je ſçache accorder mon ame avec la vertu. Le Geometre m'enſeigne à meſurer les campagnes, j'aimerois bien mieux que l'on m'aprît les bornes qu'un homme ſage doit donner à ſes paſſions, &c. Vous m'aprenez comment je ne perdrai pas un pied de terre, & je veux ſçavoir comment je pourrai tout perdre ſans m'abandonner à la douleur.

Ecrivez, dit-il *à Lucilius, les bons conſeils qu'on vous donne, pour les lire aprés les avoir écrits. Ne faites rien que vous ne raportiez à vôtre inſtruction. Etudiez, non pour ſçavoir plus de choſes, mais pour faire de meilleures actions.*

Tout ce que je viens de dire, eſt d'une vertu qui eſt à la portée de tous les hommes. Toute perſonne ſenſée doit penſer avec Seneque, *qu'il ne ſert de rien d'avoir*

vécu quatre-vingt ans quand on les a passez dans l'oisiveté... & qu'il ne dépend pas de nous de vivre long-tems, mais qu'il dépend de nous de bien vivre.

En la Lettre 94. parlant de Marius qui poursuivoit Jugurtha par les deserts de l'Afrique. *Marius,* dit-il, *conduisoit l'armée, & l'ambition conduisoit Marius. Pendant que les ambitieux ébranlent le monde, ils sont eux-mêmes renversez par la violence de leurs passions, semblables à des tourbillons, qui tournant les premiers, font tourner tout ce qu'ils emportent, aves d'autant plus de force, qu'il n'y a rien en eux qui soit capable de les arrêter.*

Ce qui suit est admirable. *Voulez-vous,* dit-il en l'Epître 95. *avoir les Dieux favorables? soyez homme de bien. Quiconque les imite, les adore en les imitant.*

Et en l'Epître 93. *Nous disons à tout moment des injures à la Providence. Et comme si elle nous devoit rendre compte de ses desseins, nous lui demandons en la blâmant, pourquoi cet homme est mort en la fleur de son âge, & pourquoi elle laisse traîner à cet autre une vie incommode?*

Parmi ceux qui lisent Seneque, les uns le loüent en tout, & les autres le blâment en tout sans discernement.

Les hommes d'imagination vive ad-

mirent le ſage par les vertus outrées qu'il lui donne. Comme ce portrait ſimpatiſe avec leur vivacité, ils en font l'objet lumineux de leur vaine contemplation. Les autres ne voulant pas ſéparer les ſaillies de Seneque, condamnent également toutes ſes maximes. Prévention dans les deux partis. Seneque a une infinité de bons ſentimens, dont la pratique fait véritablement ſage. Ce n'eſt point alors ſon imagination échauffée qui parle, c'eſt la raiſon, le bon ſens, & peu s'en faut que je ne diſe la Religion.

C'eſt l'orguëil, dit-on, qui le fait parler. Quand ſes paroles partiroient moins de ſon zele, que de ſon orguëil, en ſont-elles moins utiles ? Je les pratique ſans aller chercher le principe dans le cœur de ce Philoſophe.

Enfin, que l'on propoſe les maximes de Seneque comme un poiſon dangereux, un poiſon bien préparé devient un remede ſalutaire.

DE L'ETUDE SOLIDE.

JE parle de l'étude d'un honnête homme du monde, ou d'un homme éloigné du tumulte des affaires, & qui a du commer-

ce avec des perſonnes paiſibles, qui aiment le repos, & la verité. J'entens une étude qui ſe raporte toute à nous-même; à nous bien connoître, à examiner ce qui eſt bien, & ce qui eſt mal; par raport à nôtre état, à nôtre âge, & aux perſonnes avec qui nous vivons, pour remplir nos obligations.

Cette étude eſt la connoiſſance de la Morale, qui ſe prend dans les principes de cette ſcience; & ſur tout, dans les exemples du monde, qui nous confirment dans nos réflexions. Par exemple, pour bien connoître l'orgueil, & ſes mauvaiſes ſuites, on ſe met *Soſie* devant les yeux, qui de rien eſt devenu homme conſidérable, eſt retombé dans le néant par ſa vanité. En rapellant ſes dédains & ſa fierté, on aprend à plaire par les égards, & à ſe conſerver dans ſon état par l'honnêteté, & par la complaiſance.

¶ On eſt heureux de bien connoître ſon propre cœur, ſes legeretez, ſes bizarreries, ſes dégoûts injuſtes, ſon attachement, & ſa froideur pour les mêmes perſonnes, & pour les mêmes occupations, afin qu'on puiſſe le ramener quand il s'égare, & lui faire ſentir ſon attachement mauvais, ou inutile.

Cette étude eſt la véritable Philoſo-

phie, Philoſophie d'uſage qu'on aplique à tout moment, qui conſerve l'union dans la societé, qui évite les diviſions, & qui rend la vertu ſtable, ſans que rien la puiſſe déconcerter.

Cette étude nous remplit l'eſprit de réflexions. Elle nous fait penſer que les autres ayant nos mêmes foibleſſes, nous devons les ſuporter, bien perſuadez que nous ſerons bien-tôt dans le même cas à leur égard, & que nous ſerions fâchez, qu'ils manquaſſent de douceur pour nos défauts.

Avant que de ſortir de la chambre pour des viſites, ou pour des affaires, on devroit penſer qu'on va voir des perſonnes peut-être d'un caractere peu agréable; on devroit prévoir les choſes fâcheuſes & froides, qu'ils peuvent dire, afin de fortifier ſa raiſon, & d'être prêts à les écouter ſans chagrin, & ſans reſſentiment.

C'eſt là l'étude de toutes les profeſſions, & de tous les âges. Un pere la doit faire avec ſon fils : au ſortir, par exemple, d'une compagnie, où il aura été avec lui, il lui fera remarquer, combien celui-ci s'eſt rendu odieux par ſon orgueil, & combien l'autre s'eſt fait eſtimer par ſa modération. Il lui preſentera le ridicule

d'un autre par ses manieres affectées, il loüera la modestie de celui-ci dans ses paroles, & blâmera l'indiscretion de celui-là. Quelque jeune que soit ce fils, les tableaux des vertus, & des vices, que le pere aura soin de lui mettre souvent devant les yeux, lui feront faire des réflexions, qui formeront son esprit, & ses sentimens. Encore une fois, excélente étude, & la seule d'un honnête homme.

Faute de cette étude, on passe sa vie dans toute sorte de déréglemens, l'un dans la brutalité, & l'autre dans l'ambition. *Dromon* dans les concussions, & *Tartuffe* dans l'hypocrisie.

Au sortir de l'étude dont nous parlons, on sent son cœur plus ferme dans les adversitez, & plus traitable dans l'abondance. On est plus fidéle à ses amis, plus compâtissant aux défauts d'autrui, & plus rigoureux à soi-même. On se sent plus d'éloignement pour le vice, & plus d'empressement pour la vertu. Dans cet esprit, je sçai bon gré à *Umbricius* de se bannir de Rome, pleine de voleurs, & de scelerats.

Qu'il s'éloigne d'un lieu où régne l'opression, où une femme lubrique confond la vertu, où l'autorité protege l'hypocrisie, où le mérite est abandonné à la raillerie

lerie des gens nouveaux, qui ne se sont élevez que par des injustices. Qu'il fuye une Ville, où les vices sont en vénération, où les traîtres abusent de la confiance, où les plus honnêtes gens sacrifient l'innocence à l'autorité, où la pudeur ne se trouve plus parmi les femmes, où les plus hardies sont les plus considérées, & où les plus réglées n'ont autre occupation que le jeu & la mollesse. Qu'il sorte d'une societé, où l'on accable les gens de bien par la calomnie. Il est sage de quitter un lieu, où l'on ne peut aprocher les Grands qu'avec une complaisance qui fait rougir la vertu, & où les petits même ne peuvent souffrir la verité.

J'écoute *Umbricius* avec plaisir, parce qu'il me soûtient dans l'étude que j'aime, & qu'il me donne les sentimens, que doit avoir un homme de bien. Ses discours sont la science que j'étudie, que *je couche en moi*, que je digere, & dont je me sers pour régler ma vie, & pour mettre dans mon cœur la paix, qui vient d'une bonne conduite.

Je médite souvent les exemples que le monde me fournit pour corriger mes défauts, ou au moins pour les rendre suportables. Au sortir de la conversation d'*Oronte*, je rapelle ses hauteurs, son ton dé-

cisif, sa suffisance ; tout cela, pensai-je, le fait mépriser. Ne tombons pas dans les mêmes défauts, l'honnêteté gagne le cœur, la modestie fait recevoir ce qu'on dit avec estime, cela est bon. La bonne opinion de soi-même gâte le mérite : évitons-la : dequoi me glorifier, il n'y a rien de plus foible, & de plus incertain, que mes connoissances ; ce que je dis est aussi ancien que le monde, il a été repeté une infinité de fois. Je me fais honneur des pensées d'autrui, pourquoi donc m'en faire accroire ? Etude solide, qui mérite toute nôtre attention.

Cependant c'est celle qu'on fait le moins. On se fuit toûjours, & on ne peut se suporter. Toûjours attentifs aux choses exterieures, on parle de négociations, d'entreprises, de projets ; on achette des Charges, on bâtit des Palais, & on ne se dit jamais rien à soi-même, mais péut-être n'a-t-on pas grand tort.

Que se diroit *Oronte*, par exemple, dont je viens de parler ; Auroit-il la force de refléchir sur ses opressions ? Il y a trente ans qu'il tient ses pupils dans la misere, qu'il joüit de leurs dépoüilles, qu'il a établi sa famille sur leur rüine, & qu'il décrie leur conduite pour leur attirer l'indignation publique. Il leur ôte leurs amis,

il les rend odieux ; tout le monde les fuit, on croiroit ſe deshonorer que d'entrer dans leurs interêts. *Oronte* rentrera-t-il en ſoi-même pour ſe faire de ſemblables diſcours ?

Je trouve dans tous les hommes, diſoit autrefois un Philoſophe, *de quoi étudier, & de quoi me former par des inſtructions continuelles. Il ne tient qu'à moi de me munir de raiſon & de vertu, pour ſuporter les richeſſes, & la pauvreté. Je fais proviſion d'armes contre la bonne, & contre la mauvaiſe fortune. Si les richeſſes viennent à moi, je prends garde qu'elles ne me rendent inſolent. J'en uſe ſans les poſſeder, je les vois augmenter ſans faire de nouveaux projets, & ſans penſer comment je pourrai confondre ma baſſe naiſſance dans une maiſon illuſtre, je les conſerve ſans peur de les perdre. Et comme je les cache à mes paſſions, pas une n'en eſt plus vive, ni plus animée.*

Si je les perds, je me conſole de ma pauvreté par mes réflexions. J'en ſuis moins à mon aiſe, il eſt vrai, mais j'en ſuis plus retenu. Et ſi je manque des choſes commodes, je ne manque pas de modération. Ma table n'eſt ni délicate, ni magnifique, j'en ſuis plus ſobre, & ma ſanté en eſt plus forte, & plus vigoureuſe. On me courtiſe moins, j'en ſuis plus libre, & moins importuné, per-

ſonne ne ſonge à m'obſerver pour me ſurprendre ; j'ouvre mon cœur ſans craindre qu'on refléchiſſe ſur mes paroles pour traverſer mes deſſeins. A la verité je ne ſuis plus dans l'élevation qui me rendoit maître de la fortune des hommes, mais j'en ſuis moins expoſé à l'envie, & à la haine publique : & ſi l'on me relégue, on m'envoye chercher le repos dans une retraite qui aura mille douceurs pour moi, ſi j'ai l'eſprit moderé. Peut-on n'être pas occupé d'une étude qui donne de pareils ſentimens ?

¶ *Criton* fameux par ſa faveur, & par ſes grands biens eſt tombé. Toutes les grandes affaires paſſoient par ſes mains ; aucune réſolution n'étoit ſuivie, s'il ne la fixoit par ſon ſentiment. Quelle confuſion de courtiſans ! quelles ſoûmiſſions à ſes ordres ! l'amitié du maître étoit moins recherchée, le voila déchu, on ne le voit plus.

Il eſt venu un homme plus vigilant, qui l'a détruit. Qu'il eſt heureux d'avoir fait des réflexions, & d'être parvenu à connoître la fragilité des choſes humaines ! il connoiſſoit tout, il avoit l'expérience de tout, & il n'eſt tombé que parce qu'il ne s'étoit jamais accoûtumé avec lui-même. Il croit avoir tout perdu, & il eſt vrai, il a perdu ſon ambition, ſa fierté,

ſon orgueïl, ſon cœur dur, & ſon eſprit hautain & dédaigneux. Voilà les pertes qu'il a faites. Et au contraire, il eſt devenu ſenſible, humain, traitable. Il ſouffre avec les malheureux ſans inſulter à leur miſere. Il ne craint plus les aproches de la pauvreté, & il ne la trouve plus ridicule.

¶ Il n'y a pas une étude ſi utile, que celle dont nous parlons. Par là on ceſſe non ſeulement d'être méchant, mais d'être importun. Si tel vieillard faiſoit la moindre réflexion, il n'étourdiroit pas continuellement le monde de ſa ſcience ſur les Genealogies; il penſeroit que l'affectation qu'il a à m'aprendre, que tel fils vient de tel pere, lequel deſcendoit par ſa mere d'une telle maiſon, que ce détail m'ennuye, juſqu'à me donner du mépris pour ſa capacité. Il penſeroit que ce recit le fait paſſer pour un cauſeur incommode, qui veut ſe faire écouter à quelque prix que ce ſoit. Il feroit réflexion que les meilleures choſes doivent être placées, que dites hors de propos, elles perdent leur mérite, & qu'il ne les raporte que comme des lieux communs, dont les plus curieux de Genealogie ſont étourdis. L'étude ſur nous-mêmes guarentit de tous ces défauts.

LA NOBLESSE.

LA naiſſance eſt le plus grand de tous les biens de la fortune, & celui qui ſort le plûtôt de ſes mains, & qui n'y retombe jamais. La fortune peut nous ôter les biens & les dignitez, mais jamais la Nobleſſe, & toutes les dégradations qui privent les Nobles des priviléges qui leur étoient dûs, ne peuvent leur ôter leur naiſſance.

¶ Autrefois la Nobleſſe étoit une récompenſe de la vertu, aujourd'hui elle eſt devenuë une tradition de la fortune, & ſouvent une récompenſe du vice. Vingt ans de belles actions ne peuvent faire un noble, & vingt ans de concuſſions en font mille. Telles recommandations ont eu le même pouvoir, & autrefois un Roturier juſtement recherché pour ſa nobleſſe, preſentant à M... une Lettre d'un.... aprés l'avoir lûë, *Monſieur, lui dit-il, ſoyez en repos, voilà une Lettre qui pouroit faire cent Gentilshommes.*

¶ Tems heureux où la nobleſſe étoit un gage que la fortune donnoit à la vertu! Tems malheureux où elle eſt devenuë un droit de s'abandonner impunément à tou-

te ſorte de vice ! Cependant deſcendu d'ayeulx illuſtres par leur mérite, & ſalir ſa naiſſance par des infamies : *C'eſt*, comme dit un Comique, *être au nombre de ces enfans qui ne ſont point parens de leurs peres.*

¶ Quel mépris n'a-t-on pas pour un homme de qualité quel qu'il ſoit, qui ſans honneur, & ſans probité, brutal, impie, ſemble ne paroître dans le monde que pour l'accabler du poids tyrannique d'une illuſtre naiſſance qu'il deshonore par des abominations continuelles ?

¶ Si *Triphon* court la nuit pour inſulter les paſſans, ſi on ne parle de lui que par ſes emportemens, & ſes diſſolutions, ſa qualité eſt un abri qui le défend de l'orage, & ſes violences ne paſſent tout au plus que pour des puerilitez.

¶ Combien de gens de qualité, qui malhonnêtes gens, ſeroient vertueux s'ils étoient nez dans la lie du peuple.

¶ Qu'eſt-ce que la qualité dans pluſieurs Grands ? C'eſt avoir un air extravagant avec les égaux, miſterieux & dédaigneux avec les inferieurs, & affecter une majeſté ridicule qui tient du Comique. C'eſt parler d'un ton orguëilleux, faire des graces par caprice, être liberal ou prodigue ſans diſcernement, & injuſte

par tout. C'eſt être emporté par des paſſions toûjours nouvelles qui ſe ſuccedent les unes aux autres, avoir l'eſprit abſent, & ne revenir chez ſoi que pour ſe faire rendre compte du ſuccez d'une nouvelle intrigue. C'eſt ne vouloir connoître perſonne qui n'ait de la qualité, ou au moins des Lettres de Nobleſſe dans ſa poche, & ſur tout un équipage magnifique. C'eſt étourdir le monde par la prétenduë diſtinction que le Prince fait de lui, raconter les choſes les plus indifferentes qu'il lui a dites, & y faire remarquer pour lui des agrémens ſinguliers. Voilà *Geryon*, dites-vous, vous avez deviné, c'eſt lui-même, j'oubliois qu'il ne ſe fait plus apeler *Monſeigneur*, parce qu'il trouve que ce titre eſt devenu trop commun.

¶ Bien des gens de qualité ſont venus à ce degré d'orguëil qu'ils voudroient pour eux d'autres élemens, & un autre monde. Ils ſont fâchez d'être éclairez avec tous les hommes par le même Soleil. Ils voudroient même un autre Dieu, & une Religion differente. Pour la Religion ils y réüſſiſſent, en choiſiſſant les articles, & les vertus dignes de leur fierté, & laiſſant les autres à la créance, & à la ſimplicité du peuple.

¶ Si *Ariſtide* revenoit au monde, &

qu'au lieu de la droiture de son esprit, & de la noblesse de ses sentimens; il vit sa posterité déchûë des vertus de leurs peres, menant une vie molle & languissante; que penseroit-il? Mais que ne diroit-il point s'il étoit témoin de leurs commerces, de leurs intrigues, & de leurs dissipations? Les grandes actions d'*Aristide* animent à la vertu les étrangers qui en écoutent le recit, & ses neveux y sont insensibles, & les ensevelissent dans les plaisirs & la corruption.

¶ On connoît un autre *Aristide* dans le monde plus estimé par sa vertu que par sa naissance, & d'un cœur véritablement noble. Il y a long-tems qu'il souffre des persecutions, qui ne sont pas encore finies. Aprés en avoir rendu compte à un de ses parens; voici la fin de sa Lettre, qui va faire juger de la tranquilité de son esprit.

J'aprends toutes ces nouvelles, dit-il, *le matin prés d'une Fontaine à l'ombre d'un Platane, & au pied d'un grand Rocher; aprés cela je continuë ma lecture, qui est de quelque livre des moins curieux, seulement pour m'amuser. J'employe une partie du tems à écrire, & l'autre à sommeiller, & quelquefois à manger le moins mal qu'il m'est possible. Nulle compagnie, nul di-*

*vertissement, & celui de la chasse qui m'étoit autrefois agréable, ne m'est d'aucun secours par la pesanteur de mes ennuis, & faute de chiens que je n'ai plus, parce que je ne puis plus les nourrir. Je ne sçai combien je traînerai encore une vie aussi triste. Je sens bien qu'elle avance tous les jours, & que l'âge qui commence déja à m'apesantir, me la rendra bien-tôt incommode; je me trouverai à la fin auprés de ma mort sans autre fatigue, que d'avoir fait quelques pas chancelans pour gagner le tombeau de mes Ancêtres, où je trouverai une chose qui m'a toûjours été chere, & qui me le sera toute ma vie. * Adieu, Monsieur, pardonnez-moi, mes paroles tristes, il m'en faut quelquefois pour me soulager, &c.*

LA CONNOISSANCE DU MONDE.

LE premier endroit par où on connoît les hommes, c'est la physionomie, la couleur, & les traits du visage, la vivacité, l'air, le mouvement du corps, l'action, le son de voix, le regard, & les manieres, &c. Et il n'y a personne dont à l'abord on ne soit frapé en bien ou en mal. Chaque homme en particulier don-

* *Sa femme est morte.*

ne des impreſſions de ce qu'il eſt la premiere fois qu'on le voit. Mais comme ces impreſſions ſi précipitées ne ſont pas toûjours ſûres, la converſation un peu fréquente avec lui, acheve de nous le faire connoître.

Ecoutez l'homme avec qui vous êtes, tâchez même de le faire parler long-tems, il vous ſera aiſé de connoître l'élevation, ou la baſſeſſe de ſon eſprit, ſa politeſſe, ſon penchant au vice ou à la vertu, & à quelle ſorte de vice, ou de vertu il panche le plus; s'il y a de la bonne foi dans ſes paroles, ou de l'artifice; s'il exagere, s'il eſt menteur, ou orgueïlleux, & juſqu'à quel point il porte ſes bonnes, & ſes mauvaiſes qualitez.

Etudiez les perſonnes qui agiſſent avec vous familierement, & avec moins de circonſpection. Examinez-les dans leur ſens raſſis, dans leur humeur obligeante, dans leur colere, leur dédain, & leur bizarrerie. Lors qu'on les aigrit, ou qu'on les flatte, obſervez-les dans la douleur, dans les diſgraces, dans les plaiſirs, dans l'élevation, ou l'abaiſſement. Soyez attentifs en tous ces états à leurs diſcours, à leurs manieres, à leurs ſentimens, à leurs projets, & aux divers mouvemens, que leurs paſſions, leur rang, & leurs affaires leur donnent.

De plus, tâchez de vous bien connoître vous-mêmes. Voyez dans tous les états differens où vous met la bonne ou la mauvaise fortune les desseins que vous faites, & les résolutions au bien ou au mal que vous êtes capable de prendre. Ces diverses observations sur les autres & sur vous même vous feront infailliblement connoître les hommes. En voici la raison. Tous les hommes, & les Philosophes mêmes, sont sujets aux mêmes passions, un peu plus, un peu moins, & pensent tous à peu prés de la même maniere.

¶ De toutes les plus excélentes qualitez, celle de connoître le monde, est la plus nécessaire pour nôtre conduite, & pour nôtre fortune. Pour nôtre conduite, parce qu'autrement nôtre vie est continuellement traversée, & qu'elle n'est qu'une suite d'extravagances qui nous attirent mille mauvaises affaires. Pour nôtre fortune, parce que connoissant les hommes, nous les mettons à l'usage qui nous convient par raport à nos interêts. Il faut donc par nécessité les connoître, & se conduire avec chacun d'eux par les voyes qui sont conformes à leur caractere. Un homme prudent, est à l'égard des autres comme un maître qui connoît tous les ressorts d'une machine, & qui les sçait

faire joüer, comme il veut, pour en tirer ſon plaiſir, & ſon avantage.

¶ Il me ſemble que nôtre premier mouvement doit être de nous défier du monde en general, & même d'en avoir mauvaiſe opinion. Le monde tel qu'il devroit être, eſt plein de vertu; mais le monde tel qu'on le voit, eſt plein de malignité: & c'eſt ce dernier qu'il faut tâcher de bien connoître, parce que nous y vivons, & qu'il nous eſt important d'éviter ſes ſurpriſes.

Mais pourquoi avoir ſi mauvaiſe opinion du monde? Parce que les hommes naiſſent mauvais, qu'ils aportent dans leur cœur en naiſſant la ſource de tous les vices, qu'ils ont de l'opoſition aux vertus, à cauſe qu'elles bleſſent leur ſenſualité, & qu'il les faut acquerir par des peines, qu'ils ne veulent point prendre.

Je ne dis pas pour cela qu'il faille juger mal des hommes en particulier, mais il eſt bon de les connoître.

Tel que l'on voit ſi riche & ſi puiſſant, a bien connu, & bien ménagé les paſſions de ſon maître. Ce maître s'eſt trouvé orgueilleux, injuſte, ſans parole, & ſans Religion, attaché au plaiſir plus qu'homme du monde. Le complaiſant eſt entré dans ſes inclinations. Il apelloit ſon or-

guëil, grandeur d'ame; ſa fureur, noble reſſentiment; ſa débauche, tendreſſe de cœur, & la fragilité commune des honnêtes gens. Il a ſçû lui fournir des objets de plaiſir, échauffer leur amour pour lui, les conſerver dans la fidelité, & il conduiſoit ſes intrigues ſi adroitement, qu'il avoit la conſolation que rien ne paroiſſoit qu'aux yeux du Seigneur, ſans que les hommes en euſſent le moindre ſoupçon; auſſi eſt-il parvenu à des richeſſes immenſes. Il eſt vrai que l'âge décrepite où il eſt, le conduit quelquefois dans une retraite de campagne, où il eſſaye ſon cœur ſur la pénitence, l'échauffant autant qu'il peut à prendre au moins quelquē bonne réſolution.

D'où vient auſſi que *Tite* ſe maintient toûjours avec *Carin* ſi bizarre, & ſi pointilleux, c'eſt qu'il s'accommode à toutes les délicateſſes de ſa qualité. Il aprouve l'attention continuelle où il eſt ſur ce qu'on lui doit, ſur la maniere de lui parler, ſur la ſouſcription d'une lettre, & il ne manque point de blâmer un *trés affectionné*, au lieu *d'un trés obéïſſant ſerviteur.* Ce ſont là des petiteſſes pitoyables, mais c'eſt le caractere de l'homme, *Tite* s'y conforme, & par ce moyen il eſt ſon ami, ſon confident, & il deviendra ſon

héritier, s'il n'a compassion de sa famille.

D'où vient encore, me disoit *Isabelle* ces jours passez, que Mademoiselle.... de feroce & de vestale qu'elle étoit, est devenuë comme moi ? C'est qu'on a connu son caractere ; l'on a démêlé parmi sa vertu, un petit penchant pour la galanterie. On a commencé de l'attaquer par là avec des loüanges délicates, qu'à la verité elle a d'abord rejettées, mais foiblement, & avec des airs gratieux, qui lui en ont attiré de nouvelles, dans un tems favorable, où l'on jugeoit que son esprit gai y trouveroit plus d'agrémens. On a continué, elle a crû, en a été persuadée ; son cœur s'est épanoüi. Elle s'est mirée un peu plus souvent, & avec plus d'attention, son visage, & sa jeunesse lui ont fait concevoir bonne opinion de son mérite. Le galant lui a paru obligeant, & digne de son estime. Enfin, ils sont allez heureusement jusqu'au bout.

LES CEREMONIES.

LA civilité est la maniere de rendre ce qu'on doit à chaque personne suivant sa naissance, sa qualité, son âge, & son

mérite, autrement *la civilité est la science du monde.*

La cérémonie au contraire est un amas pointilleux de paroles, & de choses, qui tiennent dans une circonspection continuelle, & qui tirannisent les conversations, ou pour mieux dire, *la ceremonie est un continuel qui vive.*

Rien n'est plus importun, elle ôte tout le plaisir du commerce, elle oblige à peser chaque mot, & à compter chaque pas ; il faut aller jusques-là, & pas plus avant. Gardez-vous bien de parler par *vous* à une Dame, mais par *elle*, comme si en parlant à elle-même, on parloit d'elle en son absence. On apelle ces manieres, *civilitez*, & ce sont au contraire les petitesses les plus marquées, qui puissent tomber dans la societé.

L'Italie est extrême là-dessus, & son cérémonial rend ridicule la Nation. Ce n'est pas que les Italiens ne soient d'ailleurs fort estimables. Leur païs est agréable, le séjour charmant, la vie commode, & on y vit dans une langueur douce qui tient toûjours le cœur tranquille. Mais le cérémonial gâte tout, & il en devroit être banni comme l'amusement des esprits oisifs, qui privez de nobles sentimens, ne se trouvent capables que d'une infinité

infinité de minuties indignes de la réflexion des honnêtes gens.

Cependant le cérémonial est en ce païs-là dans une si grande vénération, qu'on l'observe plus exactement que l'Evangile, & un... se trouvant un jour en conversation familiere avec deux ou trois de ses amis : *Quando si trata di religione*, dit-il, *potemò trà noi pigliar un poco di confidenza, mà*, ajoûta-t-il en se mettant le doigt sur la bouche, *quando si tratà di ceremonie, oimé bisogna star savio.*

Quand à Rome on vient voir un Prince ; si c'est de la part d'un autre Prince, on parle aussi-tôt, sinon, on fait attendre plus ou moins, suivant la qualité de la personne qui envoye ; & avant le tems marqué, le Prince, quoi qu'il ne fasse rien dans son Cabinet, n'a garde de sortir, de peur de blesser le cérémonial. Le même entre les autres personnes à proportion, jusqu'à la populace, à laquelle le cérémonial est passé par contagion.

Même hors de Rome, quand un homme de considération vient rendre visite à un Prélat Italien, tous les domestiques courent pour le recevoir ; les uns à la porte, les autres sur les degrez, & le Prélat ne parle point que la personne ne soit assise sous le Dais. Monsieur de... à qui cela

arriva, m'a avoüé, que ne s'attendant pas à ces manieres & y étant parfaitement ignorant, il en fut presque démonté ; & qu'au lieu de dire ce qu'il vouloit, il ne mit son attention qu'à faire toutes les cérémonies qu'il pût imaginer. Comme *Matheo Lopés*, * Ambassadeur de la Guinée, qui étant à la Comedie au Marais à la representation de Medée, se levoit dans sa Loge à tous les vols, pour salüer les machines.

Il me prend envie de raconter la visite, où j'accompagnai une Princesse étrangere il y a plusieurs années chez Madame *de Morstain*, alors Ambassadrice, & grande Tresoriere de Pologne.

La Princesse lui ayant envoyé demander une audiance, fut chez elle le lendemain à l'heure marquée. A peine parut-elle à la porte, que le Suisse courut sonner une cloche comme un tocsin, & tous les domestiques sortans de tous côtez, vinrent se ranger en haye dans la cour, & sur l'escalier, & la Princesse à qui je donnois la main, passa au milieu de ce peuple.

Quand nous fûmes sur le perron, M. *de Morstain*, qui l'y attendoit, lui prit la

* *C'étoit un Ambassadeur de la Guinée, qui vint en France il y a plusieurs années.*

main, & la conduisit par un long apartement chez Madame *de Morstain* sa femme, qui la reçût à la porte de sa chambre, & la mena par la main au fauteüil qu'on lui avoit préparé sous le Dais. La conversation finie, Madame *de Morstain* conduisit la Princesse par le même apartement, jusqu'au perron dont j'ai parlé, ensuite la Princesse remena Madame *de Morstain* dans sa chambre jusqu'à son fauteüil, aprés quoi Madame *de Morstain* la reconduisit seulement jusqu'à la porte de sa chambre, où elles se quittèrent, & M. *de Morstain* lui donna la main jusqu'au perron, où il l'avoit prise; enfin je la lui pris jusqu'à son carosse au travers de la même haye de domestiques, & suivie des Ecuyers & des Gentilshommes du grand Tresorier, & là finit la comedie. Pour se tirer avec honneur d'une pareille visite, il faut l'avoir exercée la moitié de sa vie.

Rien donc de plus estimable que la *civilité*, mais rien de plus ridicule, & de plus à charge, que la *cérémonie*. Un honnête homme, d'une politesse aisée, qui se conduit dans les compagnies avec une circonspection raisonnable fait l'agrément de la societé, parce qu'on se sent à son aise avec lui, mais les cérémonieux sont le

fleau des honnêtes gens. Il faut trop d'attention pour vivre avec eux, & on n'est jamais sûr de les satisfaire, ils trouvent toûjours quelque démarche qui blesse leur orguëil. On ne leur en fait pas assez, ou l'on en fait trop aux autres, & on ne sçait comment contenter leur esprit pointilleux. En un mot, *le cérémonial est une invention de l'orguëil pour travailler les hommes par des puerilitez qui devroient leur faire de la confusion.*

LA CORRECTION.

LES instructions flattent l'amour propre de celui qui les donne, & marquent la superiorité sur celui qui est instruit. On passe la vie à instruire les autres, & on n'a pas la force de suivre soi-même ses conseils.

Tel homme n'a jamais profité des avis qu'il donne. Son orguëil blesse ses amis, son ton décisif le rend incommode, ses caprices paroissent toûjours nouveaux, & on ne s'accoûtume point à ses inégalitez. Qu'on lui dise que ses instructions perpetuelles vont jusqu'à la tirannie, qu'il ne sçait les donner à propos, & qu'il se trompe ordinairement dans ses avis, c'est assez pour lui qu'il conseille.

¶ La raison pour laquelle on ne se dit jamais ses défauts, c'est que l'orguëil nous fait haïr nos propres instructions, & la dépendance, pour ainsi dire, que nous aurions de nous-mêmes. C'est qu'on ne veut point se convaincre de ses mauvaises qualitez. Tout le monde demeure d'accord en general qu'il est imparfait, & personne ne convient d'une imperfection particuliere. Et cela encore, parce qu'on ne se connoît point, qu'on ne veut point se connoître, ni s'ouvrir son propre cœur, & qu'on ne veut point converser avec soi-même, il semble qu'on se craint, ou qu'on se méprise. Peut-être fait-on l'un & l'autre, peut-être aussi que l'orguëil nous éloigne de cette conversation, sentant bien que nous n'avons rien de bon à nous aprendre.

¶ Corriger les autres, c'est trés souvent mettre en sûreté son hipocrisie. Une dévote croit avoir tout gagné si en blâmant les défauts de ses amies, elle peut persuader le monde de son détachement des choses humaines. On la verra au Temple plus souvent qu'à l'ordinaire, elle y aportera des yeux plus modestes, ses habits seront moins brillans, & son équipage moins magnifique, tout le monde se recriera sur son changement. Que pense-

roit-on si sa retraite n'étoit que pour satisfaire un nouvel amant, & sa dévotion qu'une réponse qu'elle prépare aux discours que l'on fera bien-tôt de sa mauvaise conduite ?

¶ Reprendre les autres fait honneur, se corriger soi-même fait de la peine, la peine incommode ceux qui s'instruisent, & ils se retranchent à la seule connoissance de la vertu. Cependant rien de plus ridicule qu'une coquette qui veut persuader la retenuë en alléguant les mauvaises suites de la galanterie, ou elle ne croit pas ce qu'elle dit, ou elle le doit suivre.

¶ La correction que l'on fait ressemble assez souvent au reproche, & le ton impérieux dont on se sert, ne manque jamais de révolter l'amour propre, & de rendre les bons avis inutiles.

Tel corrige qui mérite d'être repris de ses instructions, ou elles sont fausses, ou indiscrettes, ou passionnées. *Phœdon* ne corrige point, il gronde, il insulte, il maltraite, il se vange. *Taisez-vous*, dit-il à ses amis, *vous parlez mal, écoutez-moi, n'oubliez jamais ce que je vais dire, que je vous instruise de ceci, vous m'aurez obligation toute vôtre vie de cet avis.* Phœdon ne s'est jamais rien apris à lui-même, & il peche contre ses propres conseils dans le tems même qu'il les donne.

¶ De toutes les instructions, la plus pure est celle que l'on se donne à soi-même. Instruire les autres enfle nôtre mérite, nous instruire nous-même abaisse nôtre orgueïl. On instruit les autres par des discours qui attirent quelquefois l'estime de ceux qui sont presens à nos instructions, mais on s'instruit soi-même dans le secret ; c'est-là une nouvelle raison pour nous négliger, en portant ailleurs nos corrections. Il ne nous revient aucun honneur des avis que nous nous donnons à nous-mêmes, & ceux que nous donnons aux autres, sont souvent suivis d'aplaudissemens.

¶ J'ai mille défauts, dira quelqu'un, que j'ai avoüez en plusieurs occasions, je m'en suis aigri & emporté plusieurs fois contre moi-même ; je les ai déplorez devant mes amis, je me suis persuadé de mon mauvais cœur & de mon esprit de division. J'ai été contraint d'avoüer mon orguëil, au moins dans le tems où il m'a attiré des affaires qui m'ont accablé. Mon ignorance m'a fait recevoir cent affronts, & mes injustices m'ont pensé perdre. Il y a vingt ans que tel homme se dit tout cela, & peut-être pis. Ne trouve-t-il pas chez lui une belle matiere à ses instructions, sans les porter ailleurs ? Peut-être

aussi qu'elles servent aux autres, & qu'elles lui seroient inutiles.

¶ Les personnes qui corrigent, croyent agir de bonne foi, & souhaiter qu'on suive leurs corrections. Il en est souvent tout au contraire, ils ne corrigent que pour parler, & pour se rendre superieurs; si on profitoit de leurs instructions ils seroient obligez de les cesser, & ils seroient bien fâchez de se taire.

¶ Le Comédien, le critique, & celui qui reprend, ont tous une même fin, où ils vont par des chemins differens. Le Comédien attaque les défauts en general, en les rendant ridicules, le critique descend à ceux des particuliers, & celui qui corrige, instruit secrettement celui qu'il veut rendre parfait. Le Comédien plaisante, le critique aigrit, & le dernier ne doit être animé que de l'esprit de la charité. Si cela est, où est la personne capable de reprendre les autres?

¶ Pour faire des corrections, il faut beaucoup de sagesse, d'expérience, de modération, & sur tout connoître ce qui est véritablement défaut, choisir le tems & le lieu, point de prévention, point d'emportement, point d'aigreur dans les paroles, ménager la pudeur de celui à qui on parle, connoître le caractere de son esprit

eſprit pour lui dire ce qui lui convient. Tout cela n'eſt pas aiſé. Cependant *Frontin* ſans eſprit & ſans diſcernement, s'érige en réformateur, & condamne tout ce qui lui déplaît. La régle des perfections & des défauts, eſt de ſon goût. On eſt bien malheureux quand on eſt obligé d'écouter ſes inſtructions.

¶ On doit être ſurpris qu'il ſe trouve des perſonnes qui ſe chargent d'inſtruire, croyent-ils faire revenir les hommes de leurs égaremens ? Jamais tems & paroles plus mal employées : depuis combien de ſiécles crie-t-on contre les concuſſionnaires & contre l'injuſtice des praticiens ? Les Tribunaux en ſont-ils moins remplis, & les peuples plus ſoulagez ?

Giton courant jadis aprés le caroſſe, où il montoit avec ſes camarades, comme dans un char de triomphe, pour étaler ſon habit couvert d'une livrée éclatante, eſt-il plus modeſte à parler de ſa naiſſance, de ſon eſprit, & de ſes talens ? Ne recherche-t-il pas toûjours par la reſſemblance des noms une origine illuſtre ? Le voit-on plus moderé dans ſes meubles, & plus ſage dans ſa conduite ? A quoi donc eſt-il bon d'inſtruire les hommes ?

¶ Bien des gens ont trouvé le ſecret de recevoir la correction avec orgueil. Ils

la trouvent fade quand elle leur vient de la bouche d'un homme ordinaire, & ils sont persuadez aussi-tôt qu'une personne distinguée leur parle. Telle femme voudroit bien quitter la galanterie, & connoître ses devoirs, elle iroit même à confesse si elle trouvoit un Directeur assez important pour l'instruire. Un Prêtre quelqu'habile qu'il soit, n'est pour elle qu'un Prêtre. Elle prétend être bien differente des autres pénitentes, son esprit a tout une autre élevation, & son ame ne se conduit pas comme celle des Chrétiens ordinaires. Enfin elle ne quittera jamais la galanterie qu'elle ne soit conduite par un Directeur élevé aux dignitez de l'Eglise. C'est-là le fondement de la conversion d'Emilie, il y a bien des dévotes qui lui ressemblent.

¶ J'ai déja dit que qui vouloit réformer autrui, devoit veiller toûjours sur soi-même. Si le réformateur tombe dans quelque foiblesse, il donne au public une scene aussi risible qu'en donna autrefois au Duc de Mantouë un dévot qui établissoit sa vertu sur la cendre des autres.

Personne n'étoit à son gré, ni assez retenu, ni assez moderé. L'un manquoit de bonne foi, & l'autre de reconnoissance. Celui-ci, le cœur plein de fiel étoit

toûjours attentif à se vanger, & celui-là, sous des confiances affectées tiroit le secret de ses amis pour les perdre. Tous generalement étoient attachez à la brutalité, & à son avis, les femmes les moins dereglées, avoient presque perdu la pudeur & la modestie. Le Duc même n'étoit pas à couvert de sa censure, il eût envie de mettre à l'épreuve la vertu du réformateur. Une jeune Françoise, badine, & de facile accez, étoit arrivée depuis peu de jours à Mantouë, le Duc lui dit son dessein, & lui promit un present, si elle trouvoit le moyen de voir en particulier l'homme de Dieu. Elle le vit; le réformateur sérieux d'abord, puis s'aprivoisant, la tourmenta long-tems sans en pouvoir venir à bout, & au sortir de là elle alla rendre compte au Duc de l'avanture.

Le Duc fit peindre l'homme de bien & la fille qui se chamailloient; & ayant couvert le tableau, il le plaça parmi plusieurs autres dans sa galerie. Peu de jours aprés, parlant de peinture devant tout le monde, il adressa la parole au réformateur, & lui dit qu'il lui vouloit faire voir une nouvelle piece qu'on lui avoit envoyée de France, & un moment aprés il le mena, suivi de toute sa Cour, dans quelques

nuditez, que le réformateur ne manqua pas de blâmer, détournant les yeux par modestie. Enfin, le Duc fit découvrir le tableau de question ; les courtisans frapez tout à coup, & surpris de la representation, ne purent s'empêcher de rire. Le pieux personnage fut dans un extrême embarras, & le Duc le retint quelque tems à dessein, pour lui faire plus de confusion. Enfin il se retira, sans depuis avoir osé paroître. Guerissons-nous avant que d'entreprendre de guerir les autres : qui veut donner de la sagesse à son prochain, en doit avoir de reste pour lui-même.

¶ Tel qui corrige, n'est point de bonne foi. Il veut bien corriger les défauts par lesquels les autres lui sont incommodes : mais quand les défauts ne font de la peine qu'à ceux qui les ont ; il seroit peut-être bien fâché qu'ils s'en corrigeassent.

¶ Défauts d'autrui, belle matiere à nôtre vanité.

¶ Que nous serions heureux, si nous étions bien persuadez des instructions que nous donnons aux autres, & que nôtre exemple fût une preuve de nos paroles ; mais peut-être n'y a-t-il personne au Sermon moins persuadé de l'Evangile que le Prédicateur.

Si jeunesse sçavoit, & vieillesse pouvoit, jamais bien ne manqueroit.

CE Proverbe contient deux choses ; la premiere, que la jeunesse ne sçait rien, & qu'elle peut tout ; & l'autre, que la vieillesse sçait tout, & qu'elle ne peut rien.

Les jeunes gens ne sçavent rien, parce qu'ils n'ont rien vû, ou qu'ils n'ont point d'attention à ce qu'ils voyent, qu'ils n'ont point d'expérience, que leur vivacité empêche, ou précipite leur réflexion, & que les plaisirs les emportent. Parce que leur raison n'est point ferme, mais chancelante, que leur jugement n'est point formé, qu'ils naissent avec des passions, qu'ils ne veulent pas combattre, & qu'ils se trouvent sans les vertus qu'ils ne veulent pas acquerir. Les divertissemens les préviennent, le monde leur plaît, les chatoüille, & les apelle, la chaleur du sang les anime, ils n'aiment point à se contraindre : & en un mot, ils se persuadent n'être faits que pour les plaisirs, en attendant que la vieillesse les rende capables de réflexion.

A dire le vrai, ils n'ont pas grand

tort d'avoir ces pensées, & on devroit être surpris, s'ils ne les avoient pas; mais voici leur grand mal. Ils sont pleins d'orguëil, ils n'écoutent rien, point de docilité; & pour me servir d'une comparaison triviale, semblables à des chevaux échapez, ils passent sur le ventre à tous ceux qui veulent s'oposer à leurs emportemens. *Si jeunesse sçavoit.*

Les vieilles gens sçavent tout, mais ils ne peuvent rien. Une longue expérience leur a apris à connoître le monde, à s'y conduire, à distinguer le vrai du faux, & la bagatelle de la solidité. Ils sçauroient plaire à un homme de tel caractere, conduire celui-ci par un tel chemin, faire naître les occasions, & en profiter; mais leur vieillesse les retire du commerce, ils ne peuvent plus agir, le vent, le froid, les changemens de saisons les incommodent; leur peu de santé ne peut résister à la moindre fatigue: enfin, leurs réflexions leur devenant steriles, ne font que les tourmenter, en leur montrant une fortune qu'ils ont perduë par leur faute, & où ils ne pourront jamais parvenir. *Si vieillesse pouvoit.*

Un vieillard retiré à la campagne dans un petit bien, qui est le seul qui lui reste, le souvenir plein de ses égaremens, passe

ſes dernieres années à pleurer les folies de ſa jeuneſſe, & l'inutilité de ſon expérience. Il a diſſipé les grands biens qu'il avoit amaſſez, il a long-tems volé le peuple pour entretenir ſes galanteries, il avoit des maiſons à la ville, & à la campagne, il changeoit d'objets pour réveiller ſes deſirs ; on avoit beau lui parler, les avis le bleſſoient : il eſt tombé du haut de la fortune, & un nouveau malheur vient d'arriver, qui acheve de le perdre. *Si vieilleſſe pouvoit.*

Ce jeune homme tout brillant de ſa fortune naiſſante, ſuit le même exemple. Ses habits couverts de broderies, & ſes doigts chargez de diamans, dans un caroſſe magnifique, bien venu par tout, remplit un poſte avantageux, toutes les portes lui ſont ouvertes, & même par préference à *Damon*, dont l'ayeul a tiré de la mandilie le pere de ce jeune homme. Tout lui rit ; les belles l'agacent, il leur fait des preſens, il joüe beau jeü, il perd des ſommes conſidérables ; l'on en parle, & il eſt conſolé par le bruit que ſes pertes font dans le monde. On a beau lui montrer de loin le malheur qui l'attend, on a beau lui dire qu'il arrête ſes profuſions, qu'il ſonge à la vieilleſſe, où il ſera ſurpris d'être arrivé ſans y avoir penſé ; toûjours

quelque nouvelle passion l'emporte, ses amis attendent qu'il soit vieux pour lui faire faire des réflexions, & pour le confondre par sa propre expérience.

Si telle jeune fille se mettoit dans la tête qu'elle perd sa jeunesse dans un vain commerce de coqueterie, qu'elle ne se rend capable de rien, qu'elle aime le plaisir jusqu'à l'emportement. Si elle pensoit que son miroir & sa toilette sont pour elle l'occupation la plus sérieuse, & la plus importante, qu'elle est ridicule par son exactitude à suivre les modes, même sans discernement pour celles qui lui conviennent; peut-être auroit-elle plus d'attention aux choses solides, qui peuvent un jour contribuer à son repos. Elle voudra l'avoir quand ses belles années seront passées, & que devenuë l'ennui des compagnies, elle se verra contrainte de se retirer pour décrier les choses qu'elle ne poura plus pratiquer. *Si jeunesse sçavoit.*

¶ On ne sçauroit avoir des plaisirs dans la jeunesse & dans la vieillesse, & une jeunesse passée dans la profusion, dans le luxe & la bonne chere, est infailliblement suivie d'une vieillesse incommode, languissante, & chargée de douleurs, & de maladies.

¶ Quoique la jeunesse soit faite pour

les plaiſirs, il eſt impoſſible qu'il n'y ait des momens où elle n'en ſoit fatiguée, & dégoûtée : que *Lucinde* prenne donc quelques-uns de ces momens pour penſer que ſon jeu rüine ſa famille, que les nuits, & les jours qu'elle paſſe avec une eſpece de fureur dans cet exercice, donnent atteinte à ſa réputation, que ſa vie molle la deshonore, & qu'on fait des projets ſur ſa vertu.

Que dans ces mêmes momens, *Soſie* ſçache gré à ſon ami, de lui ouvrir les yeux ſur la magnificence de ſa table, & ſur ſes bâtimens continuels. Tel n'a nourri que des ingrats, qui au moindre revers l'ont livré à ſa mauvaiſe fortune. Tel autre élevé dans une chaumiere, a crû ne pouvoir ſe faire des Palais trop ſuperbes pour immortaliſer ſes concuſſions, & à la fin il a été contraint de les abandonner, & s'eſt vû réduit à ſa premiere miſere.

Pareilles inſtructions ſont ameres aux jeunes gens ; ſe voyant, pour ainſi dire, accablez de ſanté, & de biens, ils n'imaginent point que les malheurs les puiſſent atteindre ; & comme ils ne ſentent ni la pauvreté, ni la vieilleſſe, dont ils ſe voïent infiniment éloignez, ils veulent joüir de la fleur de leur âge, & de leur fortune, ils ſont preſſez au dedans par leur vivaci-

té, apellez au dehors par les objets ; ils voyent le present certain, l'avenir incertain. Ils sont jeunes, ils ne sçavent s'ils vieilliront ; cependant ils vieillissent, & se trouvent sans amis, sans bien, dans l'impuissance d'en acquerir, & réduits à prêcher aux autres la verité du Proverbe, que *si jeunesse sçavoit, & vieillesse pouvoit, jamais bien ne manqueroit.*

La Foi, & quelqu'autres choses.

ON est toûjours vicieux avant que d'entreprendre de détruire la Religion. La persecution que l'on fait à la Foi est la suite de la débauche, & l'on n'oublie rien pour anéantir en soi si on peut, & dans les autres un Dieu qu'on deshonore. A mesure que nôtre débauche augmente, à mesure augmentent nos éforts pour détruire le Christianisme. Qu'on juge par là du cas que l'on doit faire des discours des impies.

¶ La véritable dévotion consiste à faire son devoir chacun dans son état. Quand on voit certaines personnes roder à la Cour des Princes, & faire les galans auprés des femmes, quelque vertu qu'ils affectent, on dit que leur place est ail-

leurs, & que leur caractere les apelle à d'autres fonctions. Que chacun fasse son métier, ou qu'il en change, s'il ne veut pas faire son devoir dans celui où il est. Il est aussi mauvais de voir des gens d'Eglise auprés des femmes, que des Capitaines mêlez dans la célébration des Misteres. Le Duc d'Espernon voyant venir à lui le C. D. R. prit un Breviaire, & cet homme soûriant de le trouver dans cette occupation. *Monsieur*, lui dit-il, *je fais vôtre métier, & vous faites le mien.* Il avoit raison.

¶ Dans la Religion il y a deux choses. La premiere, la Foi des Misteres, l'autre, la pratique de la Morale. La plûpart des hommes croiroient assez les Misteres, si cela suffisoit pour les rendre heureux; & s'ils ne les croyoient pas, du moins en feroient-ils semblant, peut-être aussi n'y penseroient-ils point, & ils ne s'aviseroient pas de les détruire. Mais retenir continuellement la sensualité, violenter ses desirs, combattre l'orguëil, sacrifier ses passions; une telle Religion leur est insuportable, & ils ont bien plûtôt fait de la détruire en eux pour se mettre en repos. Quelle voye pour anéantir le Christianisme!

¶ On remarque que les impies qui

veulent dominer par leurs diſcours contre la Religion, ſont fort à charge à la ſocieté. Ils ne veulent point trouver de replique à leurs raiſonnemens; & leurs hauteurs toûjours mal placées, font ſentir une mauvaiſe gloire. Au contraire, les gens de bien, ſimples dans leur foi, & moderez dans leurs ſentimens, nous renvoyent toûjours ſatisfaits d'eux, & de leur entretien.

¶ La Morale de *Socrate*, d'*Epictete*, ou de *Seneque*, *&c.* eſt trés bonne, mais c'eſt une Morale de purs Philoſophes, qui n'ont en vûë que la ſeule raiſon, & une raiſon mêlée peut-être de vanité. On ne prend point parmi ces gens-là *une vertu vertueuſe*, pour ainſi dire, mais plûtôt *une droiture purement humaine.* Au ſortir de la lecture de Seneque, on ſe trouve à la verité plein de bons ſentimens, mais on ſe ſçait gré de les avoir; & ſi on les ſuit, on s'en aplaudit, & l'on ſe ſent à ſon aiſe, & en paix avec ſoi-même. Ce n'eſt pas là la vertu priſe dans la Religion.

¶ Quand on aime à connoître la verité, ſi on ne la ſuit pas d'abord, on le fait dans la ſuite. *Lorſque le bien a long-tems demeuré dans l'eſprit*, dit M. de ... *il deſcend à la fin dans le cœur, & il eſt difficile que la vertu rempliſſe long-tems nos con-*

noissances sans se saisir de nos sentimens.

¶ Je lûs hier avec plaisir le conseil que Demetrius de Phalere donne à Ptolomée, qui est d'acheter des Livres qui traitent du Gouvernement, & de les lire avec attention, pour y aprendre les véritez, que ses favoris n'osoient lui dire.

Si les favoris se contentoient de taire les véritez aux Princes, leur silence pouroit passer en eux en quelque façon pour une timidité respectueuse ; mais ils n'en demeurent pas là, ils leur cachent par des discours specieux les véritez qui vont au bien des peuples, comme les favoris d'Henri III. qui possedoient ce Prince si absolument, qu'ils l'empêchoient même de paroître en public, pour ne pas rendre sa presence commune.

En écrivant ce que je viens de dire, ceci m'est tombé dans l'esprit. Moi qui parle: Si je devenois favori, serois-je assez juste pour ne rien inspirer au Prince qui ne fût glorieux, & utile à lui, & à son Etat ? Aimerois-je sa gloire d'un amour assez pur, pour ne point mêler mon interêt particulier dans les conseils que je lui donnerois. Et le connoissant par exemple porté à la guerre, ne le prendrois-je point par cet endroit, pour l'engager à des entreprises, où je croirois me rendre plus considéra-

ble & plus néceſſaire, que dans des tems de paix & de tranquilité ? Ne voudrois-je point faire accroire au monde, que des prétentions bien ou mal fondées le contraignent à prendre les armes, pendant qu'au fond ce ne ſeroit que pour arrêter la diminution de mon pouvoir, que je ſentirois qu'on affoiblit ſecrettement, pour me preſenter aux yeux du maître, comme un homme qui a abuſé de ſa facilité juſqu'alors, & à qui il ne doit plus abandonner ſa confiance ? Je n'ai oſé me répondre ſur tout cela. Que les Princes ſont à plaindre d'être expoſez continuellement à être trompez.

LA FLATTERIE.

THEOBALDE vient de reſtituer un bien qu'il retenoit injuſtement. Tout le monde le louë, & on a déja écrit ſa reſtitution dans une Epître dédicatoire, pour la faire paſſer à la poſterité. Son laquais a fait cent fois la même choſe, & perſonne n'en a jamais rien dit.

¶ Il y a de la lâcheté dans les Grands à ſouffrir d'être flattez d'une bonne action. Les aplaudiſſemens qu'ils cherchent, les rendent indignes de l'avoir faite ; & écouter les loüanges, c'eſt s'eſti-

mer ſoi-même plus que l'on n'eſtime la vertu.

¶ Il faut une grande impudence pour flatter quelqu'un en face, & il n'en faut pas moins pour écouter tranquillement le flatteur. Le flatteur, & le flatté ſont les deux plus mépriſables perſonnages que l'on puiſſe faire dans le monde. Le flatté eſt toûjours la dupe du flatteur, & cette ſeule conſidération devroit nous obliger à inſulter un ſcelerat, qui ſans lui avoir jamais rien fait, vient de ſang froid nous cacher nos défauts, par de bonnes qualitez que nous n'avons pas, pour nous empêcher de nous connoître.

¶ Si nous pouvions nous bien perſuader que le flatteur ne croit pas un mot de ce qu'il nous dit, & qu'il ne nous flatte que pour le beſoin qu'il a, ou qu'il peut avoir de nous, pourroit-on ſe voir ainſi joüé ſans lui marquer ſon reſſentiment.

Ne devroit-on pas faire de la confuſion à . . . flatteur le plus inſipide & le plus fade qui ſoit au monde. Toûjours attentif au moindre mot, il aplaudit tout, il ſe récrie ſur tout, juſques ſur les impertinences, où ſon bel eſprit s'éforce de trouver de la délicateſſe & du bon ſens. Il n'y a puerilité où il ne deſcende pour être lui-même flatté. A ſon âge il affecte de

lire des pieces dans des aſſemblées publiques pour ſe faire dire qu'il a bien lû. S'il voit quelque compoſition d'un homme de qualité, quelque froide qu'elle ſoit, il en exagere le mérite ; lui dont les ouvrages naiſſent le matin, & meurent peu d'heures aprés, avant que perſonne ait eu le tems d'en aprendre le nom.

¶ La marque la plus certaine de la foibleſſe des hommes, c'eſt le penchant qu'ils ont à être flattez. Diſons à une femme qu'elle a les yeux battus, elle nous en ſçait mauvais gré, & ne peut nous ſouffrir. Diſons-lui qu'elle les a vifs, & baignez dans la volupté, elle nous ſoûrit.

Qu'on donne de l'eſprit à *Soſie*, il eſt ravi, & il vous adore. Dites-lui ce qu'il eſt, il vous perſecute & vous perd.

¶ Le moyen infaillible pour avoir la protection des perſonnes conſidérables, c'eſt *la flatterie* ; & le moyen certain pour s'attirer leur indignation, c'eſt *la verité.* Aprouvez ce qu'ils font, trouvez de la prudence dans leurs deſſeins, de la ſageſſe dans leur conduite, admirez leurs talens, fuſſiez-vous le plus ſcelerat, & le plus indigne de tous les hommes, vous ſerez cheri & protegé ; & au contraire, ſoyez ſincere, aimez le maître par ſes bonnes qualitez, dites-lui la verité quand il vous

la

la demande, il ne ſera jamais touché de vôtre mérite. Un maître eſt bien injuſte de récompenſer ſi liberalement un *flatteur* qui le jouë, & ſi mal *un homme de mérite*, qui le traite avec tant de ſincerité.

LA REVOLUTION DE MONACO.

IL y a quelque tems que M.... me fit preſent de quelques Manuſcrits de la Bibliothecque de feu ſon pere. Ces Manuſcrits contiennent pluſieurs choſes differentes, & entr'autres un recuëil *de faits hiſtoriques*, avec des particularitez que l'on ne trouve pas dans les Hiſtoriens. Je tombai ſur le chapitre où le compilateur parle en détail de la maniere dont *Honoré ſecond du nom Prince de Monaco*, ſe tira de la domination des Eſpagnols.

Tout le monde ſçait que les Princes de Monaco vivoient ſous la protection de Charles-Quint, mais ils étoient libres. Honoré II. ſe trouvant mineur, ſes Tuteurs firent un traité avec l'Eſpagne, par lequel ils conſentirent de recevoir garniſon Eſpagnole à Monaco pendant ſa minorité ſeulement. Cependant quand ce Prince fut majeur les Eſpagnols ne voulu-

rent point retirer leur garnison, comme ils l'avoient promis.

Comme ce Prince se sentit blessé de ce manque de parole, & que d'ailleurs les Espagnols connoissant son ressentiment, l'accabloient de leur domination, il chercha le moyen de se mettre en liberté.

Il avoit auprés de lui un Gentilhomme Provençal nommé *Corbon*, qui paroissoit d esprit médiocre, mais qui étoit sage, prudent, dissimulé, & capable d'une entreprise vigoureuse.

Le Prince Honoré lui confia son secret, & l'envoya en France négocier avec le Cardinal de Richelieu, qui l'écouta d'autant plus volontiers que les François avoient déja pensé à se rendre maîtres de Monaco, & qu'ils n'avoient été rebutez de leur dessein que par les difficultez de prendre cette place, presque imprenable par sa situation.

Aprés la négociation de *Corbon*, le Cardinal de Richelieu fit préparer à Marseille, soldats, vaisseaux, munitions, & tout ce qui étoit nécessaire pour se saisir de Monaco au premier ordre du Prince Honoré. Cela ne pût se faire, que les Princes voisins n'en eussent quelque vent, & le Gouverneur de Milan qui l'aprit d'un Prince de la Maison de Savoye, ennemi

de la France, en écrivit à celui qui commandoit la garniſon Eſpagnole à Monaco, afin qu'il examinât attentivement la conduite du Prince.

Comme nous ſommes toûjours les derniers à ſçavoir ce qui nous regarde, le Commandant ſoupçonnoit ſi peu l'entrepriſe d'Honoré, qu'il écrivit au Gouverneur de Milan, qu'il répondoit de la fidélité de ce Prince, & que le bruit de ſa rebellion ne pouvoit être fondé que ſur la mauvaiſe intention de ſes ennemis; ajoûtant que le jour que l'on diſoit être deſtiné pour executer la conjuration, le Prince avoit paru en public avec un eſprit & un viſage auſſi tranquile qu'à l'ordinaire, que néanmoins il veilleroit ſoigneuſement & qu'à la moindre aparence de révolte, il s'aſſureroit de ſa perſonne. Cette réponſe fut interceptée, & remiſe au Prince Honoré, qui fut trés ſurpris de voir que ſon deſſein étoit découvert, ce qui l'obligea de preſſer l'entrepriſe, & de redoubler ſes artifices & ſa diſſimulation.

Il commença par contremander ſecrettement les vaiſſeaux qui étoient à Marſeille, & qui devoient paroître devant Monaco au jour marqué, enſuite il parut en public avec un viſage chagrin & inquiet, affectant de vouloir purger *Roque-*

brune & *Menton*, Villes de ſa dépendance & contiguës à Monaco, des bandis & des hommes factieux qui inquiétoient ſes ſujets. Il en fit un grand nombre priſonniers ; & parce qu'ils ne ſuffiſoient pas pour executer ſon deſſein, il fit arrêter pluſieurs innocens à qui il ſupoſa des crimes, avec la réſolution aparente de les punir rigoureuſement.

Quand les priſons furent pleines, les Eſpagnols firent arriver un incident qui hâta leur perte. Ils demanderent au Prince trois payes qu'ils prétendoient leur être dûës. Honoré fit ſemblant de trouver de la juſtice dans leur demande ; mais leur faiſant voir l'impoſſibilité où il étoit de les ſatisfaire, il leur propoſa d'aller à Roquebrune qui étoit une Ville riche ; & que puis qu'elle avoit manqué à payer les contributions, ils y ſeroient les maîtres, & y vivroient à diſcretion, leur proteſtant qu'il étoit ſi touché de la miſere des ſoldats, qu'il aimoit mieux leur abandonner ſes propres ſujets, que de les voir plus long-tems dans la peine.

Les Eſpagnols ravis de l'offre, ſortirent au plûtôt de Monaco au nombre de ſoixante pour aller s'établir chez les habitans de Roquebrune.

Comme la garniſon Eſpagnole étoit

déja diminuée d'une partie, à cause des soldats qu'on avoit envoyez à Nyssè, pour la fortifier, elle se trouva encore plus affoiblie par la diminution de ceux qui étoient allez à Roquebrune, & ces conjonctures étoient trés favorables pour l'entreprise du Prince Honoré, qu'il executa heureusement de la maniere suivante.

Il invita tous les Officiers de la garnison à souper dans son Palais. Il fit donner aux soldats d'un vin fumeux & violent, avec ordre à ses gens de faire tout leur possible pour les enyvrer. Le soupé dura fort avant dans la nuit, & on avoit armé tous les prisonniers, qui n'attendoient que le moment pour combattre.

Quand on vit les soldats yvres ou endormis, on donna le signal, & les prisonniers sortans en foule vinrent fondre sur eux. Les Officiers se battirent en desesperez. Le Prince Honoré & le Marquis son fils furent en danger de perdre la vie. Enfin, aprés un combat opiniâtre de deux heures, tous les corps-de-garde étant enfoncez, les soldats & la plûpart des Officiers massacrez, le Prince Honoré se vit en liberté. Il fit entrer en même-tems dans la place deux cens habitans armez, qui étoient terrassez à la porte, tout prêts

à lui obéïr, & peu de jours aprés Corbon lui envoya un ſecours d'Antibe, qui acheva d'aſſurer le bonheur de ſa liberté.

Cette révolution fut auſſi-tôt ſçûë par tout ; & comme les Princes d'Italie craignoient le voiſinage des François, le Cardinal de Savoye s'interpoſa. Il offrit au Prince Honoré des partis trés avantageux, des ſommes d'argent, & des dignitez, & lui fit pluſieurs grandes promeſſes ; mais le Prince le remercia. Enſuite il ôta de ſon col l'Ordre de la Toiſon d'or, & le remit à l'Officier Eſpagnol le plus qualifié, pour le rendre au Gouverneur de Milan, à qui il écrivit en même-tems une lettre, où aprés s'être plaint avec modération du mauvais traitement des Miniſtres d'Eſpagne, il ajoûtoit que n'ayant pû ſuporter le poids de la garniſon, qu'on avoit laiſſé à ſa charge, dans le tems qu'on l'avoit dépoüillé de toutes les penſions qu'il recevoit d'Eſpagne, de Milan, & de Naples, il renvoyoit à Sa Majeſté Catholique ce qui étoit à elle, la ſupliant de ne pas trouver mauvais qu'il reprit ce qui lui apartenoit. Peu de tems aprés le Prince Honoré vint ſalüer le Roi Loüis XIII. au Camp de Perpignan, où Sa Majeſté le reçût avec toute l'amitié, & tous les honneurs imaginables.

Les conditions du Traité furent, que le Roi garderoit la Place pour le Prince & pour ses successeurs. Que le Prince & ses descendans seroient Gouverneurs perpetuels de la garnison, qui seroit fixée à cinq cens hommes. Que Sa Majesté lui donneroit une Terre érigée en Duché-Pairie, qu'on lui assigneroit sur d'autres Domaines, jusqu'à vingt-cinq mille écus de pension, que le Marquis son fils en auroit trois mille sa vie durant, avec une compagnie d'hommes d'armes, & que le Roi tiendroit dans le Port de Monaco deux galeres à la disposition du Prince, pour maintenir ses droits sur la Mer & ses autres privileges qui seroient inviolables, & qu'on lui conserveroit toûjours avec la souveraineté de la Place. Outre ces conditions, Sa Majesté fit donner à ce Prince vingt-cinq mille écus au Camp de Perpignan, & peu de tems aprés il l'honora du Cordon de son Ordre.

En execution de ce Traité cinq cens François entrerent à Monaco avec tout ce qui étoit nécessaire pour défendre la Place. Quelques jours aprés une galere d'Espagne, qui ne sçavoit pas le changement du Prince Honoré, étant entrée dans le port pour le salüer, fut prise, & demeura au pouvoir des François.

Quand la garnison Françoise fut établie à Monaco, le Cardinal *Trivulce* offrit au Prince Honoré au nom du Roi d'Espagne huit cens mille écus, s'il la vouloit chasser, & revenir sous sa protection. On dit que la République de Génes devoit payer cette somme, elle n'aimoit pas le voisinage des François, suivant le Proverbe Grec qui dit, *soit ami du Coq, & jamais le voisin.*

On fit courir le bruit dans ce tems-là que cette République avoit résolu d'arréter *le Prince Honoré*, en cas qu'il entrât dans les Terres de sa dépendance; mais *Loüis XIII.* qui prévit, ou qui aprit ce dessein, écrivit aux Genois, que ce Prince n'étant plus dans le parti d'Espagne, mais sous sa protection Royale, il leur faisoit sçavoir, qu'il prenoit comme faits à sa personne les bons & les mauvais traitemens qu'ils lui feroient à lui, & à tout ce qui lui apartenoit. On voit dans le même Manuscrit une description de Monaco.

C'est une Place trés forte, semblable du côté de la mer à un écüeil inaccessible, elle est située sur le sommet d'une montagne trés rude, pleine de roches, & baignée tout à l'entour de la Mediterranée, elle domine par sa hauteur sur le port, ou la descente est impossible de toutes parts, n'y ayant qu'un seul chemin étroit, tortu,

&

& creusé dans le roc, où l'ennemi ne peut entrer sans être exposé à tout le feu de la Citadelle. Cependant dans cette place, toute rude qu'elle est, on trouve le palais du Prince magnifiquement meublé, orné de peintures, de statuës de marbre, & de plusieurs autres choses rares, avec des jardins & des fontaines délicieuses.

Quelques historiens disent que Monaco étoit autrefois un membre de la Republique de Genes, & qu'il est tombé sous la domination des Princes de ce nom pendant les guerres civiles des Genois.

Les autres remontent plus haut, & croyent qu'un *Grimaldi* nommé *Passanus* qui vivoit l'an 920. eût la forteresse de Monaco de l'Empereur Othon premier, qui la lui donna pour avoir chassé les Sarrazins de cette place; ce qui est constant, c'est que cette maison est une des plus anciennes & des plus illustres d'Italie, elle prit autrefois le parti des Guelfes contre les Gibelins. Elle est divisée en plusieurs branches qui sont encore en Espagne, en Piémont & en France.

Ramire Grimaldi, qui combatit les Maures, fut la tige des Grimaldi d'Espagne. *Nicolas fils d'Obert* qui vivoit vers l'année douze cens, fut celle des *Grimaldi de Carignan en Piémont*; & *Jugo*, d'où

descendent les *Ducs d'Eboli Princes de Salernes*, a fait par *Borel* son fils puîné, la branche des *Grimaldi* de *Genes*, ditte *Castro*; & *Gabriel* un de ses descendans, fit celle des *Grimaldi* surnommés *Cavalleroni*, de laquelle descendoit le *Cardinal Grimaldi* Archevêque d'Aix.

Une branche de cette maison est fonduë dans celle de Spinola & de Doria par un Nicolas dernier de la branche des aînez, qui mourut l'année 1369. Comme il ne laissa point d'enfans, & qu'il avoit eu trois tantes mariées dans ces maisons, elles y firent passer les grands biens de la branche aînée.

Il y a de vieux historiens qui font descendre ces Princes de *Grimoal*, Maire du Palais sous Childebert second.

Voilà ce que j'ai vû dans un des Manuscrits que mon ami m'a donnés.

Le Prince Honoré ne quitta donc le parti des Espagnols, que parce que le Roy d'Espagne lui manqua de parole.

Machiavel ne fait pas grand cas des Princes qui tiennent celle qu'ils donnent, il veut qu'on promette toûjours, sans faire que ce qui est utile au bien de l'Etat.

Etrange maxime, qu'on ne puisse conserver sa puissance que par l'infidélité : Un homme du peuple est perdu de réputation

quand il manque à ſa parole, & il ſemble que l'élevation donne droit aux Grands de tromper impunément.

Un ami à qui je parlois ainſi ces jours paſſez, ſe mocqua de ma ſimplicité, il me dit que j'aurois raiſon ſi le monde étoit tel qu'il devroit être, c'eſt-à-dire plein de juſtice & de bonne foi, mais qu'étant tel que nous le voyons, il y auroit de l'imprudence à un homme de tenir ſa parole à un autre homme qui certainement ne la lui tiendroit pas lui-même ſi elle bleſſoit ſes interêts; & ſur ce que je lui dis, que ſi les Grands n'avoient point de religion, au moins devoient-ils avoir de l'honneur; il me repliqua que c'étoit aſſez que les Grands fiſſent paroître un dehors de religion pour ſe conſerver une réputation d'integrité; & alors il me demanda ſi j'avois oublié le ſerment ordinaire de Charles-Quint, qui juroit toûjours non pas foi de Roy, mais *foi d'homme de bien*, & qui au même moment, bien loin de penſer à garder ſa parole, prenoit des meſures ſecrettes pour ſurprendre ceux qui s'y fioient, ſon ſerment n'étant que pour les mettre dans une ſecurité qui pût leur ôter les moyens de ſe défendre.

Comme il s'aperçût que je n'entrois pas bien dans ſon ſentiment, il m'ouvrit

quelques hiſtoriens. *Rien d'injuſte*, dit Thucidide, *quand il eſt utile* : & Saluſte; *quelque crime*, dit-il, *que vous faſſiez, tout eſt honnête pour conſerver la domination.* Il ajoûta l'exemple de Ferdinand Roy de Caſtille, de qui un Prince d'Italie ſon contemporain diſoit plaiſamment, *qu'il voudroit que Ferdinand jurât par un Dieu en qui il crût, avant que de ſe fier à ſes ſermens.*

Je lui dis qu'il réduiſoit les Grands en un triſte état, de ne pouvoir joindre l'élevation à la vertu : quel moyen, reprit-il de gouverner par des maximes de religion, des ſujets riches & remuans, qui trouvent toûjours la domination preſente inſupportable, & qui ne demandent que le changement ? Comme les biens les rendent orguëilleux, il faut par néceſſité trouver les moyens de les abaiſſer en leur manquant de parole dans certaines occaſions, ſur tout quand le Prince veut prévenir les révoltes, que l'orguëil ſoûtenu des richeſſes, peut inſpirer à ceux qui voudroient injuſtement ſe tirer de ſa dépendance, & là-deſſus il me raporta les paroles d'un Politique, que * *telle eſt la loi du monde qui eſt naturellement vitieux, de n'y pouvoir lon-*

* *Gaſpard d'Auvergne dans la ſeconde Epître dédicatoire de la traduction du Prince.*

guement prosperer, même dans les souveraines dignitez, sans se sçavoir aider au besoin du vice, pour (l'occasion cessée) retourner incontinent à la vertu Aprés cela il avoüa que ces maximes étoient pernicieuses, qu'elles détruisoient l'humanité & la religion, & qu'elles rüinoient toute sorte de societé & de commerce parmi les hommes; qu'il y avoit eu, & qu'il y avoit encore des Princes Chrétiens, de qui on pouvoit dire ce qu'un historien dit de saint Loüis, * *que le calme étant universel dans son Royaume, il s'adonnoit à le régler par de bonnes Loix, à en bannir la violence & l'opression & à instruire ses sujets par ses bons exemples, procurant l'avancement de la Religion & le service de Dieu, pourvoyant à la nourriture des indigens, au mariage des pauvres Demoiselles, à l'entretien des Eglises, & au soulagement des peuples.* Toutes ces paroles conviennent si fort au Roy, que je ne doutai pas que ce ne fût à lui à qui il les vouloit apliquer.

* *Mezer. Tom. 1. p. 453.*

LETTRE I.

A Monsieur ....

IL y a prés de deux mois que je suis à la campagne avec M.... qui m'y a mené pour voir sa maison ; c'est un vrai château bâti par les Fées elle est située sur une éminence, une petite riviere qu'on découvre par reprises, à travers plusieurs longues allées d'arbres, une infinité de fleurs, dont l'odeur agréable s'éleve le matin à la pointe du jour, des prairies voisines. Les dedans de la maison ne sont que marbre & que dorure, un nombre de tableaux, curieux que le Maître du logis a fait venir d'Italie, & qui representent plusieurs choses differentes, sont distribués dans des apartemens qui semblent faits pour en être embellis ; Endimion & la Lune, Apollon poursuivant Daphné, Jupiter en pluye d'or ; sont dans les chambres les plus gayes & les plus riantes, Alexandre & Cesar ont un apartement plus magnifique les dévots même trouvent dans des cabinets de quoi s'entretenir dans la pensée de leur salut, & ces cabinets ont la vûë

de quelques montagnes ſteriles, qui donnent aſſez bien les idées des deſerts de la Thebaïde.

J'ai choiſi au haut de la maiſon une petite chambre éloignée du bruit, où je me retire pendant la chaleur du jour, je ne voi le Maître que quand il veut, & nous vivons dans une liberté parfaite. Heureuſement depuis que je ſuis ici, les jours ont toûjours été beaux, & les nuits encore plus belles, je me proméne quelquefois ſeul par ces beaux clairs de Lune, où *Horace* & *Neere* ſe faiſoient l'un à l'autre des ſermens de s'aimer toûjours. J'entends de ma fenêtre les flageolets des bergers qui me font un plaiſir ſenſible, par les idées que je prens de la douceur de la vie champêtre, j'ai aporté pluſieurs ſortes de livres, & le Maître du logis a une jolie Bibliothecque où j'ai trouvé un Manuſcrit dont je vous ferai part dans la ſuite, qui contient une varieté de choſes aſſez amuſantes. Derriere la maiſon il y a une quantité d'arbres qui font toûjours de l'ombre, & au deſſous une ſource dont l'eau eſt auſſi claire, & auſſi fraîche, que l'étoit celle de la fontaine de *Blandeuſe*. Je porte là Horace & Juvenal, ou quelqu'autre livre, ſuivant la ſituation de mon eſprit, tantôt ma lecture me divertit, &

tantôt elle m'inſtruit, & je me confirme tous les jours dans ce que nous avons dit pluſieurs fois, que les Anciens ſont des leçons plus ſolides que des gens qui parlent de la Morale Chrétienne. * *Ils m'aprennent à ſuporter les défauts de mes amis, & à voir plus clair dans les miens que dans ceux des autres, je crains que mes railleries ne faſſent examiner ma conduite, ſi quelqu'un n'eſt pas propre, ou que ſon habit ne ſoit pas à la mode, j'aprends à l'eſtimer par ſa fidelité & par ſa vertu; enfin je me prépare à faire pour mes amis ce que les amans font pour leurs maîtreſſes, je me fais un plaiſir de me tromper ſur leurs défauts, & de donner un beau nom à leurs égaremens.*

Ces jours paſſez liſant dans † Juvenal les paroles d'Umbricius, *que prétend un homme de bien de faire preſentement à....* diſois-je en moi-même; *puis qu'on n'y peut vivre avec honneur un..... & un..... y peuvent demeurer eux qui ſont de tous les partis, & qui ſçavent tous les moyens de faire des concuſſions, il n'y a que peu de tems que ces gens traînoient dans la pouſſiere, & on les voit aujourd'hui faire des feſtins, & donner des divertiſſemens magnifiques, un homme de bien ne ſçait ni*

* *Juvenal*, † *Juv. Saty.* 3.

flatter ni mentir, il sçait encore moins porter des billets pour rendre heureux deux amans, il hait l'injustice & l'oppression; que peut-il donc faire à ....

Là-dessus je pensois que le monde a toûjours été tel qu'il est, que les Romains ne protegeoient pas plus les gens de bien que nous les protegeons aujourd'hui, que les fourbes & les concussionnaires ont brillé dans tous les siécles, & dans toutes les nations, & que le vice a toûjours été plus aimé que l'innocence.

Aprés ces lectures sérieuses, j'ouvre *Horace* en des endroits réjoüissans, j'aime à lui voir demander *à Pyrrha le nom du jeune homme qui l'a embrassée dans un antre couvert de fleurs, & pourquoi elle qui aime si fort la simplicité des habits, orne les cheveux de son amant avec tant de soin*, je lis avec plaisir les reproches qu'il lui fait de son infidélité. *Perfide, combien de fois ce jeune homme peu expérimenté dans les tromperies des femmes qui te trouve presentement si charmante, pleurera-t-il ton changement & ses plaisirs passez, qu'il est malheureux de te trouver belle, & de t'aimer sans connoître la fausseté de tes sentimens.*

Je suis ravi de tomber sur l'Ode du retour du Printems, je m'amuse par les

idées agréables du Laboureur qui quitte ſon foyer, du Berger qui méne paître ſes troupeaux, & des prairies qui commencent à ſe couvrir de fleurs, je me repreſente avec plaiſir les Nimphes qui danſent au clair de la Lune, & les ſacrifices que l'on fait à Faune.

A vous parler franchement, j'aime beaucoup mieux les Odes où il y a des peintures, des penſées ou des ſentimens, que celles qui ne ſont pleines que d'érudition, comme celle-ci par exemple, dans laquelle aprés avoir juré à Mecenas que ſi il mouroit, il ne le voudroit pas ſurvivre un moment, il ajoûte.

Que le ſouffle brûlant de l'ardente chimere ne l'empêcheroit pas de mourir, ni même Gigés aux cent mains, quand il reviendroit au monde, ſoit, continuë-t-il, *que la balance ait ſon aſpect ſur moi, auſſi bien que le formidable Scorpion qui prend le plus d'aſcendant ſur ma nativité, ſoit que le Capricorne tiran des eaux d'Heſperie, me regarde, nos aſtres ſe raportent parfaitement enſemble.*

Dans la ſeconde épode où Horace fait la peinture de la vie champêtre, je ſuis bien plus touché du plaiſir que nous avons *à cultiver les champs de nos peres, à greffer nos arbres, & à tondre nos moutons,*

qu'à lui entendre dire que *les huîtres du lac de Lucrin, le Turbot ni le Scaure, non plus que la Poule d'Afrique, ni le Francolin de Jonie ne sont pas des mets si exquis que l'Olive & l'Oseille, &c.* Je sens, dis-je, bien moins de plaisir dans ce détail de viandes délicates, que dans une peinture qu'il fait de la même épode *d'un homme couché pendant la chaleur du jour sous un chéne, où il s'assoupit insensiblement au chant des oiseaux, & au gazoüillement des fontaines.*

Je trouve admirable la peinture que fait Juvenal de la fortune qui va chercher au bord du lac de Velabre les enfans exposez par les femmes débauchées que les Dames faisoient prendre pour les donner à leurs maris comme leurs propres enfans qu'ils faisoient élever conformément à leur prétenduë naissance.

La fortune, dit le Poëte, *est la nuit en sentinelle, & reçoit ces enfans entre ses bras, elle les embrasse & les cache dans son sein, elle choisit le tems pour les glisser dans les familles des Grands, & se prépare ainsi des acteurs secrets pour se donner la comedie à elle-même, en leur voyant faire dans la suite de leur vie des personnages illustres, ausquels leur naissance basse & honteuse ne les avoit pas destinez.*

Je diversifie quelquefois ma lecture par les histoires. Dernierement je tombai sur l'endroit où Florus dit que les Romains ayant subjuguez les Veïens, les Falisques & les Fidenates, furent défaits par les Gaulois Senonois qui prirent Rome, & massacrerent les Senateurs. Vous sçavez que peu de tems aprés Camille les extermina. Voici comme Florus parle des Romains.

Aprés cela (dit-il, c'est-à dire, aprés les victoires sur les Veïens, & sur les autres peuples que je viens de nommer) *aprés cela, soit par la jalousie des Dieux, ou par la mauvaise destinée des Romains, les Gaulois vinrent arrêter la rapidité de leurs conquêtes. Je ne sçai cependant si ces barbares leur ont été aussi funestes en les subjuguant, qu'ils ont contribué ensuite, étant vaincus à faire éclater leur valeur; au moins suis-je persuadé que les Dieux envoyerent ce malheur aux Romains pour tâter leur courage, & pour connoître s'ils étoient dignes de l'Empire de l'Univers.*

J'admire les paroles de Mutius au Roy Porsenna, quand il eût manqué à le poignarder, tenant sa main dans le brazier ardent.

Je suis Romain, lui dit-il, *mon nom est Mutius, comme ennemi de ma Patrie, je*

t'ai voulu poignarder, & tu ne me vois pas moins de courage pour souffrir la mort, que j'en ai eu pour entreprendre de te la donner. Ce n'est pas moi seul qui ai formé ce dessein; Nous sommes trois cens jeunes Romains, qui aspirons à l'honneur de l'executer, ne crains ni armée, ni combat, c'est à toi seul à qui ils porteront leur coup, & c'est contre chacun d'eux que tu as à te défendre.

* Voici celles que dit à Collatin en presence de tous ses amis, Lucrece violée, avant que de se donner la mort. *Collatin,* lui dit-elle, *ton lit est soüillé, mon corps violé, mais mon esprit est pur, & ma mort rendra témoignage de mon innocence. Jurez-moi mes amis, tous tant que vous êtes ici presens, que vous me vangerez. Sextus Tarquin la nuit derniere, armé, m'a fait une injure qui lui sera fatale, si vous êtes des hommes, & si vous êtes sensibles à la vertu. Pensez à ce qu'il mérite, je m'absous du crime, mais je cours au suplice; & dans l'avenir aucune femme n'autorisera son impudicité par mon exemple.*

Ne vous souvenez-vous point d'Antoine, quand il revint défait de la guerre des Parthes, il alla en Egypte se délasser entre les bras de Cleopatre, où plein de

* *Tite Liv.*

passion pour elle, & habillé à l'Egyptienne, il fut déclaré ennemi du peuple Romain. *Cette fiere Princesse*, dit l'Historien, *demande à Antoine yvre de son amour, l'Empire Romain pour prix de ses impudicitez.* Mais quel spectacle aprés la bataille d'Actium, que Cleopatre aux pieds d'Auguste, *desesperant de toucher son cœur, & sçachant que ce Prince la réservoit pour son triomphe, elle se para de ses plus superbes habits; ensuite étant entrée dans le Mausolée des Rois d'Egypte, elle s'assit auprés du corps de son cher Antoine, dans un trône embaumé de parfums, & ayant fait plusieurs plaintes, le visage couvert de larmes, elle se fit piquer par des aspics, & mourut comme dans un agréable sommeil.* L'apareil de sa mort me fait souvenir du superbe équipage, où vous sçavez qu'elle vint trouver Antoine en Cilicie pour se justifier devant lui, d'avoir secouru Brutus & Cassius. A peine l'Egyptienne parut aux yeux du Romain, qu'elle triompha de ses accusateurs, de son Juge, & de toute la majesté de l'Empire.

Au reste nôtre ami m'est venu voir à son retour de Provence ; il est toûjours le même, habile, sçavant, mais n'ayant pas la force de prendre un parti. La scien-

ce en lui eſt une pure débauche, & ſera la cauſe de ſa perte, parce qu'il ne l'apliquera jamais à rien, & qu'il n'étudie que par une pure curioſité. Avec toutes ſes lumieres, la galanterie lui tient plus au cœur que la vertu. Il dit qu'il diverſifie ainſi les occupations de ſa vie; tantôt dévot, tantôt galant, ſelon que les choſes lui réüſſiſſent, & que le plaiſir ou le chagrin lui mettent le cœur dans des ſituations differentes. Il prétend qu'un homme qui vit dans le monde, ne peut gueres avoir d'autres ſentimens. Quand il attend quelque plaiſir, l'avant-goût lui fait pendant ce tems-là oublier entierement la vertu, qu'il ne manque pas de reprendre quand quelqu'accident vient traverſer ſes deſſeins. De ſorte que quand il nous parle de la retraite & de la religion, ce n'eſt pas qu'il ſoit fort perſuadé de l'une & de l'autre; mais il a reçû quelque diſgrace de l'amour ou de la fortune.

C'eſt-là un étrange caractere, & un état bien dangereux; un vicieux ignorant ſe convertit, en lui faiſant craindre les veritez de la foi, qui font infailliblement des impreſſions ſur ſon eſprit, parce qu'il n'y eſt pas accoûtumé: mais un vitieux ſçavant eſt preſque ſans reſſource, par l'habitude qu'il a de connoître ces mêmes

véritez qui ne le touchent plus. J'ai encore plusieurs choses à vous dire, que je remets à mon retour. Adieu, Monsieur. Je suis tout à vous, &c.

LETTRE II.

AU MESME.

A Monsieur....

JE prends part au plaisir que vous avez à vôtre campagne; joüissez des beaux jours tant qu'ils dureront. Je vois par la lettre que vous m'écrivez, que le lieu où vous êtes, augmente vos divertissemens par de petites contestations ingenieuses. L'éclaircissement que vous me demandez touchant *Endimion* est aisé.

Les Auteurs parlent diversement de lui, les uns le font passer pour un dormeur & un paresseux; & de là est venu le proverbe des esprits pesant, qu'on dit, *dormir du sommeil d'Endimion.*

Les autres disent qu'il a été second Roi d'Elide; qu'il fut chassé de son Roïaume pour avoir été vaincu aux jeux Olympiques, & qu'il se retira sur le mont Latmos,

mos, où il s'apliqua à l'Astrologie, & sur tout à connoître le cours de la Lune.

Enfin suivant le sentiment des troisiémes, Endimion étoit un Berger de la Carie, petit fils de Jupiter : ils prétendent qu'il fut surpris badinant avec Junon, & que pour cela il fut condamné à un sommeil perpetuel selon les uns, & suivant les autres à un sommeil de trente ans, que la Lune avoit soin d'interrompre quelquefois sur le mont Latmos, & qu'elle eût plusieurs enfans de lui, qu'un * Ancien dit avoir été cinquante filles.

Il me souvient encore d'avoir lû quelque part qu'Endimion Roy d'Elide, (comme j'ai déja dit,) fut plein de justice & d'équité, & que pour sa récompense il avoit obtenu de Jupiter de dormir toûjours. Cette récompense me paroît mauvaise, & Jupiter auroit fait beaucoup plus sagement d'endormir pour toûjours les mauvais Princes, dont le monde ne peut attendre que des tirannies, que les Princes justes, qui seuls peuvent mettre la paix parmi les peuples.

Je vous ai promis dans ma Lettre précedente de vous faire part d'un petit Recuëil que je trouvai dans la Bibliothecque de la personne avec qui j'étois à la Cam-

* *Pausanias.*

pagne, vous n'y verrez que des traits d'histoire, qui pour n'être pas nouveaux ne laissent pas de faire plaisir, & de donner même quelque sorte d'instruction.

Que peut trouver de plus instructif une mere de famille, que la réponse que fit Cornelie, mere des Graques à une Coquette, qui faisoit consister sa vertu dans ses ajustemens ? La Coquette lui ayant montré ses pierreries, & lui demandant à voir les siennes; *Les voilà,* lui répondit-elle, *en lui montrant ses enfans* ajoûtans *qu'elle ne cherchoit point d'autre parure que leur instruction.* Aussi son mari l'estimoit si parfaitement, qu'il voulut mourir pour lui conserver la vie. Voici comment. Un matin à son réveil ayant trouvé deux serpens dans son lit, l'un mâle & l'autre femelle, l'Oracle consulté lui répondit, qu'il mourroit s'il tuoit le mâle, & que s'il tuoit la femelle, Cornelie ne vivroit pas. Graques tua le mâle, pour faire vivre sa femme, qu'il laissa avec douze enfans, qu'elle éleva par l'exemple de ses vertus.

On voit aujourd'hui peu de maris & de femmes de ce caractere. Ces jours passez une Dame demanda à un homme quels sentimens lui inspiroit sa cousine, & cet homme lui répondant que ce n'étoit

que des ſentimens de reſpect, *Ce n'eſt pas là ſon intention,* reprit-elle, *vous pouvez penſer cela, mais je ne vous conſeille pas de le lui dire.*

La mere de *Plutarque*, aprés avoir perdu deux de ſes enfans qu'elle aimoit paſſionnément, conſerva une ſi grande tranquillité d'eſprit, que ceux qui la vinrent voir, crurent que cette mort étoit fauſſe; mais la ſçachant véritable, & voyant dans ſes diſcours tant de modération, ils l'admirerent au lieu de la plaindre.

C'eſt une grande fermeté d'ame, que celle qui réſiſte aux ſentimeus de la nature. Les femmes d'aujourd'hui regarderoient celle-là comme une mere dénaturée. On ſe trouve bien loin de pratiquer une vertu: quand on eſt incapable de la connoître.

La femme de *Phocion*, qui avoit reçû des loüanges publiques répondit à une Dame qui lui montroit ſa parure, *qu'elle aimoit mieux être parée des vertus de Phocion, que d'être ſuperbement habillée.*

C'eſt à peu prés ce que dit Madame la Ducheſſe de.... de ſon mari quand il fut mort: *Si on me reproche quelque choſe,* dit-elle, *au moins ai-je l'avantage d'avoir été la femme d'un homme de mérite.*

C'eſt auſſi un grand avantage à des enfans d'avoir eu une mere vertueuſe ; quand le dérèglement ſe trouve dans la fille d'une honnête femme, il ſemble qu'on le peut arrêter, n'ayant pas encore pris racine dans le ſang; mais quand la mere a été dereglée, le vice *ſaiſit* ſouvent la fille comme ſon propre heritage.

Pour revenir à *Phocion*, il avoit été je crois Diſciple de Platon, & de Xenocrate, & il avoit apris dans leur école à ſuporter la pauvreté ; auſſi refuſa-t'il cent talens qu'Alexandre lui envoya pour le mettre dans ſon parti contre les Atheniens ; il ſe retira à la Campagne dans un petit heritage, qui à peine lui fourniſſoit les choſes néceſſaires à la vie : dans la ſuite il fut obligé de prendre les armes pour défendre ſa patrie contre Philipe. Il avoit l'eſprit ferme, mais toûjours opoſé au ſentiment du peuple ; & un jour que ſon avis fut aprouvé par les Atheniens, ſe tournant vers un de ſes amis, il lui demanda *s'il n'avoit pas dit une extravagance.*

Une autre fois ayant donné ſon avis pour défendre une Ville aſſiegée, il arriva qu'en faiſant le contraire on la défendit beaucoup mieux ; lui ayant demandé ce qu'il penſoit là-deſſus, il répondit,

qu'on avoit bien fait, mais qu'il ne se repentoit pas du conseil qu'il avoit donné.

Cette fermeté sent un peu l'esprit feroce, & je la crois dangereuse dans la pratique; quand ces gens-là prennent le mauvais parti, ils font périr une armée plûtôt que de changer de sentiment.

Dans la suite Phocion étant Archonte & Gouverneur d'Athenes, le Port de Pyrée fut surpris par les ennemis, avec qui lui & ses amis accusez d'avoir eu de l'intelligence, furent condamné à la mort.

Quand ses amis eurent bû de la ciguë, Phocion voyant qu'il n'y en avoit plus pour lui, & que le Bourreau n'en vouloit plus piler sans argent, il en emprunta de ceux qui étoient presens: *Puis qu'à Athenes*, dit-il, *il faut mourir à ses dépens.* Et comme Theadippus ne pouvoit se résoudre à mourir, il lui reprocha d'être assez lâche, pour craindre la mort en sa presence.

Bien des gens l'affrontent dans les batailles, mais peu la reçoivent de sang froid sans trembler, lorsque la nature a le tems de refléchir, elle souffre, témoin le Maréchal *de Biron*, qui mourut avec une foiblesse extrême: quand les Philosophes, aussi bien que les Capitaines sont

arrivez à ce dernier moment, quelque bonne mine qu'ils faſſent, il y a bien de la fauſſeté dans la vertu.

Trouvez-vous beaucoup de bon ſens dans les paroles que dit à la mort *Anne Connétable de Monmorency* ? Se ſentant importuné de l'exhortation d'un Prêtre, il le fit taire, lui demandant *s'il croyoit qu'un homme qui avoit ſçû vivre quatre-vingt ans n'avoit pas apris à mourir un quart d'heure.* Il auroit parlé plus judicieuſement s'il avoit dit, *qu'un homme qui a vécu quatre-vingt ans, doit avoir apris à vivre un quart d'heure*, parce que l'on doit ſçavoir faire ce que l'on a long-tems fait. Mais il n'eſt que trop ordinaire, qu'un homme qui a vécu quatre-vingt ans, ne ſçache pas mourir un quart d'heure.

Faites-vous auſſi grand cas de la mort de Caton ?

Aprés la défaite de Pompée dans la Theſſalie, & celle de Scipion dans l'Afrique, il ſe retire à Utique dont il veut ſoulever le peuple contre Ceſar, il fait embarquer pendant la nuit les trois cens Senateurs qui l'avoient ſuivi, pour aller chercher leur ſalut dans une terre étrangere, il embraſſe ſon fils & ſes amis, il s'enferme dans ſa chambre, lit le Dialo-

gue de Platon, il dort, il ronfle même; & s'éveillant à la pointe du jour, que les oiseaux commençoient à chanter, il s'enfonce son épée dans l'estomac, & furieux contre ses Esclaves qui le veulent secourir, il déchire sa playe, & meurt.

Cette mort est un vrai desespoir, & n'a que de l'ostentation; à la verité l'opression de la Republique étoit le dernier malheur, mais un Stoïcien tel que lui devoit être prêt à voir périr le monde même sans peur; & de plus il auroit peut-être trouvé l'occasion de rendre la liberté à sa patrie. Mais c'étoit une vertu feroce & orguëilleuse: ce qui parut sur tout quand le peuple d'Utique voulut prier Cesar pour lui: *Non*, leur dit-il, *c'est aux Tirans à demander des graces, & non pas à moi qui suis invincible.* Ces rodomontades lui convenoient bien dans l'état où il étoit.

On l'aime beaucoup plus dans l'indifference qu'il a pour le cocuage; jamais mari ne s'en est moins soucié, puis qu'il préta à Hortensius Martia sa propre femme, qu'il reprit quand il la lui voulut rendre. Sa famille a été assez pleine de personnes naturelles; & à commencer par Attillia son autre femme, elle s'abandonna si fort qu'il fut obligé par bien-

ſéance de la répudier ; ſes deux ſœurs, nommées Servilia, ne furent pas plus ſcrupuleuſes ; l'une, femme de Lucullus, mena une vie abominable ; & l'autre eſt celle dont on rendit le billet à Ceſar, en plein Senat.

Cette femme ſe ſervoit d'un homme d'affaire bien judicieux, c'eſt à peu prés ce que faiſoit autrefois M.... qui envoyoit ſes billets à ſa maîtreſſe par un griſon, qui les lui rendoit devant tout le monde.

Vous ſerez ravi de trouver ici la Lettre que Monſieur de ... a écrit à ſa femme, qui la montre à tous ſes amis, je l'ai lûë comme les autres, & en ai retenu les endroits que vous allez voir.

Aprés lui avoir dit, que tant qu'elle n'avoit eu qu'un amant l'un aprés l'autre, il avoit loüé ſa vertu, & qu'il s'étoit eſtimé le plus heureux mari du monde ; mais que les voyant venir chez elle par bande, ſes amis lui avoient fait une confuſion de ſa facilité. *Il y a long-tems, Madame,* continuë-t-il, *que je connois vôtre foibleſſe, & je ſçai qu'on ne peut toûjours modérer ſon temperament, une femme comme vous, jeune & vigoureuſe, a des beſoins qui lui donnent droit de rechercher des reſſources ; mais quand vôtre ſanté ſeroit moins*

moins forte, vous êtes exposée à tant de jeunes gens bien faits, que j'ai toûjours crû impossible que vous n'eussiez pas quelques amis qui pûssent confirmer les autres, dans les idées qu'ils ont de vos charmes secrets.

Il lui dit ensuite, *qu'ayant meurement pesé ces raisons, il avoit crû trés juste de compâtir à ses foiblesses, & qu'il l'auroit toûjours fait si elles n'étoient trop connuës; qu'il la suplioit de trouver bon qu'ils se séparassent volontairement, que la bienséance l'y obligeoit malgré lui, qu'il sçavoit bien que le monde étoit ridicule; mais que les plus sages étoient contraints de s'ajuster à ses manieres dans certaines occasions, où il semble qu'il a droit d'exiger nôtre obéïssance*, & finissant : *Au reste, Madame*, ajoûte-t-il, *nôtre séparation ne m'empéchera pas de vous conserver le même amour & la même tendresse que j'ai toûjours euë pour une femme aussi aimable que vous, qui fait le plaisir de tout le monde.*

La séparation s'est faite volontairement, il lui a laissé un bien considérable, & elle s'est retirée chez une parente jusqu'à ce que la maison qu'elle a prise soit meublée. Depuis la séparation le mari la va voir comme amant, & quand il trouve compagnie chez elle, il se retire.

Puiſque je ſuis tombé ſur le ſujet de cette femme, je vous confierai une paſſion qu'elle a euë pour un jeune homme beau & bien fait, mais muet & de petite conſéquence ; je ne penſe pas que cette paſſion ſoit connuë que de trés peu de perſonnes ; elle a fait cent infidélitez à ſes amans, pour ce favori, que pas un d'eux n'a jamais ſoupçonné, auſſi elle l'a ſi bien ajuſté, qu'il eſt mort ; un de ſes ennemis, qu'elle n'a pû découvrir, afficha au deſſus de l'endroit où il eſt enterré l'Epitaphe ſuivante.

Ici repoſe en ce Tombeau,
Un Amant qui fut aſſez beau ;
Iris en eſt fort affligée,
Et mérite d'être eſtimée,
D'avoir un ſi juſte regret ;
Car de tous ceux qui l'ont aimée,
C'étoit l'Amant le plus ſecret.

Si tous ſes amans avoient été comme celui-là, jamais femme n'auroit joüi avec plus d'honneur de ſon privilége.

Le Manuſcrit m'en fournit une qui a plus aimé ſon mari que celle dont je viens de parler.

C'eſt *Jeanne Reine de Caſtille*, fille de Ferdinand & d'Iſabelle, elle conçût une

ſi violente douleur de ſa mort, que perſonne ne l'en pût conſoler. Elle ne ſortoit que la nuit ; & ne vit jamais depuis cette mort la lumiere du Soleil, mais ſeulement celle des flambeaux, & des étoiles, & ne chercha que des objets lugubres pour nourrir ſon affliction.

Je connois une femme, qui depuis trente ans que ſon mari eſt mort, conſerve encore ſon apartement tendu de noir. La Police devroit à la fin terminer ces monſtrueuſes douleurs ; mais ſi elle ne le fait pas, c'eſt ſans doute parce qu'elles ſont rares, & qu'on ne craint pas qu'elles tirent à conſéquence.

Voici encore une bonne femme, même de l'aveu de ſon mari : c'eſt *celle de Piſiſtrate* ; elle étoit pleine de vertu, & quand elle fut morte, ſon mari ne crût pas pouvoir mieux honorer ſa mémoire, qu'en prenant une autre femme ; quand il fut ſur le point de ſe remarier, ſes enfans lui venant demander s'il le faiſoit pour quelque mécontentement qu'il eût reçû d'eux ; *au contraire*, leur répondit-il, *je ſuis ſi content de vous, que je ne me remarie, que pour avoir d'autres enfans qui vous reſſemblent.*

A propos de cela. Un Conſeiller de Cour Souveraine ſe trouvant veuf avec

une petite fille d'environ huit ans, dit un jour à un de ſes amis, qu'il vouloit ſe remarier pour retrouver avec une autre femme le bonheur qu'il avoit perdu. La petite fille qui ſe trouva là par hazard, courant à lui & l'embraſſant. *Non mon papa*, lui dit-elle, *vous ne deviez être heureux qu'une fois en vôtre vie.*

Pour revenir à Piſiſtrate, il me ſouvient d'un trait prudent qu'il fit pour conſerver l'honneur de ſa femme; comme un jour elle eût reçû une inſulte de quelques jeunes gens yvres & maſquez qui couroient par la Ville, ces gens craignans le reſſentiment de Piſiſtrate, furent le lendemain lui demander pardon; Piſiſtrate ayant commencé par leur faire une ſevere correction, ajoûta que *pour ce qui étoit de ſa femme, ils ſe trompoient de croire l'avoir inſultée, parce que ce jour là elle n'étoit pas ſortie de chez elle.*

Il vaut beaucoup mieux nier avoir reçû certaines violences, que d'en recevoir la réparation, qui n'eſt du côté de l'offenſé qu'un aveu de ſon deshonneur, & du côté de l'offençant, qu'une confirmation de l'injure.

Piſiſtrate paſſoit aſſez facilement aux femmes l'article de la galanterie, témoin ce qu'il fit pour ſa mere; elle étoit encore

belle, & aimoit un jeune homme qui n'osoit la voir que rarement à cause de lui ; ce bon fils l'envoya chercher, & aprés l'avoir régalé dans un festin magnifique, il lui promit le même traitement aussi souvent qu'il feroit plaisir à sa mere.

J'ai lû quelque part que ce Grec ne s'étoit mis au dessus de ces sortes de délicatesses, que pour reconnoître dans le sexe le service considérable qu'il avoit reçû d'une femme. Vous sçavez qu'il servit parfaitement à la prise de Salamine ; enflé de ce succez, il lui prit envie de se faire maître d'Athenes, pour en venir à bout, il feignit avoir été maltraité, & demanda des Gardes aux Atheniens, qui lui en donnerent, & dont il se servit pour prendre la citadelle, il en fut chassé quelque tems aprés ; mais il y rentra par le moyen d'une courtisane nommée *Phié*, qu'il avoit habillée en Minerve. Ce service méritoit bien qu'il eût de la complaisance pour le sexe.

Toutes les Courtisanes n'ont pas été également portées contre leur païs, témoin *Fulvia* du tems de Ciceron, qui découvrit à ce Consul la conjuration de Catilina.

Parmi les Grecs, *Phrygné* ayant gagné des sommes immenses par ses galan-

teries, donna une ſtatuë d'or maſſif au Temple de Jupiter, avec cette inſcription, *de l'intemperance des Grecs* ; elle fit auſſi rebâtir les murailles de Thebes, y faiſant écrire *qu'elle avoit relevé ce qu'Alexandre avoit détruit.*

Au moins il y a Courtiſane & Courtiſane ; je vous dis cela, parce qu'il y a eu *deux autres Phrygnez*, avec qui il ne faut pas confondre celle dont je viens de vous parler, qui mérite une noble diſtinction. L'une fut ſurnommée d'un mot Grec, qui ſignifie *Crible*, parce qu'elle cribloit & rüinoit tous ſes amans, ſans en être plus riche, comme preſque toutes celles que nous voyons aujourd'hui.

L'autre fut accuſée d'impieté à Athenes, & comme ſon Avocat ſentit qu'il la défendoit mal, il lui découvrit tout à coup le ſein devant les Juges, qui ſur le champ la déclarerent innocente. Cette maniere de juſtifier n'eſt point encore abolie, & il y a bien de belles femmes coupables quand on ne les voit pas, qui deviennent innocentes auſſi-tôt qu'on les voit : Souvent même les Juges puniſſent les femmes pour certain crime, qu'ils voudroient bien avoir fait avec elles.

Mais d'où vient que peu de femmes naturelles amaſſent aſſez de bien pour vi-

vre commodément ? Un jour faiſant cette queſtion à Monſieur le Comte de C.... à l'occaſion d'une Phrygné de nôtre tems, qui eſt dans l'abondance ; *C'eſt*, me répondit-il, *que la plûpart des femmes aiment du corps ſeul ; & celle de qui vous me parlez, aime du corps & de la tête.* De toutes les femmes, les hipocrites ſont à mon ſens les plus puniſſables ; je n'aprouve pourtant pas que les naturelles faſſent gloire de leurs foibleſſes, mais au moins qu'elles ne déchirent pas la réputation des autres, ſous prétexte d'une vertu qu'elles n'ont pas : qu'elles vivent comme *Lucie*, elle ne fait vanité de rien, tout ſe paſſe chez elle paiſiblement & avec honneur, quand l'un en ſort, l'autre y entre, aprés celui-là un troiſiéme plus riche remplit la place. Bien loin de trouver à redire à celles de ſon goût, elle ferme la bouche à ceux qui en parlent mal ; perſonne ne le trouve mauvais, au contraire on eſtime ſa modération, & la compagnie eſt toûjours nombreuſe chez elle. Si le Senat des femmes, qu'Heliogabale s'étoit fait pour déliberer des affaires de ſon Empire eût été composé de perſonnes d'auſſi bon ſens, ſes peuples en auroient été mieux gouvernez.

Ce que les femmes ont de bon, c'eſt

que quand elles ſont une fois entêtées; elles aiment plus fortement que les hommes, & même juſqu'à laiſſer mourir leurs amans, plûtôt que de les voir infidéles. Je tiens la preuve qui n'eſt pas trop ancienne.

Vous vous ſouvenez du *Comte d'Eſſex* & de la Reine Elizabeth, elle aimoit ſi ardemment cet homme, que dans un tendre moment elle lui donna une bague, lui diſant que ſi jamais il s'oublioit juſqu'à faire contre l'Etat quelque entrepriſe qui méritât la mort, il lui envoyât cette bague avec confiance d'obtenir ſon pardon. Le Comte d'Eſſex aima quelque-tems aprés une autre femme; dans la ſuite il ſe révolta, & fut condamné à la mort; en cette extrêmité il donna à cette femme la bague pour la porter à Elizabeth; comme elle en ſçavoit le miſtere, elle aima mieux garder la bague, & laiſſer couper la tête à ſon amant, que de le voir infidéle.

Que Dieu préſerve tout homme de bien d'une maîtreſſe de ce caractere; à la verité elles ſont rares aujourd'hui, & j'en connois une qui n'a jamais voulu promettre fidélité à ſon amant, que pour un mois, & encore lui a-t-elle manqué de parole.

Je reviens au Manuſcrit, où je trouve la mort déplorable d'Octavie femme de Neron, que je n'ai pas la force de vous raconter; quel étrange aſſortiment de la plus ſage Princeſſe de ſon tems avec le plus cruel de tous les monſtres! Neron pour contenter Poppée, fit ouvrir les veines à cette malheureuſe Princeſſe; & le ſang ne coulant pas aſſez vîte au gré de cette femme, elle la fit étouffer dans le bain; enſuite s'étant fait aporter ſa tête, & l'ayant regardée avec une extrême joye, elle courut aux Temples célébrer des ſacrifices, *comme ſi elle eût voulu*, dit un Hiſtorien, *rendre aux yeux du peuple les Dieux complices de ſon parricide.*

Le même Manuſcrit me fournit un trait plaiſant d'un Gentilhomme attaché depuis long-tems au *Cardinal Mazarin*, de qui il étoit fort eſtimé, & qui pourtant n'en étoit pas plus riche. Il y avoit long-tems que le Cardinal l'accabloit de promeſſes; un jour s'en trouvant fatigué il en témoigna de l'aigreur. Le Cardinal qui ne vouloit pas perdre l'amitié de cet homme, l'apella dans ſon cabinet, & aprés avoir tâché de lui perſuader la néceſſité où il avoit été juſqu'alors de diſtribuer les graces à certaines perſonnes néceſſaires au bien de l'Etat, il lui promit de

ſonger à lui. Le Gentilhomme qui ne faiſoit pas grand cas de ſes paroles, s'aviſa de lui demander pour toute récompenſe de lui fraper de tems en tems ſur l'épaule, avec un air de faveur devant tout le monde; ce que fit le Cardinal, & en deux ou trois ans le Gentilhomme ſe vit accablé de richeſſes, ſeulement pour donner ſon apui auprés de ſon Eminence, qui ne lui accordoit, que ce qu'il auroit accordé à tout le monde, & qui plaiſantoit avec lui de la ſotiſe de ceux qui payoient ſi bien ſa protection.

Les hommes ſont tous dupes, l'opinion donne le prix aux choſes les plus communes; qui ſçait ſe donner un air important, & faire valoir ſes denrées, les vend bien cher, & n'en a pas qui veut.

Un jour que feu Monſieur Colbert devoit ajuger quelques Fermes à une Compagnie, P...... parut dans la ſalle, & un moment aprés, on le mena dans le cabinet du Miniſtre; on vit auſſi-tôt la conſternation ſur le viſage de ceux de cette Compagnie, dans la penſée que P...... venoit faire une enchere. Deux heures aprés étant ſorti, ces Meſſieurs lui députerent chez lui pour le ſuplier de ne pas leur nuire, & qu'ils lui feroient preſent de cent mille francs. P...... qui n'avoit parlé à

Monſieur Colbert que des affaires de Monſieur L...... ſans penſer à dire un mot des Fermes, ſe ſervit de l'occaſion; & aprés avoir fait quelques difficultez aux députez, comme ſi effectivement il eût voulu aller ſur leurs briſées, il reçût le preſent. Il n'a jamais fait viſite qui lui ait tant valu.

Je vais finir cette Lettre par deux choſes que j'oüis dire ces jours paſſez. La premiere eſt une plaiſanterie d'un Juge qui ne haïſſoit pas le vin; & l'autre, une queſtion: Sçavoir, ſi l'amour vaut mieux que l'ambition, & à laquelle de ces deux paſſions un honnête homme doit plûtôt s'abandonner.

Un Juge ayant paſſé la nuit à boire interrogea le matin un Criminel condamné à la mort au premier Tribunal, aprés lui avoir demandé ſon nom, ſon âge, & le reſte, les vapeurs du vin l'aſſoupirent un peu; & s'éveillant un moment aprés: *Comment te portes-tu*, (lui demanda-t-il croyant parler à quelque ami?) Le criminel le regardant fixement: *Si je me portois auſſi bien que vous*, lui répondit-il, *je n'aurois pas ſoif.* Cette réponſe fit rire les autres Juges, qui adoucirent ſon ſuplice & lui ſauverent la vie.

Quant à la queſtion, qui eſt ſi l'a-

mour vaut mieux que l'ambition.

On dit pour l'amour, qu'il donne des plaiſirs parfaits, & d'autant plus préférables à tous les autres, qu'ils ſont fondez ſur les purs ſentimens de la nature, qu'il remplit & ſatisfait l'homme entier, les ſens par ſes douceurs, l'eſprit par la connoiſſance de la beauté, & le cœur par la poſſeſſion ; qu'il rend agréable, galand, magnifique, tendre, & qu'il apriuoiſe juſqu'aux bêtes feroces, qu'il ſçait inſpirer le courage dans les occaſions, & qu'il eſt la ſource d'une infinité d'actions heroïques, qu'aprés les fatigues il délaſſe les amans en les mettant dans une vie agréable pour leur donner des plaiſirs plus doux & plus tranquilles ; & qu'enfin, il attire les Rois, les Philoſophes, & les ambitieux mêmes, qui abandonnent les plus grands honneurs pour les perſonnes qu'ils aiment.

Les raiſons pour l'ambition ſont, que l'amour donne véritablement des plaiſirs, mais que tout ſe paſſe dans les ſens ; au lieu que l'ambition éleve l'eſprit & le courage, que les plaiſirs de l'amour finiſſent, & qu'un amant rougit ſouvent de ſes extravagances ; mais que l'ambition ne finit jamais, & qu'un ambitieux loin de rougir de ſa gloire, la publie à toute la terre;

que l'amour ternit la vie des amans par une conduite molle & languissante, au lieu que l'ambition fait les conquerans, & les rend maîtres du monde. Qu'enfin la tranquilité de l'amour n'est qu'une indolence méprisable pour toutes les grandes actions, & que l'ambition est un feu divin, qui anime les Heros, & qui les rend dignes des Empires.

Choisissez de l'amour ou de l'ambition, pour moi je ne veux ni l'un ni l'autre, je laisse de tout mon cœur la tendresse aux amans, & le courage aux ambitieux. Il y a des folies de toutes les façons, & chacun est fou à sa mode ; adieu, Monsieur, joüissez de vôtre campagne, & si vous me croyez, que ce soit sans amour, & sans ambition. Je suis, &c.

LES FEMMES.

RIEN n'est si utile que les femmes, & rien n'est si dangereux ; elles sont bonnes, & elles sont pernicieuses. La fortune éleve souvent ceux qu'elles protegent, & détruit ceux qu'elles persecutent. D'un esprit grossier elles font quand il leur plaît un galant homme, & il suffit de vouloir leur plaire, pour avoir mille

attentions d'honnêteté qui contribuent aux agrémens de la vie.

Mais il ſuffit auſſi quelquefois de leur plaire pour languir dans la moleſſe, pour oublier ſes devoirs, & pour rüiner ſa fortune. Elles ont un pouvoir abſolu ſur le cœur ; & quand elles ſçavent faire ce qu'elles ſont, qu'elles connoiſſent la force de leur ſexe, & qu'elles en uſent à propos, les Philoſophes, les indifferens, les orgüeilleux, les miſantropes, & les gens de bien même, ne ſont que des hommes. On ſe défend d'une Sçavante, mais on ne ſe défend point d'une femme ; on a quelque eſtime ſéche & ſterile pour la capacité de l'une, mais le cœur s'allume pour les agrémens de l'autre. Une coquette vive, piquante, qui agace avec eſprit, & qui ſçait ménager ſes faveurs, eſt un démon aprivoiſé, qui fait enrager tout le genre humain.

¶ Quelque mal qu'on diſe des femmes, l'on ne peut les haïr, & les hommes ſont de mauvaiſe foi là-deſſus : Une marque c'eſt qu'aprés mille injures & mille emportemens, ils reviennent à elles; trop heureux qu'ils puiſſent rentrer dans leurs bonnes graces.

Les Miſantropes paſſent quelquefois leur vie à faire ce manége avec les fem-

mes qu'ils aiment ; ils les grondent, les querellent, les quittent, & à peine les perdent-ils de vûë, qu'elles leur reviennent dans l'eſprit avec de nouveaux agrémens, les voilà adoucis, & on les voit à leurs pieds humbles, ſoumis, pleins de foibleſſe & de confuſion.

¶ Les femmes peuvent tout, parce qu'elles gouvernent les perſonnes qui gouvernent tout. Nulle intrigue conſidérable, nulle affaire importante où quelque femme ne ſoit mêlée ; telle puiſſance vient de rebuter telle perſonne, qu'un moment aprés une femme méne *par la main* dans le cabinet ; elles ouvrent toutes les portes, & pénétrent dans les plus profonds ſecrets ; avec elles on quitte ſa gravité, ſon viſage miſterieux ; on ceſſe d'être Magiſtrat, Miniſtre, Prince, perſonnages incommodes, perſonnages de contrainte & de repreſentation, on redevient dans l'état de pure nature, foible, badin, & ſouvent puerile ; au lieu de paroles méditées, on dit tout ce qui tombe dans l'eſprit, & on parle comme les autres hommes. A ces grands diſcours, où l'on vient de décider de la fortune du monde, ſuccedent des entretiens doux & paiſibles : l'eſprit fatigué de réflexions importantes, ſe met à ſon aiſe, & le cœur com-

mence à se rafraîchir, & à respirer un air de liberté.

¶ Quand les femmes veulent, elles créent les hommes, & les font passer du néant à un être sublime. Elles les tirent de la bouë, leur donnent les entrées, les mettent en place. La jeunesse de *Menalque*, sa vivacité, un esprit joli, qu'une femme a voulu trouver en lui, ont touché son cœur; il lui parut dans une occasion si obligeant, il fit une chose pour elle de si bonne grace, qu'elle pensa même à son insçû à le mettre dans le chemin de la fortune, elle a eu soin de lui donner des instructions, & à proportion que sa confiance a augmenté, elle l'a élevé à des postes qui ont surpris tout le monde; elle le protege toûjours, ce favori ne craint rien, il marche sûrement, & quelques obstacles qu'il rencontre, c'est une femme qui le conduit.

Elles ne sont pas toutes également favorables, & leur amour nuit quelquefois plus que leur haine. On voit de jeunes gens, sages, pleins d'esprit, remplir avec réputation des postes considérables, qui tombent malheureusement par le commerce des femmes.

Ils deviennent rêveurs, ils se refroidissent pour leurs interêts, négligent leurs devoirs,

devoirs, croyent perdre tous les momens qu'ils ne passent pas avec elles, ils se font celer à tout le monde, leurs meilleurs amis leur sont incommodés, la fortune même les importune ; & ce qui est étrange, ils connoissent leur état & en prévoyent les mauvaises suites, mais ils sont aimez & ils aiment, & leur amour leur tient lieu de fortune, de repos & de felicité.

¶ Les femmes doivent être regardées comme *le feu*, & il ne les faut voir que de loin ; les plus belles, & les plus sages sont les plus dangereuses ; un homme prudent évitera de trop connoître leurs bonnes qualitez. Homme occupé, solitaire, jeune, vieux, tout risque en leur presence ; elles tirent l'un de la solitude, & ôtent à l'autre l'attention aux choses les plus importantes ; le vieux se r'anime, en leur compagnie, le jeune tombe dans des extravagances, & le sage perd sa vertu.

Jadis un personnage vénérable par son âge & par sa sagesse, dans une éminente fortune, ennemi des plaisirs, tomba sous l'empire d'une femme. Le voilà entierement changé. Elle lui ôta sa modération, & le sépara du commerce de ses amis, & même de sa famille ; elle distribua ses gra-

ces, & tant qu'il a vécu elle a joüi de sa dignité. Ses lumieres, sa justice, tout avoit disparu, il n'étoit qu'homme, & homme foible, & méprisable.

¶ Que les femmes ne tirent point de vanité de leurs victoires, elles n'ont pas moins à craindre des hommes, que les hommes ont à craindre d'elles, ce mélange est une étrange chose; non seulement ils s'entre-gâtent, mais ils n'ont point d'autre dessein; l'un passe la journée à affermir sa frisure, l'autre étudie des minauderies devant son miroir; le jeune Magistrat veut plaire à la Coquette par sa douceur, & la Coquette au Magistrat par son air riant, & ils se veulent placer dans le cœur l'un de l'autre. La vieille malgré sa taille petite & voûtée, malgré ses rides, ses yeux éteints & son visage sec, employe la moitié de son bien à avoir dequoi se donner de la jeunesse & de la fraîcheur, elle est exacte à toutes les modes, & affecte continuellement de petits airs enfantins. Pourquoi tant de puerilité? elle veut plaire. Pourquoi encore? on n'ose le dire, & on ne veut pas même y penser.

Pareillement le Moine veut avoir son froc bien mis, la Religieuse sa guimpe bien ajustée, l'Abbé ne se forme que dans

la bagatelle, le rabat tiré, la tête naiſſante, hiſtoriée par une friſure d'étage, la bouche vermeille, & les yeux riants : il tombe dans les compagnies des femmes, comme dit un plaiſant : *comme une bombe pour les renverſer toutes s'il peut.* Tout le monde ſe gâte, & tout le monde veut ſe gâter, la ſocieté languiroit ſans cette attention. Ecueil où vont échoüer la raiſon, la vieilleſſe, & la vertu.

LE CARDINAL DE RETZ.

LE Cardinal de Retz étoit vif, intrepide, entreprenant, & quoi qu'éloigné par ſon état de la profeſſion des armes, il étoit capable de commander. Il étoit ambitieux, & ſon ambition lui a attiré des diſgraces, mais ſa fierté n'en étoit que plus irritée, & alors il a renverſé des obſtacles, qui dans un autre tems lui auroient paru invincibles. Ses ennemis pour le rendre odieux, ont ſouvent fait paſſer pour hauteur une noble élevation d'ame, qui le rendoit ſenſible à certaines manieres qui aigriſſoient ſon courage. Jamais ami n'a été plus chaud, il a mis pour les ſiens ſes biens & ſa vie. Perſonne n'a plus aimé la magnificence, & il donnoit ſi no-

blement qu'il paroissoit être obligé à ceux qui recevoient ses profusions.

Il étoit agréable & complaisant, & gagnoit tous ceux qui étoient sensibles à la politesse ; une noble confiance lui faisoit découvrir le fond de son cœur à ses amis, sans penser, (tant son ame étoit droite,) qu'aucun d'eux pût ou osât abuser de sa confiance. Personne n'étoit plus honnête avec ses égaux & avec ses inferieurs ; mais quand il se croyoit blessé par les procedez des personnes plus élevées, aucune considération ne pouvoit arrêter ni modérer ses hauteurs & son ressentiment.

Jamais Courtisan n'a été moins dissimulé & plus sincere ; ce fut dans cet esprit qu'il écrivit à Innocent XI. contre le Nepotisme, quand Sa Sainteté lui demanda, comme il fit à tous les Cardinaux, ce qu'il pensoit là-dessus. Le Cardinal de Retz s'y oposa plus fortement que les autres, ce qui plût si fort au Pape, qu'il le remercia par un Bref obligeant de la sincerité de ses sentimens.

L éloquence lui étoit naturelle, & l'on voit la beauté de son esprit dans ce qu'il a écrit de la conspiration de Fiesque ; mais on acheveroit de s'en persuader, si on voyoit l'Histoire de son tems qu'il a écri-

te, & les Conclaves où il a assisté qui sont pleins de discernemens.

* Il s'y blâme de s'être trop défié de l'Ambassadeur de France qui étoit alors à Rome, & de n'avoir pas agi de concert avec lui pour la gloire du Royaume : Aveu qui sied si bien aux grands hommes, qui ne se croyent pas exempts de foiblesses dans les plus grandes élevations.

Quand il fut revenu de ses premieres ardeurs, il admiroit combien les divers âges font penser differemment sur les mêmes choses, & combien sont frivoles les projets où les jeunes gens placent leur gloire & leur ambition : *On m'a crû vif*, disoit-il un jour, *& je l'ai été beaucoup plus qu'on ne me l'a crû*, la conversation étoit alors sur plusieurs choses passées ausquelles il ne pensoit jamais sans douleur, il n'y avoit que ces réflexions qui l'humiliassent. Il faisoit si peu de cas des grandeurs, qu'il voulut deux fois quitter le Cardinalat, sans que Rome écoutât ses instances ; au contraire le Pape l'estimoit si fort, qu'il lui répondit, *qu'il voudroit pouvoir lui donner un deuxiéme chapeau, tant son mérite faisoit honneur à sa dignité.*

Quand il pouvoit découvrir que des

* *Monsieur de Fontenai Mareüil.*

perſonnes qu'il conſidéroit, manquoient des choſes néceſſaires à la vie, il avoit mille moyens ingenieux pour ſoulager leur beſoin, & pour ménager leur pudeur ; les dernieres années de ſa vie, il leur diſtribuoit le premier jour de chaque mois une ſomme aſſez conſidérable, qu'il prenoit ſur ſon entretien, ne ſe réſervant que le néceſſaire. C'eſt le retranchement qui lui a donné moyen de payer deux milions cinq cens mille livres de dettes, qu'il avoit faites dans des tems qu'il apelloit *Tems de ſa jeuneſſe & de ſes égaremens.*

En parlant une fois de ce tems-là, il raconta ce qui lui étoit arrivé au Palais Royal un jour qu'il crût être le dernier de ſa vie. Y étant allé pour rendre ſes reſpects au Roi & à la Reine Mere, une heure aprés comme il voulut ſortir de la chambre de leurs Majeſtez par la ſalle, on le mena à un petit eſcalier étroit & obſcur : il ſe ſentit tout à coup ſaiſi de frayeur, craignant les mauvais offices que ſes ennemis auroient pû lui rendre, il parloit encore de cette avanture en fremiſſant ; *Jamais*, diſoit-il, *je n'ai recommandé mon ame à Dieu de ſi bon cœur que je fis alors* ; Benſerade qui ſe trouva preſent paſſa devant lui pour le conduire ;

étant dans la cour il commença à respirer, & pria Benserade de sçavoir pourquoi on l'avoit empêché de passer par la salle, il lui vint dire que le Roi y dansoit, & cela acheva de lui rendre la vie.

Pendant la guerre de Flandre, étant à Commerci & se promenant un matin à la campagne, à peine eût-il fait quelques pas, suivi de deux ou trois de ses Gentils-hommes, qu'un parti Espagnol vint fondre sur lui; mais le Chef l'entendant nommer se jetta aussi-tôt de Cheval pour lui demander pardon de ne l'avoir pas connu plûtôt; le Cardinal le pria de faire ses complimens au Gouverneur de Luxembourg, & en même-tems tirant un diamant de son doigt, il lui en fit present: *Afin*, lui dit-il en soûriant, *que sa course ne lui fut pas inutile.*

Quelque-tems aprés étant à Paris il tomba malade, la fiévre augmentant il fut saigné plusieurs fois, & peut-être trop pour son âge; peu de jours aprés on le crût hors de danger, & il reçût la visite d'une Dame qui le vint feliciter de son meilleur état; mais le 28. d'Août à sept heures du matin, la fiévre l'ayant repris tout à coup, l'empêcha presque de respirer; le ralement vint ensuite, qu'il continua jusqu'à deux heures aprés midi, qu'il mourut.

LE CARDINAL MAZARIN, & sa maladie.

LE Cardinal Mazarin tomba tout à coup dans une langueur qui dura ſept mois, pendant ce tems-là il devint ſi ſec & ſi foible, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoûtenir; mais cet abattement n'alla pas juſqu'à ſon eſprit, qu'il conſerva toûjours ſans aucune alteration : il agiſſoit à ſon ordinaire dans les ſoins du miniſtere, & ne perdoit aucune occaſion d'augmenter la gloire de l'Etat, il régloit devant tout le monde pluſieurs choſes qu'il vouloit être executées aprés ſa mort, il écrivoit à quelques-uns de ſes amis, il marquoit des pierreries qu'il deſtinoit à certaines perſonnes, & tout cela avec beaucoup de tranquilité.

Il prit le tems de ſa maladie pour écrire lui-même l'état de la Cour & du Roïaume; il fit un détail des affaires, & le portrait de ceux des Courtiſans dont on devoit le plus eſperer, ou dont on avoit le plus à craindre.

Le jour avant qu'il mourût, le Roi dans le premier Conſeil qu'il tint à Vincennes, nomma les quatre Miniſtres; on ne ſçait

ſi

ſi ce fut par ſon avis que Sa Majeſté ne choiſit point de gens d'épée ; *Parce que ces perſonnes*, comme diſoit le Cardinal, *joignant ſouvent beaucoup de préſomption à peu de capacité, ſouffrent impatiemment des Collégues, qui ne ſoient pas de leur naiſſance.*

Ayant fait réflexion à la grande autorité qu'il avoit euë pendant la minorité du Roi, il repreſenta à Sa Majeſté le danger d'un pouvoir ſemblable au ſien ; il l'exhorta à gouverner l'Etat par lui-même, & non pas par des perſonnes, qui quelques zelées qu'elles paroiſſent, ne peuvent s'empêcher de ſentir dans les occaſions du penchant à leurs interêts. Il lui dit que s'il avoit vécu plus long-tems, il lui auroit remis la conduite des affaires, Dieu lui ayant donné toutes les lumieres néceſſaires pour les grands ſuccés : Et il finit en l'aſſûrant que ſon ſeul regret étoit de mourir ſans avoir eu le bonheur de vivre ſous ſon gouvernement. Sa Majeſté l'honora juſqu'au dernier moment de ſa vie, de ſon eſtime, & de ſon affection ; & pour comble de graces, elle lui laiſſa avant ſa mort la diſpoſition de toutes les charges vacantes, afin que ce Miniſtre eût la gloire de mourir dans les plus nobles fonctions de l'Empire. Il mourut en

la cinquante-neuviéme année de ſon âge, & dans la dix-neuviéme de ſon Miniſtere, quelque-tems aprés qu'il eût fait la paix des Pyrenées, & le Mariage du Roi, qui rétablit l'abondance dans le Royaume.

Perſonne ne connoiſſoit mieux que lui les hommes & les affaires, il ſembloit pénétrer dans le fond des cœurs, tant il employoit judicieuſement ſes créatures aux choſes qui leur convenoient. Il avoit un genie particulier pour les négociations & pour les expédiens; une de ſes principales maximes étoit que *le tems & le monde ont des révolutions inſurmontables*; cette penſée faiſoit qu'il cedoit aux difficultez, qu'il ſurmontoit ſouvent en les abandonnant à leur propre poids, & il arrivoit ordinairement qu'aprés avoir fait leur circuit naturel, elles s'aplaniſſoient d'elles-mêmes, & le Cardinal prétendoit que cette maniere de les vaincre avoit ſa force & ſa dignité: Soit par politique ou par temperament, ſon humeur douce & flexible l'empêchoit ſouvent de pouſſer ſes réſolutions, comme s'il en avoit attendu le ſuccez du hazard & de ſa bonne fortune.

Il étoit facile à promettre, mais difficile & lent à executer; il chargeoit ſes amis de grandes eſperances, & combloit

quelquefois de biens ſes ennemis par des raiſons d'Etat, ne refuſant des graces à ſes amis que pour les tenir toûjours attachez à ſes interêts. Politique qui l'empêchoit de récompenſer ceux qui avoient du mérite, & qu'il croyoit dignes de ſa protection.

Ce qui l'a porté à la grande élevation où nous l'avons vû, c'eſt principalement la douceur de ſon eſprit, qui ſe faiſoit ſentir dans ſa converſation, & qui lui gagnoit tous ceux qui l'aprochoient. Il étoit laborieux, magnifique dans ſa table, & royal dans ſon équipage.

Il établit ſon pouvoir ſur l'ignorance de ſes concurrens ; tant qu'il eût des compagnons dans le gouvernement, il ne voulut montrer qu'une capacité médiocre, qui lui attira d'abord le mépris, & enſuite la perſecution ; mais enfin il trouva le moyen de ſe rendre ſeul maître des affaires, & de réünir en lui tout le miniſtere.

C'a été depuis ce tems-là qu'il a conſervé les Alliez de la France, qu'il a étendu ſes frontieres, & qu'il a retenu l'Angleterre & la Suede dans nos interêts, diſſimulant l'inſolence de Cromwel, & tournant toute ſa politique à la gloire & à l'utilité du Royaume. Jamais Miniſtre n'a

été plus traverſé, il a ſenti l'excez de la mauvaiſe fortune, & il a ſouffert l'exil, la confiſcation de ſes biens, & la proſcription même de ſa tête ; mais ce qui a toûjours fait admirer ſa modération, c'eſt qu'étant revenu à ſa grande fortune, il n'a pas été cruel, & qu'au milieu d'une infinité d'objets de vengeance, il n'a pas verſé une goute de ſang.

Quand le Cardinal s'éloigna de la Cour, il n'avoit pour tout bien que huit cens mille livres, qu'il confia à une perſonne qu'il croyoit le plus fidéle de ſes amis : enſuite ſe trouvant à Sedan, & ayant beſoin de cet argent, il envoya à cet ami un homme avec une Lettre de créance pour le retirer, l'ami faiſant le ſurpris nia le dépoſt, & dit que le Cardinal ne lui avoit jamais rien confié. Peu de tems aprés étant ſur le point de revenir à la Cour plus puiſſant qu'auparavant, & l'ami craignant ſon indignation, il courut à Sedan lui aporter lui-même la ſomme. Le Cardinal fit ſemblant de recevoir ſes excuſes, & depuis il ne lui marqua pas le moindre reſſentiment.

LA SUPERIORITE' DE GENIE.

UN jour quelques perſonnes ayant parlé du genie ſuperieur du Cardinal de Richelieu, l'un de la compagnie demanda ce que c'eſt que la ſuperiorité de genie.

La réponſe doit ſupoſer à mon avis, une diſtinction entre les differentes ſuperioritez de genie qui ſe trouvent parmi les hommes. L'un eſt ſuperieur à l'autre pour la ſcience, par exemple, ou pour les Arts, c'eſt-à-dire, il a l'eſprit plus propre pour y faire de plus grands progrez, en ce ſens là les hommes ſont ſuperieurs les uns aux autres. Tel qui eſt moins ſçavant Medecin que ſon confrere, devient plus habile Architecte que lui, quand même ce confrere voudroit ſe mêler de l'architecture. Ce n'eſt pas la ſuperiorité de genie dont il eſt queſtion.

Quelques-uns mettent l'eſprit ſuperieur dans l'étoile, qui au tems de la conformation verſe des influences heureuſes dans le ſein de la mere, qui ſe mêlant avec la matiere de l'embrion, & ſur tout avec celle du cœur & du cerveau, lui donnent la ſuperiorité d'eſprit, que les hommes nez

pour les grandes entreprises font paroître dans la suite de leur vie.

Je crois que ces Philosophes disent vrai: L'influence heureuse est une semence de la superiorité de genie, mais cette semence veut être cultivée, autrement elle meurt, comme on voit dans les enfans de basse naissance, en qui on aperçoit souvent des saillies qui marquent des dispositions à de grandes choses; lesquelles saillies sont à la fin étouffées par la mauvaise éducation, si l'influence n'est assez forte pour y résister.

L'influence commence donc la superiorité de genie; mais, comme je viens de dire, il faut cultiver le genie, & le rendre capable de gouverner les peuples; (car c'est de celui-là dont je parle.) On le cultive par la science qui convient, & par une longue expérience accompagnée de réflexions continuelles. Le Cardinal de Richelieu sçavoit tout; & comme il trouvoit en lui les qualitez de l'esprit nécessaires, il persuadoit par des raisons qu'il rendoit puissantes par sa vivacité, par son éloquence, & par l'étenduë de son esprit.

L'autorité ne fait-elle point aussi le genie superieur?

Non, l'autorité du Cardinal de Riche-

lieu n'avoit nul pouvoir ſur les étrangers qui ne le craignoient point. Son autorité auroit pû ſur les François qui étoient dans ſa dépendance ; mais un genie n'eſt point ſuperieur, quand il ſoûmet par la crainte, il faut qu'il ſoûmette par la raiſon.

Il y a des hommes redoutables, avec qui on craint de négocier. Tel étoit le feu Duc de Vitri, il avoit reçû de la nature un genie ſolide & profond, la ſcience lui manquoit ; un mécontentement, qu'il voulut croire fondé, le fit retirer de la Cour dans une de ſes Terres, où il paſſa pluſieurs années à l'étude des Politiques & des Hiſtoriens, & il s'acquit une ſi grande capacité, que le Roi l'ayant nommé Plenipotentiaire pour la Paix de Nimégue, tous les Miniſtres étrangers, qui ſçavoient comme il avoit ménagé le feu Duc de Bavieres pour la France, craignoient ſa négociation.

Un genie ſuperieur refléchit toûjours ſur ſa conduite, pour voir en quoi il a réüſſi ou manqué, à quel moyen il doit ſon ſuccez, & en quelle occaſion on a voulu le ſurprendre ; il connoît parfaitement les differens caracteres des hommes en general, & ſur tout de ceux avec qui il négocie. Il propoſe les affaires avec des

raisons qu'il fait trouver solides, & il est plein d'expédiens pour le succez. L'étenduë de son esprit lui fait prévenir les objections ausquelles il a préparé les réponses, & sur tout il ménage les personnes avec une telle dexterité, qu'il les conduit où il veut, sans quelles s'en aperçoivent. Pour tout cela, quels talens ne faut-il point avoir ! pénétration, douceur, prudence, adroite simplicité, force dans les raisons, aparence dans les expédiens, & choix même dans les paroles : Toutes ces qualitez se trouvoient dans le Cardinal de Richelieu.

Un genie superieur, demande-t-on, peut-il user de surprise dans les négociations ?

Machiavel l'ordonne, & tout est permis suivant lui pour le succez. Cependant la surprise est indigne d'un esprit superieur. Quand deux Princes sont en guerre, permis à eux de mettre en usage toutes sortes de ruses, & tant qu'ils ont les armes à la main, le droit des gens les autorise, mais quand leurs Ministres entrent en conférence, le droit des gens n'autorise point les surprises.

Pour finir donc par où j'ai commencé, le Cardinal de Richelieu avoit un genie superieur, qui contenoit toutes les qualitez

néceſſaires pour le gouvernement des peuples, & pour le ſuccez des négociations.

PORTRAIT DE FERNAND.

FErnand eſt hardi, entreprenant, emporté, toûjours dans les intrigues, d'une ſi grande vivacité qu'il ne laiſſe jamais achever ce qu'on lui dit, ni même la réponſe qu'il demande, faiſant cent queſtions à la fois, répondant à ce qu'on ne lui demande pas, & voulant deviner les penſées. Politique plus qu'homme du monde, ſenſible aux loüanges, & ſur tout à celles qui viennent du Prince, alors il perd haleine de plaiſir, & il eſt ſur le point d'expirer, bon ami quand il veut, & pour les gens qu'il croit utiles à ſon ambition, il parle pour eux, il demande, il importune, il preſſe, il tourmente, & s'il n'obtient il arrache. On l'aproche facilement, & ſon accüeil donne de la confiance, il ménage tout le monde, les uns pour ſa gloire, & les autres pour ſes interêts. Qui n'a pas des raiſons fortes pour ſe confier à ſa protection, doit ſe garder de ſes paroles; ſouvent aprés mille promeſſes, le moment d'enſuite il les oublie

toutes, & oublie celui à qui il a promis. Du plus loin qu'il aperçoit quelqu'un dont il se soucie peu, il lui fait un long compliment, & sur tout devant le monde, bien moins pour lui marquer son amitié, que pour soûtenir la réputation d'homme obligeant. Il a eu autrefois des passions, & a tout employé pour les satisfaire; on a sçû d'une femme qu'il a aimée, que le fonds de son cœur n'est pas toûjours bien droit, & que son grand art est de donner à ses sentimens une couleur naturelle, afin que les plus habiles mêmes s'y laissent quelquefois surprendre. Rien ne lui coûte pour une action éclatante, mais tout lui est cher pour les choses secrettes, qui ne lui feroient honneur que devant Dieu; il n'estime pas les esprits dangereux, mais il les souffre, ou les néglige jusqu'à ce qu'un ordre superieur l'oblige de les poursuivre; alors sa pénétration lui fait voir des crimes dans les imperfections, & l'ordre superieur lui tient lieu de Loi & d'Evangile. Il y a deux hommes dans lui, c'est l'homme le plus vif & le plus rêveur qui soit au monde, le plus étourdi & le plus prudent, qui parle le plus, & qui se taît le mieux, avec un esprit ardent il semble ne pouvoir garder un secret, & cependant personne ne peut lui reprocher

une indiſcretion. Dans les converſations ordinaires il dit cent choſes à la fois, & quand il s'agit d'une affaire importante, il y fixe toute ſon attention; perſonne ne profite mieux que lui de la foibleſſe de ſon adverſaire, & prenant la ſuperiorité, il le perſuade plus par ſes manieres vives & par ſes expreſſions animées, que par ſes raiſons, le faiſant entrer dans ſes ſentimens, ſans lui donner le tems de refléchir & de répondre. En un mot, jamais homme n'a été plus à craindre & plus à eſtimer, c'eſt un ami fidéle, un partiſan paſſionné, & un ennemi dangereux.

PORTRAIT DE THEOPHILE.

THEOPHILE au contraire a l'eſprit doux, penſant long-tems, d'un raiſonnement preſque peſant, ſans pourtant prendre jamais le mauvais parti. Il ne demande point, mais il ſuplie; il ne preſſe pas, mais il attend, & ſes empreſſemens ſont de trés humbles remontrances qu'il ſoumet toûjours au ſentiment de celui de qui il demande la protection. Sa politique n'eſt pas hardie, mais pleine de circonſpection; il craint, il ne ſçait s'il doit parler, s'il parlera deux fois de la

même chose, il ne veut dire que cela, & rien davantage. S'il entreprend le succez d'une affaire, il médite le tems, le lieu, les expressions; & quand il est devant les personnes, il étudie l'air de leur visage, la situation de leur esprit, & il faut qu'il trouve les choses bien favorablement disposées pour commencer son entreprise.

Quand il rend compte à son ami de ce qu'il a dit ou fait pour lui, c'est d'un ton lent, en lui faisant faire plusieurs réflexions, lui grossissant les obstacles, apréhendant d'importuner, & penchant assez souvent pour le mauvais succez. Courtisan assidu qui ne quitte point le Maître, & qui est toûjours anéanti devant ses yeux & cela plus par habitude que par sentiment; car dans le fond il est plus ambitieux que le premier, & il n'y a rien de grand où il ne voulut atteindre.

Jamais homme plus souple, tout son but est de plaire, & il est si adroit qu'il trouve le secret de se faire aimer par le bien qu'il fait & par celui qu'il ne fait pas, contentant les plus clair-voyans par des services réels, & les plus dociles par sa bonne volonté. Cependant il est comme l'autre bon ami quand il veut, mais il se rebute facilement par les difficultez, il lui faut du tems pour revenir à la charge, &

il n'obtient les graces que par les régles. A la verité, quand une fois il s'eſt fait avec les obſtacles quelques grands qu'ils paroiſſent, il a aſſez d'eſprit pour les vaincre, ou aſſez de flegme, pour les laiſſer tomber d'eux-mêmes, ſe ſervant enſuite de l'occaſion à ſon avantage.

Ils conviennent tous deux en ce qu'ils font conſiſter leur felicité dans la faveur du Maître, & qu'ils rempliſſent leurs devoirs les plus ſaints, par raport à leur réputation & à leur fortune. Quand la vertu eſt cachée, ils ne la cherchent pas avec un grand empreſſement, mais ils ſacrifient tout pour la ſuivre en public, y étant bien moins portez par leur ſalut, que par leur gloire.

Les uns aiment mieux la vivacité du premier, que la lenteur de l'autre; ils prétendent qu'avec celui-là un bon moment ſuffit pour l'intereſſer dans leur fortune, qu'un eſprit vif ſe tourne plus aiſément, & qu'on en tire de plus grands avantages quand on ſçait prendre le moment favorable.

Les autres eſtiment mieux la lenteur de celui-ci, fondée ſur ſes réflexions & ſur ſa prudence; ils diſent que la vivacité eſt un coup de foudre, qui fait en un moment des maux irréparables, qu'il n'y a per-

ſonne plus ſujet à la prévention que les gens vifs ; qu'à la verité on les tourne comme on veut, mais auſſi qu'on leur donne toutes ſortes d'impreſſions, auſquelles ils ſe laiſſent emporter ſans attention aux ſuites de leurs emportemens. Que les eſprits lents ſont plus judicieux & plus retenus dans leurs jugemens, & qu'étant une fois dans leur eſtime on peut compter ſur leur protection.

A mon ſens, ces deux hommes ont de grands défauts & de grandes vertus ; qui veut tirer des graces de l'un & de l'autre, doit avoir plus d'eſprit que tous deux. Auprés d'eux le mérite fait quelque choſe, mais la gloire fait tout. Qui pourra leur être utile par cet endroit aura leur cœur, leur protection, & leurs biens.

LA FRAGILITÉ HUMAINE.

LA foibleſſe eſt extrême dans les deux ſexes, ni honneur, ni attachement à ſes devoirs, ni conſidération de fortune ne peuvent retenir deux amans qui trouvent l'occaſion. Il ſort des hommes & des femmes, *des atômes crochus*, qui ont bien de la peine à ſe ſéparer.

¶ Platon, je crois, dit que les Geans

qui firent la guerre aux Dieux avoient deux corps, & que Jupiter pour les châtier les desunit, leur laissant toûjours le penchant à la réünion. Ce penchant est la source de la fragilité humaine; ces deux corps conservent toûjours l'un pour l'autre une extrême simpathie; & comme dit Balsac, *on ne se rencontre gueres deux ensemble qu'on n'ait quelque pensée de faire un tiers.*

¶ J'ai oüi dire à des femmes honnêtes, qu'un joli homme ne perdoit jamais rien auprés des Dames, qu'elles sentoient sa presence jusqu'au fond du cœur, & que celles qui affectoient de paroître les plus dédaigneuses, étoient les plus sensibles.

¶ Telle est sage, parce qu'elle est laide, ou desagréable par son humeur, ou parce qu'elle ne voit que des hommes peu propres à lui faire faire des réflexions; mais que cette Vestale qui ne jure que par sa vertu, se trouve avec quelqu'un qui lui plaise, à la verité, elle sentira d'abord un petit combat entre sa pudeur & sa fragilité, mais un moment aprés elle sourira avec des airs gracieux, qui adouciront sa fierté. Aussi les hommes ne sont point les dupes de ces vertus feroces, qui mordent & qui égratignent; car ou elles ne

mordent pas long-tems, ou elles ne mordent pas tout le monde.

Une de ces Veſtales fit un grand chemin en peu de tems, & comme une de ſes amies étonnée, lui repreſenta le tort qu'elle ſe faiſoit de marquer tant d'inclination pour les hommes; *Qu'y a-t-il de mieux à faire*, lui répondit-elle?

Dorine toute ſage qu'elle eſt, immobile & muette quand elle n'eſt qu'avec des femmes, reſſuſcite à l'aparition d'un homme; ſes yeux ſe vivifient, on lui voit le teint coloré, l'air animé, elle parle, remuë, fretille; il n'y a qu'un moment qu'elle avoit une affaire importante; elle devoit rendre auſſi une viſite d'honneur à une femme conſidérable, à peine un homme entre-t-il dans la compagnie, que tous ſes projets diſparoiſſent, elle ſe rengorge, elle ajuſte ſa coëfure, tire ſon gand pour faire voir ſa belle main, l'objet la retient par un lien inviſible.

¶ Les autres femmes ſentent tous les jours la même foibleſſe; & celles qui la ſentent davantage, fulminent le plus contre celles qui la ſentent moins. Les plus honnêtes ne ſont pas celles qui font le plus de bruit; quand on fait éclater ſa vertu, trés ſouvent on ſe veut faire un voile pour cacher ſon libertinage, & un malheureux

qu'on

qu'on hait & qu'on sacrifie en public, couvre un heureux qu'on aime & qu'on caresse en particulier.

¶ C'est une chose naturelle d'aimer à être avec les femmes ; mais ce seroit vouloir faire une trop grande violence à la nature, d'y être sans le sentir : se voir, badiner, plaisanter, se dire des tendresses, il n'en faut pas tant pour échauffer le cœur d'une femme, que l'on voit souvent malgré sa précaution changer de couleur. L'ardeur du sang ne permet pas aux jeunes personnes de faire des réflexions, elles ne viendront qu'aprés l'expérience.

¶ Nos peres, disent les jeunes gens, ont bonne grace de venir nous donner des instructions qu'ils ont si mal suivies, puis qu'ils ont fait leur tems, qu'ils nous laissent faire le nôtre. Voilà ce qui a fait encore que nos ayeuls n'ont rien valu, que nous ne valons pas plus qu'eux, & que nos enfans vaudront encore moins. Tant que chacun FERA SON TEMS, & qu'il ne s'instruira que par sa propre expérience, les femmes & les hommes ne vivront pas dans une grande vertu.

¶ *Julie* si modeste a voulu courir le bal, sans autre dessein que de satisfaire sa curiosité, elle s'est instruite, & peut parler sçavamment. C'est un étrange état

que celui d'une jeune perſonne, vive au milieu de mille objets agréables, dans des lieux qui n'inſpirent que le plaiſir, que *Julie* dans cet état, borne ſa curioſité à voir le bal, c'eſt un grand bonheur pour elle, mais ce n'eſt peut-être pas ſa faute.

Dorimene la prude ne court le bal qu'avec des hommes ſages, à la bonne heure; mais les hommes ſages ſont beaucoup plus dangereux pour les honnêtes femmes que les débauchez; ceux-ci leur font horreur, & elles ſe confient à la ſageſſe des autres; elles ne prennent pas garde qu'en eſtimant leur vertu, elles eſtiment leur perſonne. Dans la ſuite ſe ſentant plus touchées du ſexe que de la modeſtie, leur liaiſon qui a commencé par la ſageſſe finit par la fragilité.

Certaine Veſtale avoit les meilleures intentions du monde avec un ſaint perſonnage qui la voyoit, ils s'étoient ſouvent rencontrez dans des lieux où l'on pratique toutes les vertus chrétiennes, & la charité ſeule étoit l'occaſion de leurs viſites, ils regardoient leur union comme un effet de la Providence; cette union les a rendus inſenſiblement un peu plus familiers, & le moment fatal eſt venu où ils ſe ſont apperçûs l'un de l'autre.

Il y a donc bien de la fragilité dans le

monde ; & on doit bien l'éviter pour conſerver ſa vertu ; les belles portent leur venin ; les laides ſont peut-être bien faites, peut-être ont-elles de l'enjouëment, & ſi elles bleſſent les yeux les premieres fois qu'on les voit, on s'y accoûtume dans la ſuite ; d'autant plus qu'on eſt vertueux, d'autant plus on eſt ſenſible. Puiſque je tombe ſur cet article, je dirai franchement que quand des hommes pieux n'ont à parler avec des femmes que ſur le réglement de leurs mœurs, la converſation n'eſt pas longue ; mais lorſque leur diſcours dure deux & trois heures, on y traite plus ſouvent des affaires du cœur que de celles de la conſcience.

Que ces entretiens ſe faſſent dans les Egliſes à la vûë du monde ; cela ne les rend pas moins ſuſpects.

La publicité & la ſainteté du lieu empêchent bien les actions exterieures, mais non pas les mouvemens ſecrets. Les fréquentes converſations avec des pénitentes, ont jetté plus d'une fois dans l'eſprit du Directeur les ſemences de ſa perte ; il n'y a rien de plus charitable que de conſoler les affligez, mais on ne cherche pas toûjours à leur donner une conſolation ſpirituelle, & j'ai apris au ſermon d'un F.... que *les entretiens ne ſont ni longs ni*

frequens, quand on n'y parle que des interêts de Dieu.

¶ Il y a des femmes qui affectent de paroître indifferentes pour les hommes, comme si le Seigneur les avoit faites d'un limon plus pur que les autres ; celles-là sont d'autant plus ridicules, que l'expérience fait voir que leur vertu ne consiste que dans leurs paroles.

On en voit d'autres qui avoüent trop ingénument la fragilité de leur sexe, & leur aveu est imprudent ; les hommes, malins comme ils sont, croyent souvent que sous prétexte d'avoüer la foiblesse generale des femmes, elles veulent faire connoître la leur particuliere, pour leur donner occasion de leur plaire. Les honnêtes femmes ne marquent ni indifference ni attachement pour les hommes, elles ne blâment ni la mauvaise conduite des autres, ni ne loüent leur propre vertu, elles vont leur chemin, & on estime leur simplicité.

Dispute pour connoître la vertu d'une Fille.

JE fus present ces jours passez à une dispute sur une matiere assez délicate, qui est le moyen de connoître sûrement la vertu d'une fille. Cette dispute vint à l'occasion d'une relation qu'un homme revenu depuis peu de tems des Indes, faisoit des mœurs & de la religion des Banians ; aprés avoir parlé de leur créance, il vint à leur mariage, il dit qu'ils se marient à sept ans, & qu'ils sont peres à dix ; que si un garçon meurt avant que d'avoir eu une femme, les parens en cherchent quelqu'une, qui moyennant une somme couche avec le mort, pour qu'on ne reproche pas à sa famille, qu'il est mort sans avoir été marié.

Et quant aux cérémonies, il ajoûta que l'on commençoit à faire du feu entre le marié & la mariée, pour signifier leur amour reciproque ; qu'un cordon de soye, qui faisoit le tour de leurs corps, marquoit le lien de mariage, & qu'une toile blanche qu'on mettoit entr'eux témoignoit leur chasteté, & sur tout celle de la fille à l'égard de tous les hommes.

Là-dessus, (& voici l'occasion de la

dispute) un plaisant bon ou mauvais de la compagnie, dit que la toile blanche étoit assez inutile.

Le voyageur répondit que les Indiens prétendent être sûrs là-dessus par le moyen d'une racine, qui portée au nez d'une fille, si elle est chaste, excite en elle une maniere d'assoupissement; & si elle ne l'est pas, des mouvemens convulsifs.

Il confirma cette expérience par la vertu d'une autre herbe qu'il dit avoir vû dans une contrée des Indes Occidentales, sur laquelle, si les filles chastes s'asseyent, elles se levent dans le même état que si elles venoient de se prostituer, ce qui n'arrive pas quand elles sont débauchées.

Grande dispute sur la vertu de ces herbes; les uns croyoient cette vertu fabuleuse, les autres la soûtenoient par des principes de Physique. Ceux qui étoient contre la racine, convenoient que le démon pouvoit faire connoître la pudeur d'une fille; comme autrefois à Rome, où l'on voyoit dans le Temple de la Chasteté une Statuë de marbre qui representoit la Verité; dont la bouche étoit toûjours ouverte, & où les filles enfonçoient le bras, que les chastes le retiroient sans péril; mais que la Statuë le coupoit à celles qui vivoient, ou qui avoient vécu dans le déreglement.

Qu'à Ephese il y avoit un antre du Dieu Pan, où l'on enfermoit une fille ; que si elle étoit vierge, on entendoit aussi-tôt une harmonie admirable, & qu'elle en sortoit avec une guirlande de feüilles de Pin sur la tête.

De ces deux exemples ils concluoient que les deux racines de question ne pouvoient avoir aucune qualité naturelle pour faire connoître la vertu d'une fille, mais seulement une vertu magique que les Banjans accoûtumez au démon y mettoient avec des paroles. Ils se confirmoient dans leur opinion par la vertu de la mandragore, de la lunaire, & de plusieurs autres herbes dont on se sert pour les sortiléges.

Les esprits étant échauffez, un inconnu qui étoit venu en cette maison pour quelque affaire, & qui d'un bout de la chambre avoit oüi la dispute sans dire mot, s'avançant vers la compagnie, demanda audience. Messieurs, dit-il, ce barbet que vous voyez est à moi depuis quelques années, je vous assure qu'il n'est pas sorcier, & qu'on n'a dit sur lui aucune parole magique, je lui connois une qualité qui va finir vôtre contestation. Il ajoûta qu'il distinguoit parfaitement par son odorat une fille d'avec une fem-

me, & qu'on n'avoit qu'à lui jetter le gand d'une fille mêlé dans cinq ou ſix gands de femme, qu'il aporteroit ſûrement celui de la fille, & cela autant de fois qu'on voudroit ſans ſe tromper.

On fit l'expérience ſur le champ, & le chien ne ſe trompa point ; on prit une autrefois ſix gands de fille & un de femme, il raporta les ſix gands, & laiſſa l'autre.

On demanda un nouveau gand de fille, qu'on mit avec pluſieurs de femme, le chien raporta celui de la fille, qui étoit preſente, on gronda le barbet comme s'il avoit manqué, & lui ayant rejetté le même gand mêlé avec ceux de femmes, il le raporta encore : alors le maître faiſant ſemblant de le vouloir battre le lui rejetta, le chien non ſeulement raporta le même gand, mais il vint tirer avec les dents le bas de la jupe de la fille, pour faire entendre que le gand étoit à elle.

L'expérience pluſieurs fois réïterée parut miraculeuſe, les voilà à recommencer leur conteſtation ; les uns vouloient que le barbet eût en lui quelque choſe de magique ; & les autres plus phiſiciens, diſoient qu'il ſort du corps d'une fille, & de celui d'une femme des eſprits tout differens, qui ſe répandent ſur tout ce qu'elles touchent, & que ces eſprits frapant diffe-

differemment l'odorat du barbet, qui ſans doute devoit être beaucoup plus fin que l'odorat des autres chiens, produiſoit en lui la connoiſſance diſtincte d'une fille d'avec une femme. J'ajoûte ici par occaſion que le barbet ne fit pas vieux os, & qu'une fille fort dévote devant les hommes, & aparemment peu devant Dieu, le ſacrifia à ſa prétenduë vertu. Dans le vrai, ſon odorat étoit dangereux, il avoit des ſuites trop fâcheuſes, & en bonne police on ne devoit pas ſouffrir ce chien en vie un quart d'heure.

Le maître, qui ſous les auſpices de ſon chien avoit été reçû dans la converſation, dit avoir apris autrefois d'un mari docile, qu'un Roi nommé *Pheron* étant devenu aveugle, & demandant à l'Oracle un remede pour guerir, il lui ordonna de l'urine d'une femme fidelle à ſon mari, que la ſienne & toutes les autres de ſon Royaume manquant de cette vertu, il avoit été obligé de dépêcher des Ambaſſadeurs pour en chercher dans les Royaumes voiſins ; qu'aprés des recherches infinies le hazard lui en avoit donné une qui le guerit, qu'ayant commencé par faire brûler ſa femme, il épouſa celle qui lui avoit rendu la vûë ; qu'à la verité elle ne fut pas ſi chaſte dans la ſuite, & que le Roi

lui demandant pourquoi elle avoit été fidelle à son premier mari, elle lui répondit naïvement, que *personne ne lui avoit jamais rien demandé.*

¶ Une fille de qualité jeune & jolie, mais d'un bien trés médiocre, me fit voir dernierement un placet qu'elle avoit dressé pour demander une pension au Roy. Sa principale raison étoit, qu'elle avoit toûjours été sage, & que Sa Majesté lui pouvoit accorder cette grace d'autant plus facilement, qu'elle ne tiroit pas à conséquence.

Il y a des femmes aussi sage qu'elle, & tout ce qu'on dit ici ne doit point blesser les personnes honnêtes qui n'ont nulle part à la plaisanterie.

TOUT CE QUI LUIT N'EST PAS OR.

¶ ON doit regarder les Proverbes comme des maximes qui contiennent des véritez incontestables, ce sont en quelque façon des principes generaux tirez d'une infinité d'expériences sûres, qui à force de nous avoir frapez, nous ont à la fin convaincus.

Qu'on est heureux, dit-on, de se voir accablé de richesses & de dignité, on tient

toute la terre en respect; il est vrai, mais l'attention continuelle & fâcheuse à conserver sa fortune, la rend amere, on l'achete à tous momens par des soins trop assidus, & par des ménagemens qu'on est contraint d'avoir pour des personnes souvent indignes, dont le commerce fait de la confusion. A la verité *Damon* paroît heureux, mais il ne fait jamais ce qu'il veut, toutes ses actions sont contraintes, il n'a pas la liberté de s'éloigner des yeux du maître, & il est obligé d'être toûjours present pour dissiper les orages que l'envie pouroit élever contre lui.

¶ La Fortune impose un tribut aux heureux du monde, & ce tribut est l'incertitude & la crainte continuelle de l'avenir. C'est par là qu'elle a trouvé le moyen de donner aux hommes les choses qui sont le fondement du bonheur sans les rendre heureux, parce qu'elle leur en ôte la *certitude* dans la joüissance.

¶ On pleure sous le dais, plus que dans les chaumieres ; il est vrai que les pauvres pleurent quelquefois sur leur pauvreté, mais il faut peu pour apaiser leurs larmes, mais les grands pleurent sur leur grandeur par les difficultez qu'ils ont de la soûtenir, & dans la crainte continuelle où ils sont de la perdre.

Autre explication du même Proverbe.

¶ TEl qui depuis long-tems paroît attaché à vos interêts, qui même les soûtient dans les occasions, n'est pourtant qu'un perfide qui ne cherche qu'à mériter vôtre confiance, & à se rendre maître de vos secrets, pour le devenir de vôtre fortune. Le zele qu'il marque pour vous n'est qu'un piege plus assûré. Quand il vous soûtient, il n'a pas encore trouvé l'occasion de vous perdre; un peu de patience, le tems viendra qu'il vous dépoüillera de vos charges, & qu'il sera le premier à profiter contre vous de vôtre simplicité, & à vous accabler secretement de vôtre mauvaise fortune.

¶ Combien de sceleras qui ne s'étudient qu'à un dehors de retenuë! Ames noires, grands comediens de vertu, qui s'attirent les graces, & qu'on propose comme les modéles des gens de bien, ils éblouïssent le monde & leurs envieux mêmes, qui se voyent forcez à les estimer de peur d'être accablez par la multitude.

¶ Une femme d'un âge avancé, aprés avoir usé tous ses artifices pour avoir encore quelques intrigues, se résout enfin

à être dévote, métier qu'elle ne fait qu'à son corps défendant. Elle est modeste dans ses habits, & en retranche la parure, qui d'ailleurs ne lui convient plus; elle a des liaisons avec toutes les dévotes; les billets attachez aux portes des Eglises aprennent au public la profusion de ses aumônes: cependant la voilà tout à coup refroidie, ne seroit-ce point que ces jours passez entrant la derniere dans une assemblée de charité, tout le monde ne se leva pas par respect, & qu'on oublia de lui donner la premiere place? On la croyoit morte à ses passions, & sur tout à l'orgueil, tout ce qui luit n'est pas or.

¶ Le proverbe n'est pas moins vrai pour la science que pour la vertu; tel fait le sçavant, dont la mémoire n'est chargée que de lieux communs. *Ariston* alloit l'aprés-dîné debiter avec un ton de suffisance les traits d'histoire qu'il avoit apris le matin; un étranger feroce s'est malheureusement trouvé dans la compagnie, qui a déconcerté sa capacité, il s'étoit préparé ce jour-là sur les premieres années d'un tel régne, & il ne sçavoit pas les suivantes, l'étranger l'a poussé, & *Ariston* a été obligé de se taire. On a trouvé qu'il est Historien avec les Philosophes, & Geographe avec les Archi-

rectes, & que la plus belle partie de sa ſcience conſiſte à ſçavoir l'origine de quelques anciennes Epitaphes, qui ornent de vieux Tombeaux.

L'Amour vient quand on y penſe le moins.

JUlie menoit une vie retirée, elle étoit peu ſenſible au plaiſir, apliquée à des choſes ſérieuſes, pleine de vertu, & n'ayant autre attention que ſur ſa propre conduite, malgré tout cela, elle eſt devenuë ſenſible, & quelques converſations de hazard avec *Celſe* l'ont jettée dans un engagement qui trouble ſon repos.

Celſe vivoit depuis quelques années hors de tout commerce, deux ou trois amis de ſon caractere faiſoient toute ſa ſocieté; le monde ne le touchoit par aucun endroit, & de toutes les paſſions, l'amour étoit celle dont il étoit le plus éloigné: Cependant il aime. *Celſe* & *Julie* s'aiment donc parfaitement; à la verité *Celſe* eſt tout ſageſſe & tout modération, *Julie* eſt la vertu même, ils ſont pourtant ravis de ſe voir, ils ne ſe voyent jamais aſſez, leur cœur eſt quelquefois touché de jalouſie, on gronde, on ſe fait de petits reproches, & on ſe racommode avec des

plaiſirs *cinq fois trempez dans le nectar des Dieux*. Ils s'entendent tous deux au moindre ſigne, & *Celſe* ne perd rien de ce que *Julie* lui dit de tendre; ce qui n'eſt pas un petit plaiſir pour elle de voir qu'un cœur *philoſophe* ſent ſes moindres faveurs.

Ce qui ſurprend les perſonnes qui connoiſſent Julie, c'eſt qu'elle a eu en Italie & en France pluſieurs amans illuſtres, qu'elle a négligez, & elle n'a pû ſe défendre de Celſe, qui à la vérité a ſon mérite, mais qui n'eſt ni fort jeune ni fort dangereux, & qui certainement ne penſoit pas à la rendre ſenſible. Elle diſoit ces jours paſſez à une dévote, à propos de je ne ſçai quoi, *qu'elle n'avoit jamais fait de pechez de commiſſion, mais bien d'omiſſion*, lui voulant faire entendre qu'elle ne péchoit que par l'éloignement qu'elle avoit de la galanterie.

Ce qui la rend aimable c'eſt ſa douceur & ſa complaiſance, à la voir avec des perſonnes qui veulent primer, elle eſt docile juſqu'à la ſtupidité; ce qui a fait dire qu'elle n'avoit qu'un eſprit médiocre, & qu'on ne trouvoit aucune reſſource dans ſon entretien: Mais on en va juger par la ſuite.

Il y a quelque tems que ſe trouvant à

la campagne, éloignée de ſon amant, & aparemment avec un peu d'inquiétude, elle ſe leva une nuit par un beau clair de Lune, & deſcendit dans le jardin de la maiſon où elle étoit ; ce clair de Lune la fit ſouvenir de Diane, qu'un Poëte Italien décrit deſcendant du Ciel pour venir voir Endimion. Comme cette idée lui plût par raport à la ſituation de ſon cœur, à peine fut-elle remontée dans ſa chambre qu'elle traduiſit l'endroit du Poëme de la maniere ſuivante.

Endimion fatigué de la longueur du jour dormoit une nuit couché ſur des fleurs, les petits amours, aprés lui avoir délié ſon carquois, arrangeoient ſes cheveux blonds ſur ſon viſage, & des fleurs qu'ils cueilloient auprés de lui, faiſoient des treſſes pour lui lier les mains, & des guirlandes pour le couronner. Les lys & les roſes perdoient leur beauté auprés de ſes lévres vermeilles. L'air étoit parfaitement tranquile, le zephir même retenoit ſon haleine, & tous les objets d'alentour ſembloient dire par leur ſilence, voilà l'Amour qui dort.

Alors la Déeſſe du premier Ciel toute couverte des rayons du Soleil, tira le voile ſur la ſcene du monde, elle conſidéra quelques momens les campagnes vaſtes & ſolitaires, & ayant ſecoüé le bord de ſa robe

pour faire tomber la rosée, elle jetta par hazard les yeux sur une côte, où apercevant Endimion qui dormoit, elle descendit du Ciel pour contenter de plus prés sa curiosité.

A peine parut-elle que la troupe craintive des petits amours disparut. Se voyant seule auprés de ce beau Berger; d'abord la pudeur retint ses pas, & incertaine de ce qu'elle devoit faire, elle commençoit déja à se retirer; mais la beauté d'Endimion la fit revenir.

Elle se sentit tout à coup brûlée d'un feu qui remplit son cœur de tendres desirs; elle marchoit doucement autour du Berger, s'aprochant peu à peu jusqu'à ce qu'elle s'assit à son côté, & des diverses fleurs que les amours avoient tressées, elle lui couronna le front, & lui couvrit le sein.

Un moment aprés elle lui prit la main qu'elle baisa, & ses baisers furent si vifs & si tendres, qu'Endimion en fut éveillé. Eblouï du grand éclat qui sortoit des yeux de la Déesse, il trembla de respect, & s'alloit jetter à ses pieds, si en l'embrassant elle ne l'eût retenu.

Aimable Berger, lui dit-elle, *pourquoi es-tu surpris en me voyant! je suis Diane, l'Amour me conduit vers toi dans cette campagne, ne te troubles point, penses*

ſeulement à bien cacher ma tendreſſe dans le ſilence de la nuit, ou prépares-toi à éprouver mon indignation.

Grande Déeſſe, lui répondit-il, *qui portes ſur ton viſage empreinte la lumiere du Soleil, je ne ſuis qu'un ſimple Berger, indigne de tes ſoins; mais ſi tu m'honores de ton amour, ſois perſuadée de ma foi, & pour t'en donner une marque, reçois ce voile blanc qu'*ETLIUS *mon pere donna à Calice ma mere, comme un gage de ſa fidelité.*

En même tems, il lui preſenta ce voile ſemé de perles, & comme il s'étoit un peu raſſûré, ſemblable à une fleur qui ſe fane, il ſe laiſſa tomber de langueur aux pieds de la Déeſſe.

Si on juge de *Julie* par cette verſion, on ne la trouvera pas ſi ſtupide qu'on dit; je vais placer ici quelque choſe d'une Lettre de *Celſe* à *Julie*, je la lûs ſecrettement ces jours paſſez, & j'ai tâché d'en retenir quelques mots, où l'on verra une Philoſophie aſſez mitigée.

Aprés lui avoir dit qu'il voudroit la voir toûjours, & ne voir qu'elle.

Mais vous, continua-t-il, *quel progrez laiſſez-vous faire à vôtre tendreſſe? poſſede-t-elle tout vôtre cœur bien tranquillement? & n'eſt-elle pas quelquefois troublée*

par des réflexions ? Peut-être, ajoûte-t-il, *que dans ces premiers momens vous me laissez sentir les agrémens d'une passion naissante, où tout est doux, & où rien n'inquiete vôtre esprit, ni n'allarme vôtre vertu; mais cette vertu ne prévoit-elle rien dans les suites pour former des scrupules & des repentirs ?* Dans un autre endroit: *Il me semble que vous avez trop de complaisance pour vos yeux, & que vous êtes trop de concert avec eux pour attendrir ceux qui vous voyent. Fuyez les compagnies si vous voulez que je me confie en vôtre amour; vivons sans confidens & sans témoins, & ne trouvons qu'en nous nôtre parfaite felicité. Ecrivez-moi quand je ne vous vois pas, mais que le cœur seul dicte vos paroles, & souvenez-vous que quand on aime bien, on n'a pas besoin de réflexion.*

Je suis persuadé de la vertu de *Julie* & de celle de *Celse*, mais leur vertu *danse sur la corde*, le chemin est bien étroit, il faut marcher bien droit pour se soûtenir, & le moindre faux pas est à craindre.

Entretien avec deux Voyageurs.

JE fus hier chez une perſonne pour une affaire, comme je prenois congé de lui, je vis entrer deux hommes que je connus être de ſes anciens amis, qui venoient lui rendre viſite. Ils me parurent gens d'eſprit; & ſçachant qu'ils avoient paſſé pluſieurs années à voyager, & ſur tout dans l'Aſie, je m'arrêtai pour m'éclaircir ſur pluſieurs choſes que j'ai lûës des Relations, que je ne crois pas bien fidéles.

Je les priai de me dire ce qu'ils avoient apris dans la Chine, de la fameuſe muraille qui la ſépare de la Tartarie. Ils me répondirent avoir ſçû des Chinois, que Criſnagol cent dix-ſeptiéme Roi de cet Empire avoit fait bâtir cette muraille il y a deux mille ans, pour mettre ſon Etat à couvert de l'irruption des Tartares, qu'elle avoit plus de quatre cens lieuës de long, douze aunes d'épais, & que ſept cens cinquante mille hommes y avoient travaillé vingt-ſept ans pour l'achever.

Ils me dirent dans la ſuite de la converſation, que les Chinois étoient communément bien faits, polis, d'un eſprit

doux, politiques, inventifs, aimant l'oisiveté, industrieux, peu capables de guerre, manquant de bons soldats, & que pour cette raison, les Provinces les plus septentrionales de cet Empire étoient tombées sous la domination des Tartares, qui avoient depuis un grand nombre d'années percé en plusieurs endroits la muraille dont ils venoient de me parler; que les Chinois étoient plus jaloux qu'aucun peuple de l'Asie, qu'ils tenoient leurs femmes dans une rude captivité, & que de tous les maux que leur avoit fait la domination des Tartares, ils comptoient pour le plus cruel & le plus insuportable, la liberté qu'ils avoient donnée à leurs femmes d'aller à la promenade, quand il leur plaisoit, & d'avoir le plaisir de la campagne, qu'elles n'avoient jamais eu avant leur conquête.

Ils ajoûterent qu'en certaines Provinces de la Chine les Magistrats faisoient épouser les belles filles aux hommes riches, & que comme les maris dotoient leurs femmes, les mêmes Magistrats prenoient la dot pour marier les laides à des hommes pauvres.

Que dans d'autres Provinces, quand le mari avoit doté la fille qu'il vouloit épouser, elle portoit la dot à son pere

pour la peine qu'il avoit euë à l'élever; que néanmoins cette pieté des enfans envers les peres, n'étoit pas dans les peres pour les enfans; que quand les Chinois en avoient trop, & qu'ils étoient pauvres, ils en vendoient une partie, ou même ils les noyoient dans la pensée, suivant la Metampsicose, que leurs ames passeroient dans les corps de quelques enfans riches, & qu'ils seroient plus heureux.

Ils nous dirent encore que les sciences florissoient dans la Chine, qu'ils y avoient vû de sçavans Geometres, d'habiles Medecins, & d'excélens Astronomes, & que la Medecine y étoit exercée avec une grande capacité, & une excélente métode. Que depuis CONFUTIUS, la Philosophie y étoit si estimée, que tous les grands de l'Empire en faisoient profession, & sur tout de celle de ce Philosophe, & qu'il n'y avoit que ceux qui étoient remplis de ses maximes qui eussent part au gouvernement.

Ils m'aprirent que CONFUTIUS étoit le Socrate des Chinois, qui vivoit à peu prés dans le tems du Socrate des Grecs, qu'il passoit pour le Sage de la Chine, parce qu'il n'avoit jamais voulu étudier que la science des mœurs. Que c'étoit lui

qui avoit ramaſſé toutes les Sentences des Philoſophes qui l'avoient précedé, auſquelles il avoit joint ſes propres réflexions que les Chinois trouvoient ſi belles, qu'ils les ſuivoient comme les régles de leur vertu.

Aprés cela, nous faiſant quelque détail de leur Religion, ils nous dirent qu'ils croyoient un ſeul Dieu Roi du Ciel; qu'en quelques Provinces ils avoient plusieurs ſortes d'idolâtries, qu'ils ſacrifioient aux Aſtres, & qu'ils regardoient leurs premiers Rois & leurs anciens Philoſophes comme des *Divinitez*, qu'ils faiſoient pourtant dépendre de Dieu. Qu'en d'autres endroits de la Chine ils étoient ſorciers, que le diable les trompoit par pluſieurs choſes ſenſibles; & qu'ils croyoient ſi fort la réſurrection, qu'ils ſe prétoient de l'argent à condition de ſe le rendre en l'autre monde.

Je ne pûs m'empêcher de ſçavoir gré à ces peuples, d'honorer ſi parfaitement leurs Philoſophes; & ſur ce que je dis que nous étions bien éloignez d'avoir pour les nôtres la même vénération, l'un d'eux me répondit que nos Philoſophes étoient bien differens de ceux de la Chine; que les nôtres ne rempliſſoient l'eſprit des jeunes gens que de ſubtilitez vaines, qui

les rendoient incapables des choſes ſolides ; mais que les Philoſophes Chinois ne s'apliquoient qu'à une morale pleine de bon ſens, pour leur donner de la probité & de la vertu. Qu'en Europe on étoit Philoſophe pour conteſter, & que dans la Chine on s'attachoit à une Philoſophie d'uſage, qui tenoit les peuples dans la tranquilité ; qu'en un mot nous étions Philoſophes par interêt & par orgueïl, & que les Chinois, perſuadez que les Sçavans devoient être plus gens de bien que les autres, n'étudioient que pour être plus juſtes & plus modérez.

Aprés cela ces deux hommes recommencerent à nous parler de pluſieurs choſes curieuſes de l'Aſie, entr'autres du *Marnati*, qui eſt un poiſſon, dans la tête duquel il ſe produit une pierre qui guerit de la mélancolie.

Ils nous aſſûrerent avoir vû dans le *Pangab*, Province des Indes, une allée droite plantée d'arbres, qui a bien cinq cens mille de long, c'eſt-à-dire, plus de cent cinquante lieuës de France.

Ils ajoûterent que Mogul Roi d'Indoſtan nourriſſoit trois cens mille Chevaux & deux mille Elephans, avec une pate faite de beurre & de ſucre noir apellée *Donna*.

Ils

Ils nous raconterent plusieurs choses judicieuses de l'Elephant, entr'autres que dans le Mogol, quand un criminel a mérité la mort, qui est d'être jetté aux pieds de l'Elephant, on lit la sentence en sa presence, & qu'il écoute bien le nombre des coups qu'il lui doit donner, sans jamais aller au-delà de la condamnation.

Ensuite ils nous dirent un mot des manieres differentes des peuples & des Rois de l'Asie. Ils trouvoient les Siamois vifs, ingenieux, hardis, entreprenans, cruels, séditieux.

Les Tartares belliqueux, cruels; laborieux, brutaux, mais s'ils vouloient capables de science & de politesse. Et pour nous bien faire connoître le caractere d'esprit des Rois des Indes, ils nous raconterent les demandes ridicules d'un de ces Rois à un *Zertout* qui le pressoit d'entrer dans sa Religion.

Ce Roi y consentit, à condition qu'auparavant il lui promit quatre choses: La premiere, *qu'il ne mourroit jamais*: La seconde *qu'il pourroit monter au Ciel, & en descendre quand il voudroit*: L'autre, *qu'il sçauroit tout ce que Dieu a fait, tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il fera*: Et enfin *que son corps seroit toûjours invulnerable*, Aprés nous avoir entretenu de plusieurs

autres choses semblables, ils prirent congé de nous & se retirerent.

Quand je fus seul avec mon ami, je le priai de m'aprendre qui étoient ces voyageurs; il me dit qu'ils étoient deux anciens amis, & que celui qui s'apelloit la *Bussiere* avoit eu depuis quelques années une affliction trés sensible, qu'il me raconta de la maniere suivante.

HISTOIRE.

LA *Bussiere* aimoit une fille, belle, jeune, riche & de bonne maison, & ils s'aimoient tous deux d'un amour d'autant plus tranquile, qu'il étoit aprouvé par leurs parens qui avoient dessein de les marier. Cette fille étant un jour conviée au mariage d'une de ses amies, fut vûë par un jeune homme, fils unique, de trés bonne maison, avec des biens immenses, qui pénetré de ses agrémens & de ses manieres, dit à son pere, qui lui avoit laissé le choix d'une femme, qu'il en avoit trouvé une pour laquelle seule son cœur pouvoit être sensible & il la lui nomma; ce pere qui connoissoit celui de la fille, la lui vint demander pour son fils; cette proposition trouvée trés avantageu-

ſe, fut acceptée ſur le champ, & les articles furent dreſſez peu de jours aprés. Le pere de la fille les lui montra, en lui aprenant ſon nouvel engagement. Un coup de foudre ne l'auroit pas plus étourdie, & ſon pere la voyant interdite la laiſſa ſans lui parler davantage.

A peine eût-elle repris ſes ſens qu'elle écrivit cette nouvelle à ſon Amant, qui penſa mourir de douleur. Le lendemain ſon pere revint qui lui marqua ſes intentions avec plus de vivacité ; & aprés pluſieurs raiſons d'interêt & de fortune, à quoi elle demeura toûjours inſenſible, il la menaça de toutes les violences imaginables, ſi elle réſiſtoit plus long-tems à ſa volonté. Enfin ſe voyant dans l'impoſſibilité d'éviter le ſacrifice, elle ſe laiſſa entraîner à l'Autel.

Le mariage fait, on la mena dans la maiſon de ſon mari, où l'on avoit préparé une fête magnifique, qui bien loin de lui donner du plaiſir la pénetra de douleur.

Heureuſement pour elle le mari ſe trouva parfaitement honnête homme, d'une douceur & d'une complaiſance achevée, lui donnant avec profuſion tout ce qu'elle ſouhaitoit, & allant au devant de tout ce qui pouvoit lui faire plaiſir.

L'amour eſt bien injuſte : quelque raiſon qu'elle eût d'eſtimer au moins la tendreſſe de ſon mari, elle lui étoit inſuportable, & tout ce qu'elle pouvoit prendre ſur elle, c'étoit de violenter ſon cœur pour lui cacher ſon indifference, cependant il la ſentit, & en fut ſenſiblement touché ; mais comme il ne crût pas qu'elle aimât perſonne, il continua ſes empreſſemens dans la penſée de lui donner dans la ſuite des ſentimens plus favorables pour lui.

Dans ce tems-là un de ſes amis revenant de l'armée vint prendre part à la joye de ſon mariage, & lui aprit ſans deſſein, que ſa femme avoit aimé la Buſſiere, & que leurs parens avoient été ſur le point de les marier ; le mari frapé de cette nouvelle, ne chercha plus la cauſe de ſa froideur, il voulut connoître la Buſſiere, que ſon ami lui fit voir à la Comedie. Le mari ſans dire mot, examina pendant quelques mois la conduite de ſa femme qu'il trouva trés réguliere, point d'intrigues, point de jeu, point de compagnie ſuſpecte, retirée dans ſa maiſon, veillant à ſes affaires, beaucoup d'égard pour lui, mais point de tendreſſe, & il voyoit avec douleur que la ſeule raiſon & non pas ſon goût, lui faiſoit remplir ſes devoirs. Il admiroit ſa vertu, & ſe

plaignoit en lui-même de sa mauvaise fortune.

La belle saison étant venuë, dans le dessein de l'éloigner d'un lieu où étoit son amant, il lui proposa d'aller passer quelques mois en une terre, ce qu'elle accepta. J'ai oublié de vous dire que cette Dame dessignoit parfaitement, & que son plus grand plaisir étoit de faire des Païsages. Aprés avoir donné tout le tems nécessaire à ses devoirs, elle se retiroit au haut de sa maison dans un cabinet qu'elle s'étoit fait, qui avoit de tous côtez des vûës charmantes. Là elle passoit quelquefois les aprés dînées entieres à dessigner; & comme elle avoit toûjours sa passion également presente, elle ne faisoit aucun païsage où elle ne peignit son amant, tantôt en voyageur, tantôt en berger, cueillant des fleurs dans un parterre, ou pêchant assis au bord d'une riviere; & comme elle ne sçavoit pas que son mari le connût elle lui laissoit voir tous ses desseins. On peut s'imaginer la douleur secrete qu'il sentoit, voyant le cœur de sa femme toûjours sensible pour cet heureux rival: Mais ce qui acheva de l'accabler d'affliction, ce fut quand il lui vit placer ces païsages en la ruelle de son lit, afin que son amant fut le premier objet

qui frapât ses yeux à son réveil ; & un matin que ce mari si digne de compassion fit semblant de dormir profondement, il eût la douleur de l'entendre soupirer en regardant ces tableaux. Une indifference si cruelle ne le porta jamais à lui marquer le moindre ressentiment, au contraire redoublant sa tendresse, il se flatoit de lui faire prendre à la fin pour lui les sentimens qu'il méritoit.

Il passa quelques années dans le même état, mais sans pouvoir changer le cœur de sa femme, ce qui le fit résoudre à aller faire une campagne. Comme il conservoit toûjours pour elle une tendresse extrême, il lui écrivoit avec toute la passion d'un amant, & elle faisoit tout son possible pour lui marquer dans ses réponses les mêmes sentimens; mais croyant voir, comme il étoit vrai, de la contrainte dans ses paroles, & desesperant enfin de la gagner, il s'abandonna dans une occasion, où faisant des actions dignes de son courage, il reçût deux blessures mortelles, & comme il sentit encore quelque reste de force, il lui écrivit pour la derniere fois.

Il commença par lui témoigner sa douleur de l'avoir mise par son mariage dans un état aussi triste que celui où elle étoit ;

que si avant que de l'épouser il eût sçû que son cœur eût été engagé, il ne l'eût pas séparée d'un homme qu'elle aimoit si tendrement ; aprés cela il lui marqua qu'il avoit vû avec un déplaisir extrême cet homme heureux representé sous diverses figures dans ses païsages, & qu'il avoit souhaité mille fois de mourir en voyant ces tableaux prés de son lit exposez à ses yeux, qu'il avoit entendu ses soupirs pour cet amant, qu'il n'avoit osé lui en parler de peur de lui faire quelque peine, en lui marquant que son engagement ne lui étoit pas inconnu. Qu'au reste il ne s'étoit jamais plaint de son malheur à personne, qu'il s'étoit contenté de le déplorer en lui-même, n'ayant voulu imaginer autre moyen que son amour pour tâcher de la rendre sensible. Il lui fit voir une estime parfaite pour sa vertu ; qu'il avoit vû la violence qu'elle s'étoit faite pour l'aimer sans l'avoir pû ; que son malheur venoit de son étoile, & non pas d'elle, qu'en mourant il n'osoit la prier de se souvenir de lui, qu'il la suplioit au contraire de l'oublier, afin qu'aucun fâcheux souvenir ne vint jamais troubler la douceur qu'il lui souhaitoit avec son amant.

Vous pouvez penser l'effet que cette Lettre produisit dans le cœur de cette

femme, elle tomba dans une affliction extrême, qui redoubla à la nouvelle de la mort de ſon mari ; & quand elle vit venir ſon corps qu'on aporta de l'armée, elle voulut ſe ſacrifier, afin de lui donner ſa vie n'ayant pû lui donner ſon cœur. Aprés avoir paſſé pluſieurs jours à ſe reprocher ſon indifference ; elle crût la réparer en quelque façon en lui ſacrifiant les païſages qui lui avoient donné une ſi cruelle douleur ; mais étrange tirannie de l'amour ! quelque juſte que lui parût ce ſacrifice, s'apercevant qu'elle brûloit les divers portraits de ſon amant, elle ſentit au fond de ſon cœur un regret cuiſant, qui lui fit bien connoître qu'elle étoit toûjours ſenſible.

Quand ſon mari fut mort, la *Buſſiere* en aprit peu de jours aprés la nouvelle à Londres, d'où il revint auſſi-tôt, mais on lui dit qu'elle ne voyoit perſonne ; elle fut quelques mois dans la même retraite, pendant leſquels il rendoit des viſites fréquentes à ſon pere, qui le recevoit avec beaucoup d'amitié, & ce fut par ſon moyen qu'il la vit, & que peu d'années aprés il réünit leur cœur & les maria.

Quelque plaiſir qu'elle eût de ſon nouvel état, elle avoit de la peine à éloigner de ſon eſprit les idées du mari qu'elle avoit perdu,

perdu, & le souvenir de sa froideur pour lui, venoit troubler son repos. Mais la *Bussiere* toûjours present à ses yeux lui adoucissoit sa peine; & enfin elle lui laissa voir peu à peu toute la tendresse de ses sentimens.

Ce fut dans un de ces momens d'éfusion de cœur, qu'elle lui découvrit de quelle maniere elle amusoit son amour par des païsages, où elle le peignoit sous differentes figures, & qu'elle plaçoit prés de son lit, pour avoir le plaisir de le voir à son réveil; cet aveu le charmoit, mais leurs plaisirs ne furent pas longs, comme vous allez voir dans la suite.

Pendant le premier mariage de cette femme, la *Bussiere* fut fort aimé d'une Angloise. Il y avoit eu entr'eux ce qui arrive à tous les amans, de la jalousie, des querelles, & puis la paix; cette personne lui avoit donné son portrait, & lui avoit écrit plusieurs lettres tendres pendant leurs broüilleries & dans leurs raccommodemens, que la *Bussiere* avoit toûjours gardées, & aparemment sans y penser.

Un jour pressé de quelque affaire, il laissa la clef à la porte de son cabinet, où sa femme entra par hazard, & trou-

vant une cassette ouverte, elle eût la curiosité de voir ce qui étoit dedans. Le sort la fit tomber sur ce portrait & sur ces lettres qu'elle lut, & qui la pénetrerent de douleur. Elle se persuada aussitôt que son mari ne l'aimoit plus, & qu'il avoit une inclination secrete, à qui il confioit ses plus tendres desirs. Elle tomba dans des rêveries dont elle ne voulut jamais dire la cause à personne, & elle crut que les instances que son mari lui fit dans la suite pour la sçavoir, n'étoit qu'une couleur aparente pour lui cacher son engagement.

Jamais elle ne rapella plus vivement & avec des larmes plus abondantes, la tendresse du mari qu'elle avoit perdu, dont elle se grossissoit alors toute l'ardeur & tout le mérite ; elle se reprochoit d'avoir cherché les moyens d'entretenir son indifference pour lui, & redoubloit ses pleurs au souvenir de son ingratitude. Sur tout quel repentir d'avoir dit à la *Bussiere* ce qu'elle avoit fait pour le conserver toûjours present à son esprit, dans un tems où elle devoit tout faire pour l'oublier.

Un état aussi violent ne pouvoit durer sans des suites fâcheuses, elle tomba dans une fiévre ardente, & persua-

dée qu'elle étoit trahie, elle s'opiniâtra toûjours à cacher la cause de son mal, sur tout à la *Bussiere*, ou de dépit, ou craignant peut-être de lui faire voir qu'elle avoit découvert son infidélité.

Ils avoient de leur mariage une petite fille d'environ quatre ans, l'ayant fait venir, & la prenant par la main, elle la lui presenta, le supliant de la recevoir comme le dernier gage de son amour. La *Bussiere* fondoit en pleurs, on le tira de ce spectacle doulourenx, & on fut deux jours à lui cacher la mort de sa femme.

Une niéce qui ne l'avoit pas quittée pendant sa maladie, trouva, aprés qu'elle fut morte, ce portrait & ces lettres sous le chevet de son lit ; à peine les eût-elle lûës, qu'elle devina facilement la cause de son malheur, elle eût d'abord la pensée de les remettre à la *Bussiere* ; mais ayant fait réflexion, elle aima mieux les suprimer, de peur de le faire mourir de douleur.

Comme rien ne pouvoit consoler la *Bussiere*, & que tout ce qu'il voyoit lui rapelloit continuellement les tristes idées de ce qu'il avoit perdu, ses parens le porterent à voyager, à quoi il avoit toûjours eu de l'inclination ; la personne que vous avez vû avec lui, me dit mon ami, ne l'a

point quitté, & c'eſt de leurs voyages qu'ils viennent de nous entretenir.

Aprés qu'il eût achevé de parler : Vous voyez, reprit-il un moment aprés, que l'homme n'eſt pas fait pour vivre dans une longue proſperité.

D'APOLLONIUS.

De la Magie, & du Démon de Socrate.

JE viens de lire la vïe d'*Apollonius de Thiane*, compoſée par Philoſtrate. C'eſt cet Apollonius qui prédit l'Empire à Domitien. Dans la ſuite, il fut pourtant mal récompenſé de ſa prédiction ; car dans une occaſion cet Empereur l'auroit fait mourir s'il n'eût diſparu à ſes yeux par le ſecours d'un démon qui le porta à Pouſſol.

Philoſtrate dit qu'il ſe rendoit inviſible quand il vouloit, qu'il devinoit les penſées, qu'il délivroit les poſſedez ; mais qu'il n'étoit pas Magicien, ne faiſant ces prédictions & ces prodiges, que par le ſecours d'un genie qui lui obéïſſoit, & qui lui réveloit les choſes futures, comme il étoit arrivé à Socrate.

Cependant *Apollonius* étoit Magicien,

& même ses prestiges ont été nuisibles à l'Eglise ; ils paroissoient si merveilleux, que plusieurs personnes le prirent pour un Dieu, & Hierocles publia un livre où il le faisoit aussi puissant que Jesus-Christ. Saint Jean le combattit à Ephese. Ce fut dans cette même Ville, où haranguant le peuple, il s'arrêta tout à coup, criant : *Courage Etienne, frape le Tiran*, ajoûtant qu'on venoit de tuer Domitien, ce qui se trouva vrai, par la nouvelle qu'on eût peu de tems aprés de sa mort.

Apollonius voulut passer pour immortel, & ce fut pour cette raison que l'Empereur Nerva lui ayant écrit, il envoya la réponse par Damis son cher disciple, à qui il avoit dessein de cacher sa mort. Ses sectateurs publient qu'en l'année 97. de Jesus-Christ, il fut enlevé au Ciel : les autres, qu'il est mort en Candie ; & quelques-uns assûrent qu'étant en l'Isle de Rhodes il entra dans le Temple de Minerve, & que là il disparut tout à coup en la presence du peuple. Vrai semblablement il fut emporté par le démon comme un insigne Magicien, qui pendant sa vie s'étoit fait une aplication particuliere de détruire la Divinité de Jesus-Christ.

Philostrate raporte qu'aprés sa mort il parut à un jeune homme de Tiane, qui

doutoit ſi l'ame mouroit avec le corps, & qu'il le perſuada de ſon immortalité.

Il n'eſt pas vrai qu'*Apollonius* devinât les penſées, ni qu'il chaſſât les démons du corps des poſſedez. Dieu ſeul connoît le ſecret du cœur, ſi ce n'eſt que les penſées ſoient accompagnées de quelque ſigne exterieur, qui les découvre au démon.

Pareillement jamais Magicien n'a chaſſé le démon du corps des poſſedez; car il ne pourroit le faire que par le moyen d'un autre démon; & alors, comme dit le Seigneur, ſon Empire ſeroit diviſé.

A la verité, dans les choſes naturelles, un démon peut empêcher l'action d'un autre démon, parce que l'un étant d'une eſpece plus noble que l'autre, peut par ſa propre force s'opoſer à ce que l'autre veut faire. Ce qui pourtant n'empêche pas qu'un démon inferieur, s'il a un ordre de Dieu, n'arrête ou ne détruiſe tout ce que les démons ſuperieurs auroient fait, ou voudroient faire, parce qu'alors Dieu lie le démon plus puiſſant, & ne lui permet pas d'agir.

On demande un jour là-deſſus, pourquoi un démon ne pouvoit pas chaſſer un autre démon, puiſque dans Tobie la fu-

mée du foye d'un poisson chassa le démon qui avoit tué les sept maris de Sara, fille de Raguel.

Pour entendre les paroles de l'Ange à Tobie, il faut se souvenir que Tobie pendant son voyage, se lavant les pieds au bord du Tigre, un poisson sortit de l'eau tout à coup pour le devorer. Raphaël lui ayant commandé de tirer ce poisson à terre, lui dit, que quand il seroit mort il lui ôtât les entrailles, & qu'il gardât le *foye*, le *cœur*, & le *fiel*. On sçait que le foye est le siege de la concupiscence; cela suposé.

On pourroit, ce me semble, répondre que la fumée du poisson ne chassa point le démon de la chambre de Sara la premiere nuit de ses nôces avec Tobie; mais que ce fut la continence de Tobie, qui fit ce que l'Ange lui avoit ordonné. Comme les sept maris de Sara ne cherchoient dans leur mariage que la seule concupiscence, Dieu les abandonna au pouvoir du démon. Tobie au contraire la premiere nuit brûla *le foye* du poisson, c'est-à-dire, sacrifia ses desirs à Dieu, & passa les deux suivantes en oraison, ce qui est signifié par *le cœur* & par *le fiel* du poisson, qui marquent l'amour ardent qu'il avoit pour Dieu, & la quatriéme nuit il habita

avec Sara ſans craindre la puiſſance du démon.

Mais ſurquoi la défenſe de la magie peut-elle être fondée ?

Sur ce que le monde materiel & viſible, tel qu'eſt le nôtre, ne doit avoir aucun commerce avec le monde ſpirituel & inviſible. Comme les eſprits & les créatures corporelles ne peuvent être ſujettes aux mêmes loix, elles ne peuvent entrer dans une même ſocieté. Suivant cette raiſon *Palingenius* ſe trompe, quand il dit que l'air étant rempli de bons genies, il nous ſeroit utile d'avoir liaiſon avec eux.

De plus, les eſprits qui ſont dans les élemens, ne ſont point de bons genies, mais des Anges rebelles, (à la verité moins que les autres) dont le commerce ſeroit trés nuiſible à nôtre vie, & à nôtre ſalut.

Peut-être ne ſera-t-on pas fâché de trouver ici en quel tems a commencé la magie, & ſi *Zoroaſtre* n'en a pas donné les premieres connoiſſances.

Zoroaſtre étoit Aſtrologue & non pas Magicien ; mais ce qu'on peut dire de plus raiſonnable là-deſſus, c'eſt ce que dit CASSIEN dans ſes * Conferences,

* *pag.* 332.

que la plus ancienne tradition nous aprend que *Cham* fils de Noé instruit de la magie, & n'osant mettre dans l'Arche des livres de cette matiere, grava sur des lames de divers métaux, & sur des pierres les connoissances qu'il en avoit, afin que le déluge n'en pût effacer les caracteres, & qu'aprés que les eaux seroient retirées, il les pût reprendre, comme il fit, pour les transmettre à la posterité.

Quant au genie ou au démon de *Socrate*, on ne peut croire que ce Philosophe ait eu de la communication avec son bon Ange, étant une grace que Dieu n'a accordée qu'à quelques Saints. On ne doit pas penser non plus qu'il ait été inspiré par un mauvais démon, lui, dont la vie a été si pleine de vertu, que plusieurs Peres n'ont pas desesperé de son salut.

Ce qu'on peut donc penser *de ce genie*, c'est que les Philosophes du tems de Socrate s'attachoient tous à la Physique, & que lui s'apliqua uniquement à la Morale pour mieux connoître le cœur de l'homme, & les vertus qui lui conviennent. L'étude continuelle qu'il faisoit de cette science que les autres Philosophes négligeoient, & le grand progrés qu'il y fit, le rendirent si vénérable aux Atheniens, qu'ils lui attribuerent un démon,

ne pouvant s'imaginer que ses lumieres lui vinssent d'ailleurs, que d'une intelligence superieure.

Il me souvient de deux choses que j'insere ici par occasion, qui marquent assez bien le caractere de ce Philosophe.

Il ne pouvoit pardonner l'attention continuelle qu'on a à se donner des agrémens, & la négligence que l'on marque à se parer de la vertu. Quand il voyoit des personnes qui se faisoient peindre; *Que nous avons de soin*, disoit-il, *de faire un portrait qui nous ressemble ! & que nous en avons peu d'en faire de nous, un, qui ressemble à la Divinité !*

Il estimoit *le repos*, le plus grand de tous les plaisirs, & *un bon ami*, le plus excélent de tous les biens, & le seul qui peut être légitimement desiré & cherché par un Philosophe.

Il recommandoit trois choses à ses Disciples, *la sagesse, la pudeur, & le silence*. Il disoit qu'il n'y avoit rien de plus utile à l'homme qu'*une méchante femme*, parce que s'étant accoûtumé à la souffrir, il ne trouvoit plus rien de difficile.

Quand on vint lui dire qu'il étoit condamné à la mort par les Atheniens; *Et eux*, répondit-il, *le sont par la nature.* Et sa femme se plaignant que c'étoit inju-

ſtement : *Voudrois-tu*, lui dit-il, *que ce fut juſtement ?*

LA JUSTICE.

VErtu inconnuë parmi les hommes. Ceux qui par leur devoir s'obligent à la rendre aux autres, ne ſe la rendent preſque jamais à eux-mêmes, leur interêt les aveugle, & il ſemble qu'étant parvenus aux dignitez, ils ſe ſont acquis le droit de faire impunément des entrepriſes injuſtes. Qu'un miſerable tombe dans la moindre erreur, c'eſt un monſtre ; qu'un homme de qualité faſſe une action infâme, ce n'eſt tout au plus qu'une fragilité. Lorſque je reçois une injure de mon inferieur, je m'en plains ; & quand un grand me caſſe le bras, je ſuis trop heureux qu'il ne m'ait pas ôté la vie.

¶ Si voler & faire des concuſſions ſont des injuſtices, où en fait-on plus que parmi la plûpart des Praticiens ? Combien de mauvais conſeils donnez ? Combien de ſubtilitez pernicieuſes pour multiplier les conteſtations ? Et le pis eſt que mon Procureur me trompe le premier en abuſant de ma ſimplicité. Je l'avouë, j'ai été la dupe plus d'une fois de ceux à qui j'avois

donné ma confiance, & j'ai connu à mes dépens que j'avois plus à me garder de mes gens d'affaires, que de mes ennemis.

Un jour feu *Arlequin* representoit dans une Comedie un voleur de grand chemin. Se sentant poursuivi par les Archers, il vient sur le theâtre tout hors d'haleine, & ne sçachant où se cacher. *Ha ! ciel*, dit-il, *je suis perdu, les Sergens, les Archers, le Prevost, tous ces gens de bien me poursuivent, que deviendrai-je ? où me fourrer ? Je me suis déguisé avec cet habit d'Arlequin pour n'être pas reconnu ; il y a dix ans que je suis dans la profession, je l'ai toûjours exercée avec honneur, sans jamais prévariquer ; & ma conscience ne me reproche rien là-dessus, mais les honnêtes gens ne sont pas heureux, & si j'avois été fripon j'aurois fait fortune. Un miserable Prevost & des malheureux Archers, plus voleurs que moi, sont venus interrompre mon occupation, & me courent comme un lievre. Je me suis sauvé dans cette ville, où l'on aura de la peine à me reconnoître ; car il y a tant de gens de ma profession, que j'espere d'être confondu dans la foule.*

Mais, continuë-t-il, *ce n'est pas tout, il faut vivre & je n'ai rien. Quel métier*

faire ! je ſçai aſſez bien le Palais, & je pourois être principal Clerc d'un Procureur ; mais non, ce ſeroit tomber de fiévre en chaud mal. Homme d'affaire, encore pis, &c.

¶ On apelle les Praticiens *gens de Juſtice*, jamais gens plus mal nommez, on les ſouffre pourtant tels qu'ils ſont, parce qu'ils ſe rendent tous les jours plus néceſſaires. Il y a quelque-tems que me trouvant au Palais, l'Intendant d'un homme de qualité me fit voir par occaſion un ſoliciteur, qui ſe livre à toutes ſortes de Parties pour tourmenter leurs adverſaires par toutes les chicanes imaginables ; & puis qui fait dire adroitement à ces adverſaires, que moyennant quelques piſtoles plus ou moins il ceſſera ſes pourſuites ; & ſur ce que je demandai à cet Intendant pourquoi on ne pendoit pas de tels ſcelerats ; *Bon*, me répondit-il, en riant, y *auroit-il des Palais ſans eux?* Je crois qu'en effet, les Praticiens ſe cotiſent pour leur donner penſion.

Un Normand me loüant dernierement l'eſprit & l'habileté d'un Procureur. *Comptez*, me dit-il, *qu'il n'y a point de mauvaiſe cauſe entre ſes mains. L'excélent homme*, dis-je, *qui change le blanc en noir, & le noir en blanc !* Par

combien d'injuſtices eſt ſoûtenuë une telle capacité ? Et quelle déteſtable reſſource pour favoriſer le brigandage ! Voilà pourtant les ſortes de gens qui ſont deſtinez à défendre le bien, l'honneur ; & la vie des hommes.

¶ Une perſonne d'autorité veut être payée, & ſur le champ, & juſqu'à la derniere obole, mais elle ne veut point payer, ou il le veut faire quand & comme il lui plaît. Tout preſſe quand il s'agit de le ſatisfaire, & rien ne preſſe quand il faut qu'il ſatisfaſſe les autres. Si l'on égratigne ſon chien, il accable de pourſuites ; écraſe-t-il les autres, on lui manque de reſpect quand on ſe plaint. Il prétend que le monde commence & finit à lui ; il EST, lui ſeul comme Dieu, & tout le reſte des hommes eſt compté pour rien. On peut apliquer ce qui vient d'être dit, à la plûpart des perſonnes diſtinguées par leur autorité, par leur charge & par leur naiſſance.

¶ Une autre eſpece d'injuſtice. Nous ſommes remplis de défauts que nous faiſons ſentir aux autres, nous trouvons même étrange qu'ils en ſoient incommodez, & nous ne pouvons ſouffrir de nos amis les moindres imperfections. Tout doit être fait pour nous plaire, il faut

paroître devant *Sosie* avec une attention extraordinaire, & ne rien dire qui le puisse blesser, & *Sosie*, au lieu de taire ses extravagances, en tire vanité, & prétend nous les rendre vénerables.

¶ Quelle injustice de vouloir être fourbe, concussionnaire, adultere, & de trouver mauvais qu'on le dise. Un homme de condition, élevé dans les premieres dignitez, qui ne donne que de mauvais exemples, par une vie abominable, me fait punir parce que je dis ce qu'il est; il me punit, dis-je, & il ne se punit pas lui-même, lui, qui est le véritable coupable, on ne veut pas que je blâme ses crimes, comme si mon silence devoit les autoriser; ses vices sont publics, toute la ville en est scandalisée, & il prétend que l'on doit avoir pour eux le même respect que pour des choses sacrées, ausquelles on n'oseroit toucher d'une seule parole. Je ne sçai s'il y a une chose plus injuste?

¶ Une autre injustice, c'est la legereté de nos sentimens sur les mêmes choses, & sur les mêmes personnes. *Eugene* est pauvre, c'est un sot, un fat, il n'ouvre jamais la bouche que pour dire des impertinences qui impatientent tout le monde.

Devient-il riche ? eſt-il élevé à un poſte éclatant ? le maître l'écoute-t-il ? eſt-il mêlé dans les négociations importantes ? c'eſt un homme d'un mérite diſtingué, un genie du premier ordre ; un oracle, *un Dieu*, & on n'oſe prononcer ſon nom qu'avec véneration. Cependant *Eugene* dans ſa fortune n'a changé ni de penſées ni de ſentimens, toûjours les mêmes lumieres & le même cœur, à l'orgueil prés qu'il a reçû de ſon élevation.

Mais le voila retombé. On ne peut concevoir par quel endroit il étoit parvenu, & plus on l'examine, plus on déplore l'aveuglement de ceux qui avoient contribué à ſa fortune. On adore *Sejan*, on tremble devant lui, & on n'oſe le regarder qu'avec des yeux anéantis dans la ſoumiſſion. Eſt-il diſgracié, on le maſſacre, on briſe ſes ſtatuës, on traîne ſon corps dans la bouë ; * *Quelle bouche, quel air, quel traits !* S'il eût été poſſible de le faire revivre, & de le remettre dans ſa premiere fortune, ſes meurtriers ſeroient redevenus ſes adorateurs. Voilà le monde où l'on vit, qu'on aime ſi fort, & qu'on ne peut abandonner.

Ce que je viens de dire a été dit une

* *Juvenal.*

infinité

infinité de fois ; n'importe, on ne peut trop publier des véritez auſſi conſtantes, & auſſi néceſſaires au repos & à la tranquilité de la vie. C'eſt pour n'être pas perſuadé de ces véritez *qu'un exilé* pleure, lamente & meurt de déplaiſir dans le lieu de ſon exil ; il n'y voit que des gens de bien, ſinceres, il peut joüir d'un beau jour & d'une promenade agréable, il y peut vivre paiſiblement ſans défiance & ſans inquiétude. Tout cela lui déplait, il veut revenir, il aime l'eſclavage, & la perfidie ; il n'eſt pas fait pour le repos, mais pour le trouble ; il ſe croit heureux d'eſſuyer la bizarrerie & la froideur des favoris, & d'être en butte à mille ennemis ſecrets qui viſent à rüiner ſa fortune. Il veut parler toûjours en tremblant, choiſir & compter ſes paroles, & être à tout moment expoſé à des orages imprévus. Aimer une telle vie, c'eſt ſe haïr bien cruellement, & être bien ennemi de ſoi-même.

¶ Autre injuſtice. *Theophraſte*, par la bonne opinion qu'il donne de lui, prétend obliger le monde, d'aprouver le parti qu'il prend dans une affaire qui va ternir ſa réputation. Et pour cela il affecte de marquer une exactitude extrême dans toutes ſes autres actions ; ſa conduite eſt

un modéle de ſageſſe, retenu dans ſes paroles, judicieux en tout pour lui & pour ſes amis, il ménage avec dexterité ſes interêts & leur gloire. Il finit des conteſtations par des expédiens, qui rendent la tranquilité aux deux adverſaires. Il remplit parfaitement les devoirs d'un ami, d'un pere, d'un courtiſan, d'un mari, rien n'échape à ſon attention, le meilleur maître du monde, il eſt même touché de compaſſion pour les miſerables à qui il répand des charitez ſecretes. Que de vertus dans Theophraſte! c'eſt dommage qu'il ne les pratique, que pour ſoûtenir une mauvaiſe affaire qu'il affectionne. Ces vertus ſont comme le voile, au travers duquel il la preſente au public pour arracher ſon aprobation.

¶ Je place ici une idée qui me vint il y a quelque tems, je ne ſçai en quelle occaſion elle ne regarde peut-être pas l'injuſtice, mais n'importe.

Le monde eſt un rendez-vous de toutes les paſſions. Perſonne qui n'ait la ſienne, qui n'en ſoit poſſedé, & qu'il ne ſuive, ou directement, ou indirectement, en lui raportant tout ce qu'il dit & tout ce qu'il fait. Si bien qu'une aſſemblée de gens qu'on apelle ſages, habiles, expérimentez, n'eſt qu'une aſſemblée de paſſions ſa-

ges, habiles, expérimentées, raiſon aparente dans leurs diſcours, mais paſſions raffinées dans leurs paroles; combien d'avis dans ces aſſemblées donnez en aparence pour le bien public, qui pourtant ſont ſecrettement raportez au bien particulier de celui qui parle?

Un peuple entier à la promenade, eſt un peuple de paſſions qui ſe divertit, les armées d'hommes ſont des armées de paſſions; les paſſions ſe rendent viſites les unes aux autres dans celles qu'on ſe rend dans le commerce du monde. La Cour, centre & réduit de toutes les paſſions les plus fines, les plus déliées, & les plus dangereuſes. Le Palais, aſſemblée des paſſions les plus vives, les plus violentes, & les plus furieuſes. Parlerons-nous des *Devots*, où régnent, ce ſemble, la modeſtie, la douceur & la charité, & dans le fond les paſſions les plus cruelles, les plus inexorables & les plus ſanglantes?

Paſſions par tout, l'un eſt conduit par l'avarice, l'autre par l'ambition, par la vengeance, & par un éternel reſſentiment. Celui-ci par la calomnie, & par l'envie; celui-là par la gourmandiſe, par la jalouſie, & par le plaiſir. Cette femme court aprés cet homme qui la mépriſe pour courir aprés une autre femme, à

qui peut-être eſt-il lui-même inſuportable. Les uns dans les intrigues & dans les conteſtations, les autres dans le jeu & dans la débauche. Paſſions par tout, adreſſe, fourberie, interêt, orgueïl. Les terres, les mers ſont couvertes de paſſions. Ce ſeroit-là un étrange ſpectacle, & un ſéjour bien terrible pour un homme, qui par hazard ſe trouveroit raiſonnable !

DIALOGUE:

De Manon & d'Angelique ſur leurs Maîtreſſes, dont l'une eſt joueuſe, & l'autre coquette.

Man. JE me doutois bien que je te trouverois endormie.

Ang. Il y a trois jours que je n'ai fermé l'œil.

Man. N'attends-tu pas toutes les nuits que ta maîtreſſe revienne du jeu ?

Ang. Juſte.

Man. Je te plains.

Ang Nous menons dans cette maiſon une vie de Bohemien, il y a ſix ſemaines que le Cocher ne s'eſt pas couché, le Suiſſe ne ſe deshabille plus, les laquais ſont

toute la nuit par voye & par chemin, les valets de chambre ne font que boire & joüer ici ou ailleurs; pour moi je passe les nuits dans un fauteüil, à maudire le jeu & les joüeurs.

Man. Au moins ta fatigue te vaut-elle quelque chose de ta maîtresse?

Ang. Rien du tout, au contraire elle perd continuellement, & j'en porte la folle enchere.

Man. Quoi?

Ang. Elle gronde pour rien, elle trouve à redire à tout. Des grimaces, des duretez, des injures....

Man. Comment peut-elle faire pour payer?

Ang. Bijoux colliers, pierreries, habits, on met en gage, on vend; & quand on n'a plus rien, la jeunesse & une jolie figure sont de grandes ressources.

Man. On dit qu'en effet elle en trouve; entre nous a-t-elle beaucoup d'amans? Certain vieux.... tu m'entends bien, cela fait du bruit.

Ang. Elle me veut faire accroire qu'elle n'a que celui-là, mais je vois ce que je vois; elle emprunta dernierement trente loüis à Monsieur .... qui s'en payera bien-tôt, s'il ne l'a déja fait; elle prend de celui-ci un bijoux, de celui-là

un diamant, l'autre se laisse perdre une discretion : ma foy, je sçai bien moi, que les hommes ne sont pas dupes, & que quand ils font des presens à de jolies femmes, ils sçavent bien où les reprendre. Mais baste, ils font comme ils l'entendent, ce ne sont pas là mes affaires.

Man. Comment vit-elle avec son vieux ?

Ang. Quand elle a perdu, elle le mange de caresses pour tirer de lui de quoi payer, elle lui mord le bout des doigts, lui baise les mains; mais quand elle a gagné, elle fait la Vestale, & ne veut pas seulement qu'il la regarde.

Man. Elle est jeune, & peut-être reviendra-t-elle de son entêtement.

Ang. J'oüis dire ces jours passez à un homme sage, que l'on revenoit du vin & des femmes, parce qu'il faut de la force & de la santé pour continuer la débauche, mais qu'on ne revient jamais du jeu, qui au contraire augmente toûjours avec l'âge. Tu connois bien Madame......... elle perdit ces jours passez chez la...... cent treize loüis, elle fit mille sermens de ne toucher carte de sa vie; à peine fut-elle rentrée chez elle, qu'elle recommença un lansquenet, où elle y fut encore pour plus de quatre-vingt pistoles, avec des

contorſions & des grimaces qui faiſoient peur.

Man. Que veux-tu dire ?

Ang. Tu n'as donc jamais vû joüer ? Imagines-toi des joüeurs autour d'une table, le commencement du jeu eſt aſſez tranquile; un quart d'heure aprés on ſent un peu de chaleur, aprés on s'échauffe davantage; enſuite les paſſions s'animent à proportion du guain ou de la perte. Tous attentifs à la carte fatale, pouſſent tout à coup, quand elle vient, mille voix à la fois. L'attente de la carte ſuivante les replonge dans le ſilence, l'un s'emporte, l'autre déchire les cartes, celle-ci les mord, l'autre les écraſe, elle maudit la couleur, ſe deſeſpere du coupe-gorge; le perdant veut ſe racquitter, & s'embaraſſe toûjours plus, il ſe pique, paſſe la nuit au jeu, nulle moderation, colere, plaintes, emportemens, enfin figures-toi une aſſemblée de poſſedez, chaque joüeur a ſon démon dont il eſt agité juſqu'à la fin du jeu, qui ſe termine preſque toûjours par le dépit & par la douleur. Que je ſuis mal-heureuſe de ſervir une femme de ce caractere!

Man. Conſoles-toi, chacun a ſon mal, pour n'avoir pas affaire à une joüeuſe, je n'en ſuis pas mieux.

Ang. Comment ! J'ai toûjours envié ton état.

Man. Crois-moi, tout ce qui luit n'eſt pas or. Tu n'as jamais ſervi de coquette ? J'en ſers une qui eſt la créature la plus bizarre, & la plus méchante qui ſoit au monde. Nous paſſons, ma compagne & moi, la moitié de la nuit à ſa toilette, & l'autre à faire ſon lit, il n'eſt jamais bien à ſon gré, & aujourd'hui depuis minuit juſqu'à cinq heures, nous l'avons fait quatorze fois.

Ang. Quatorze fois ?

Man. Tout autant ; tantôt il n'eſt pas uni, tantôt il eſt trop haut, les draps ſont repliez, ils la bleſſent, ou ils ſont trop rudes ; ou ils ne ſentent pas bon ; & puis la voila à crier. Chacun a ſa peine. Si tu paſſois trois heures à lui décraſſer le ſein, à la pomader, à lui laver les pieds & les mains avec de la pâte d'amande ; & puis quand elle eſt dans le lit, à lui frotter avec un linge les jambes, & que ſçai-je, tout le reſte du corps. Je ne ſçai ce que tu deviendrois.

Ang. Les femmes ſont bien inſuportables.

Man. Ce n'eſt rien que cela. Le matin il faut la relaver, & la peigner bien doucement ; car ſi par malheur le peigne lui tire

tire un cheveu, elle me fait mettre sur sa chaise pour m'en arracher une poignée.

Ang. Quelle bizarrerie !

Man. Ce matin encore, en lui attachant son manteau, elle a senti tant soit peu la pointe de l'épingle, elle m'a pris cette même épingle, & m'en a piqué jusqu'au sang, à la verité elle n'ose faire cela quand il y a du monde ; mais alors elle me donne par derriere des coups de pied dans les jambes.

Ang. Et tu souffres cela ?

Man. Que veux-tu que je fasse, les autres femmes valent-elles mieux ? Si elles ne sont joüeuses, elles sont coquettes ; si elles sont dévotes, elles font enrager leurs filles à force de scrupules ; les ménageres font mourir de faim leurs domestiques, & on ne fait jamais rien avec elles. Que devenir ? Les filles sont bien malheureuses d'être obligées à servir ! en changeant de maîtresses, elles changent de tourmens.

Ang. Je te plains !

Man. Le grand œuvre c'est le matin, à se faire un visage avec du blanc & du rouge, à se mettre du vermillon sur les lévres, au bout des doigts, & au sein, à trouver les places heureuses pour des mouches, à se coëffer de bon air, & ce

manege ne s'acheve pas ſans bien de gros mots.

Ang. Mais quel deſſein ont-elles ?

Man. Elles veulent plaire.

Ang. Et à qui ?

Man. A tous ceux qui les voyent.

Ang. A leurs amans, paſſé, cela eſt naturel, mais aux autres.

Man. A tous. Sages, folles, coquettes, dévotes, celles qui ont des deſſeins, celles qui n'en ont point, elles veulent toutes être trouvées jolies, agréables, aimables, & ce ſeroit un crime irrémiſſible de dire à quelqu'une qu'elle manque d'agrémens, c'eſt pour s'en donner qu'elles ſont toutes paîtries de minauderies. Ma maîtreſſe en fait ſon étude ordinaire, & quand elle eſt achevée d'habiller, c'eſt ſon dernier exercice.

Ang. Racontes-moi un peu cela.

Man. Quand elle eſt habillée, elle nous fait tous ſortir de ſa chambre, & puis elle ſe met devant ſon grand miroir où elle arrange ſes traits, elle compoſe ſes yeux, elle aprend à adoucir ſes regards, à les rendre gracieux, tendres, languiſſans, amoureux. La bouche placée d'une telle maniere lui ſemble plus jolie, les dents en paroiſſent plus blanches, les lévres plus vermeilles ; quand elle parle

d'une certaine façon, elle croit que la voix en passant par ses lévres prend des agrémens plus touchans, & que le son en est plus doux. Elle étudie ses mouvemens de tête, son geste, sa contenance, sa démarche; elle aprend à donner à de jolis hommes, qu'elle se figure, de petits coups à vuide, afin d'en donner de significatifs à ceux qu'elle tient déja, ou qu'elle veut gagner dans la suite: Enfin c'est comme je viens de te dire une attention perpetuelle à une infinité de minauderies; (car le mérite des femmes, comme tu sçais, ne consiste que dans le grand nombre d'amans.) Tout cela ne seroit pour moi qu'une comédie, si elle ne me tourmentoit par son humeur bizarre. Ainsi consoles-toi, chacun a sa peine; mais j'entends un carosse qui entre. La voici. Vas-t-en, passes par ce petit escalier.

Ang. Adieu, une autrefois nous en dirons davantage.

DIALOGUE

DES NOUVEAUX DIEUX.

L'Amour ancien, & l'Amour nouveau.

L'Amour anc. JE t'aurai donc toûjours devant mes yeux ?

L'Amour nouveau. Je ne te cherche pas.

L'anc. Que moi qui ſuis le plus noble des Dieux, je ne puiſſe chaſſer d'ici un....

Le nouv. Pas ſi noble que tu crois.

L'anc. Que veux-tu dire par-là ?

Le nouv. Je veux dire que ſi l'on étoit bien curieux de ta génealogie, on te trouveroit une mere qui ne te feroit pas beaucoup d'honneur.

L'anc. Impoſteur !

Le nouv. Point d'injures, je t'en prie. Veux-tu ſçavoir entre nous qui tu es ? Porus eſt ton pere, & la Pauvreté ta mere. Sçais-tu à qui tu dois ta naiſſance ? A l'yvrognerie ; t'aprendrai-je pourquoi on t'a fait accroire que tu étois fils de Venus ? Parce que tu es né dans la fête qu'on fit pour célébrer la naiſſance de cette Déeſſe.

L'anc. Quelle calomnie !

Le nouv. Ecoute jusqu'au but. Porus, qui étoit du banquet, yvre de nectar, entra dans le jardin de Jupiter, & s'endormit, *la Pauvreté* s'aprocha de lui & te conçût. Vois si cela te peut donner une grande vanité.

L'anc. Et toi qui es tu ?

Le nouv. Je suis fils *du Plaisir* & de *la Joye*, & ils ne me quittent jamais. Aussi tout le monde m'aime, & il n'y a que les gens du vieux tems, & quelques avanturiers, qui reverent encore ta divinité.

L'anc. Comptes-tu pour rien d'être Maître des Dieux, & de faire tous les jours de Jupiter même de nouvelles metamorphoses ?

Le nouv. En effet n'est-ce point toi qui l'as changé en aigle pour enlever Ganimede ? Tu t'es mêlé-là d'une belle négociation ; je t'estimerois, si tu avois pû conduire Pallas dans quelque galanterie ; mais pour tes Dieux ils n'ont jamais eu besoin de ton secours pour leurs intrigues.

L'anc. Mais toi aprens-nous un peu ton pouvoir, & quelle est ton occupation dans le monde ?

Le nouv. Tout mon pouvoir est de n'aprocher jamais personne qu'avec la Joye

& le Plaisir. Si tu étois capable de réflexion, je te ferois convenir que tu és le plus méchant enfant de l'Univers.

L'anc. Bien soit, je t'écouterai, mais je veux parler à mon tour.

Le nouv. Il ne tient qu'à toi de commencer.

L'anc. Je le veux bien. N'est-il pas vrai que je donne de l'esprit, de la prudence, & du courage ? Les Poëtes de toutes les nations n'ont-ils pas chanté mes douceurs & mes plaisirs ? Et le *Romain, en parlant des baisers que je fais donner aux amans, *ne les trempe-t-il pas cinq fois dans le nectar des Dieux* pour en exprimer les délices ? D'un cœur bas n'en fais-je pas un cœur noble, & d'un esprit feroce, un homme complaisant ? Sans moi point de bonne grace, ni de politesse, j'adoucis les occupations pénibles des hommes, je dissipe leurs inquiétudes, je vivifie leur cœur, je r'anime leurs sentimens, & je modere même la gravité des Philosophes. Les societez où je me trouve sont vives, ingénieuses, animées, agréables, & pleines de plaisirs ; hé ! quelle felicité plus parfaite que celle de deux amans, qui sans témoins, & libres dans leurs conversations se font des effusions de cœur, &

* *Horace.*

ſe communiquent leur tendreſſe ?

Le nouv. Comment ſe peut-il, que donnant comme tu viens de dire, tant de prudence, tu faſſes les hommes ſi foux ? Quelle nature de ſageſſe eſt la tienne, qui tombe dans la fureur & l'emportement ? Au contraire, méchant dans tes deſſeins, malin dans ta conduite, artificieux dans tes diſcours, fourbe dans tes conſeils, tu ne cherches qu'à ſéduire & à perdre. Où ſont les plaiſirs que tu donnes ? En as-tu jamais donné un pur & ſans mélange de quelque amertume ? Eſt-il même en ton pouvoir de le faire ? Quelle malignité à exciter la jalouſie ſur la moindre aparence ! & quand tu as jetté dans le cœur cette vilaine paſſion, quelles tragédies ! tes plus grandes faveurs vont à remplir tes favoris d'imaginations agréables pour un tems, & à les amuſer de quelque legere eſperance. Soulagement frivole, que tu ne manques pas de leur faire cruellement payer dans les ſuites par des douleurs bien longues & bien ſenſibles !

L'anc. Eh toi ! dis-moi un peu ta conduite.

Le nouv. Je ne parois jamais qu'avec un air gracieux, les amans que j'inſtruis ſont toûjours ſatisfaits, ils s'aiment ſans s'incommoder, tant & ſi peu qu'il leur

plaît, ils ſe quittent, ſe reprennent, s'empruntent, ſe prêtent, & deviennent même les confidens les uns des autres ſans le moindre chagrin. Mes loix ſont douces, aiſées, commodes, on les obſerve ſans ſoûpirs & ſans inquiétude. Dans mon empire point de rupture d'éclat, au ſortir de l'amour, on entre dans l'eſtime & dans les agrémens. Un amant fait une nouvelle intrigue, parce qu'il eſt touché d'un nouvel objet, & quitte ſon ancienne maîtreſſe pour laquelle il ne ſe trouve plus ſenſible. Perſonne ne s'étonne de ces changemens, la maîtreſſe les aprend en riant, & offre ſon ſervice pour leur donner un bon ſuccés. Sur tout, point de longues amours, mais toûjours le plaiſir de la nouveauté, on ſe mocque des amans paſſionnez, triſtes, ſombres, je les fais guais, fleuris, vermeils. Tes éleves ſont gens feroces, ſoupçonneux, inquiets; les miens toûjours perſuadez de leur mérite, polis, bien auprés de leurs maîtreſſes qu'ils courtiſent juſqu'à l'heure d'un nouveau rendez-vous : enfin chez moi point de reproches, mais toûjours paroles douces & obligeantes, langage, qu'on tient également à toutes les femmes, parce que ſuivant mes loix, celle qu'on voit eſt celle qu'on doit toûjours aimer davantage.

L'anc. Et avec ces belles maximes, tu as trouvé moyen de t'introduire parmi elles !

Le nouv. Je ne les ai faites que par raport à leur goût. Combien d'entr'elles qui languiſſoient ſous une fidelité tirannique, qui preſentement ſentent leur cœur ſoulagé par la liberté qu'elles ont de changer d'amant ? Le blond, le brun, le plaiſant, le ſérieux, le vieux, le jeune, elles s'accommodent de tout, le vieux fournit au luxe, le jeune au plaiſir, le plaiſant réjoüit, le ſérieux plaît quelquefois, le blond a de l'éclat, le brun de la vivacité, l'humeur diverſe des femmes met en uſage tous ces differens caracteres, & cette varieté donne toutes ſortes de plaiſirs. Mais ſur tout défenſe à la plus fidele d'aimer plus d'un mois.

L'anc. Plus d'un mois !

Le nouv. Le terme leur paroît encore trop long, & il n'y en a gueres qui puiſſent aller juſqu'au bout. Enfin je ſuis l'amour aiſé, qui aporte avec moi la tranquilité, la joye & le plaiſir. Les amans que je conduis dorment d'un ſommeil profond, ſans être interrompu par aucune inquiétude. Ils ne ſe morfondent point ſous les fenêtres de celles qu'ils aiment, ils ne ſouffrent ni le froid, ni le chaud;

grand feu en Hiver dans la chambre de leurs maîtresses ; & en Eté ils ne font pas difficulté de quitter devant elles leurs cravattes & leurs perruques, & même quand le cœur leur en dit de se mettre en robe de chambre.

L'anc. Manieres bien aisées.

Le nouv. Elles sont du goût des François. De ton régne le Cavalier parloit le premier, presentement c'est la Dame, elle dit tout & s'explique sur tout. A force de faire les amans respectueux, tu les avois rendus ridicules : & moi qui ai fait de nouvelles découvertes dans le cœur des femmes, & qui ai connu leurs vrais sentimens, j'ai formé les amans tels qu'elles les demandent. Et c'est par cette conduite que j'entraîne tout le monde.

L'anc. Je n'ai donc plus rien à faire en ce païs-ci ?

Le nouv. Pas grande chose. Il n'y reste que quelques amans du bon vieux tems, descendus de ces anciens avanturiers qui ne cherchoient qu'à mourir pour les Dames. Mais elles sont bien revenuës de leur erreur, & ne veulent plus d'amans à beaux sentimens. Elles les ont tous releguez dans le païs des Romains, où se rencontrans seuls à seuls, ils ne songent qu'à exhaler leurs passions par de

belles paroles. Les femmes d'aujourd'hui employent le tems plus utilement.

L'anc. Que deviendrai-je donc moi, car il faut bien que je devienne quelque chose ?

Le nouv. Tu peux te retirer en Espagne, ou en Italie, ce sont païs à avantures, tu y triompheras, tes artifices & ta malignité feront des prodiges de constance & de jalousie. Car ces nations sont encore dans ces sortes de puerilitez ; pour ici si tu y demeurois plus long-tems, tu ne trouverois pas dequoi vivre.

L'anc. Adieu donc, je vais suivre ton conseil.

Le nouv. Viens auparavant que je t'embrasse : Adieu, ne regrette pas ce païs, & sois persuadé que tu n'y seras regretté de personne.

DIALOGUE

DE JULIE ET DE SOPHIE.

Julie. TU l'aimes donc bien ?

Sophie. A la folie.

Jul. On ne sçauroit te faire changer ?

Soph. Non.

Jul. Que dit ton pere ?

Soph. Rien.

Jul. Il veut donc que tu l'épouses ?

Soph. Aparemment ; car pourquoi souffriroit-il que je le visse tous les jours ?

Jul. Je venois te proposer un amant riche & plein de bonnes qualitez.

Soph. J'en suis persuadée, mais je t'en remercie, gardes-toi bien d'en parler à mon pere.

Jul. Je louë ta fidelité, & je veux être ta confidente.

Soph. Le mien est le plus aimable du monde, ce n'est ni un soûpirant, ni un passionné, point de manieres ardentes ni de soins importuns, il est sincere, tendre, fidéle, nôtre amour n'est ni inquiet ni turbulent, nous sentons une joye parfaite & toûjours nouvelle à nous voir, & nous ne nous quittons jamais sans avoir encore mille choses à nous dire. Pour moi je lui conserve une fidélité si délicate, que quand nous sommes tous deux en un concert, si la musique excite en mon cœur quelque tendresse, je le regarde aussi-tôt, & je la lui sacrifie.

Jul. Tu es bien à plaindre quand tu ne le vois pas !

Soph. Je me console en pensant à lui.

Comme l'amour eſt ingénieux à ſe donner du plaiſir, auſſi bien qu'à ſe faire de la peine, je rapelle dans mon eſprit tout ce qu'il m'a dit, il fait le même de moi; nous nous diſons enſuite les réflexions que nous faiſons l'un & l'autre ſur nôtre cœur & ſur nos ſentimens, & nous vivons ainſi doucement & ſans inquietude.

Jul. Jamais de broüillerie ?

Soph. Une fois, mais elle dura peu. Un ruban que je pris innocemment devant lui à un de mes couſins, & que j'attachai le lendemain à ma coëfure, lui fit de la peine, & il me quitta avec une douleur, dont alors je ne m'aperçûs point. Il me l'écrivit quand il fut chez lui; & comme il ne venoit plus, touchée de ſa froideur, j'allai quelques jours à la campagne pour y cacher ma triſteſſe. Un matin que je me promenois ſous ces grands arbres que tu connois, qui ſont derriere la maiſon, j'entendis gémir une pauvre tourterelle, dont un moment auparavant j'avois vû tuer le compagnon; & comme alors on chantoit pluſieurs couplets nouveaux ſur le ton *des Folies d'Eſpagne*, je chantai celui-ci qui me convenoit.

Toi ſeule ici plaintive Tourterelle,
As du raport à ma douleur mortelle,
Tu pleures un mort, je pleure un
infidelle.

Jul. Aprens-moi vîte la fin de ta broüillerie.

Soph. A peine achevois-je de chanter que je l'aperçûs.

Jul. Qui, ton amant ?

Soph. Lui-même, il vint à moi les yeux baignez de larmes, & ſe jetta à mes genoux, il n'eût pas la force de me dire un mot, ni moi celle de le relever. Quelques momens aprés, touchez l'un & l'autre, nous nous regardâmes, & nous cauſâmes comme à l'ordinaire, ſans rien dire alors de ce qui s'étoit paſſé. Que de pardons il m'a demandé depuis ! & que de pardons je lui ai accordé ! Nous connoiſſons nôtre bonheur, & rien ne peut diminuer nôtre tendreſſe.

Jul. Que la fortune favoriſe un amour auſſi fidéle, & puiſſe-t-il être auſſi heureux qu'il le mérite. Bien loin de le troubler, faſſe le Ciel que je vous voye bientôt comblez tous deux de plaiſirs, & de proſperitez.

DIALOGUE

DE VENUS ET DE L'AMOUR.

Venus. VOus êtes un fripon, un ſcelerat. Vous joüiez tous les jours de nouvelles maſcarades ; & à moi, qui ſuis vôtre mere, vous me faites faire, quand il vous plaît des voyages du Ciel en Terre, tantôt ſur le Mont-Ida pour voir Anchiſe, tantôt ſur le Liban pour Adonis. Que penſez-vous de la ſcene que vous m'avez fait donner aux Dieux ! .... Ce filet, où Mars & moi ... Eh !

L'Amour. Je ſuis un fripon, un ſcelerat, & tout ce qu'il vous plaît, & cependant je ſuis moins fou que tout tant que vous êtes de Divinitez ; pourquoi vous amuſer à moi ? Et à quoi vous ſervent tant d'expériences que vous avez de ma malignité ? Que ne me chaſſez-vous ; au lieu de cela, point parmi vous de bonnes parties ſi je n'y entre. Pour vous, ma mere, vous me tourmentez un peu plus que les autres.

Ven. Comment ! petit impertinent.

L'Am. Vous ſeriez bien fâchée que...?

Ven. Que ! .... achevez.

L'Am. Que je vous abandonnasse dans vos intrigues. Vos plaisirs seroient bien secs.

Ven. Hé bien, je vais suivre vôtre conseil, je vous chasse d'auprés de moi. Voyez-vous ce Berger sur le Mont-Ida, assis au pied d'un arbre, tout contre une fontaine. Je vous méne à lui, & vous y laisserai, afin qu'il vous instruise & qu'il vous aprenne à être plus sage à l'avenir.

L'Am. Moi demeurer.

Ven. Oüi, vous, & si vous faites le mutin, je vous arracherai vos aîles. Rendez tout à l'heure vôtre arc & vos fléches. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de ne pas dire qui vous êtes.

L'Am. Et vous pensez par là ?

Ven. Je pense ce que je pense.

L'Am. Et moi aussi je pense ce que je pense.

DIALOGUE

De l'Amour déguisé en enfant, & d'un vieux Berger.

Le Berger. HE bien, mon fils, aimes-tu la vie champêtre ?

L'Amour. Elle est douce, mais peu animée, on voit toûjours les mêmes objets, & on y a les mêmes plaisirs. Bois, prairies, fontaines, tout cela est agréable, mais il n'interesse point le cœur.

Le Berger. Qu'y manque-t-il pour l'interesser ?

L'Am. L'Amour.

Le Berg. Ah ! mon fils, tu ne sçais ce que tu dis.

L'Am. J'en ai pourtant oüi raconter de bien jolies choses.

Le Berg. Et à qui ?

L'Am. A des personnes qui aiment. Elles ont mille sortes de plaisirs, elles voyent les objets d'une maniere toute differente, leur cœur animé de l'idée de la personne qu'ils aiment, leur fait trouver dans ces lieux champêtres des agrémens que les indifferens n'y trouvent pas.

Le Berg. Mais, mon enfant ne t'a-t-on jamais raconté ses cruautez ? N'as-tu jamais oüi dire que pour un plaisir leger il donne des douleurs mortelles ? Qu'il déchire le cœur par des inquiétudes, & qu'il fait perdre la raison aux Dieux mêmes, qu'il réduit à d'étranges métamorphoses.

L'Am. Les chagrins des amans, ou ne durent pas, ou ils sont doux. Les peines & les plaisirs mettent une varieté dans l'Amour, qui lui donne des agrémens toûjours nouveaux ; une douceur uniforme deviendroit languissante, une cruauté suivie seroit insuportable, le mélange de ces deux choses tenant le cœur dans des mouvemens continuels, l'occupe & le remplit, & il en devient plus tendre, & ses agitations plus aimables.

Le Berg. Tu parles avec assez d'esprit, mais tu parles en enfant sans expérience. Mon fils écoute l'instruction la plus excélente que je te puisse donner, tu es jeune, & je vois bien que dans la suite tu tomberois infailliblement dans les pieges de l'Amour sans le connoître. A la verité l'Amour est un enfant qui a l'exterieur tout aimable, il est beau, jeune, gracieux, mais cruel, perfide, effronté, sans égard, même pour sa mere, pas un

Dieu ne peut lui résister, tout lui cede, gardes-toi bien de ses flatteries, & remplis ton esprit de force pour le vaincre. * Mais, helas! que viens-je de sentir dans mon cœur? Ha! petit traître, je te reconnois, tu m'as blessé & tu m'échapes.

LETTRE I.

A Monsieur ....

JE vais répondre en peu de mots à vôtre Lettre, où vous me demandez ce que j'estime le plus, la Physique ou la Morale, & à laquelle de ces deux sciences un homme doit s'attacher. J'estime plus la Morale, c'est-à-dire, la connoissance du monde & de soi-même. Sçavoir tout, & ignorer ce qui se passe dans nous, c'est nous mépriser comme indignes de nos réflexions, ou au moins négliger la chose la plus nécessaire pour nôtre repos. C'a été pour s'être bien connu, qu'autrefois Socrate a été déclaré par l'Oracle le plus sage de tous les hommes. Véritable science qui aprend à agir, & non pas à causer, qui tend à la vertu, & non point à la con-

* *L'Amour blesse le Berger, & disparoît.*

teſtation, & en un mot qui nous fait hommes.

La Phyſique eſt belle. Rien de ſi beau, que les divers ſyſtêmes du monde, je veux qu'on ſçache diſtinguer la *matiere, ſubtile, des atômes, & de la matiere premiere*; mais eſt-on ſage de paſſer ſa vie à diſputer ſi les êtres naturels ſont composéz des quatre élemens, ou de la matiere ſubtile, & ſi cette matiere eſt elle-même un amas d'atômes, ou de parties diviſibles à l'infini? La Terre placée dans un Ciel particulier, & les tourbillons de la nouvelle Philoſophie peuvent-ils contribuer à une bonne conduite? Mais peut-on démêler la verité de ces conteſtations? Quand on l'auroit demêlée, quel fruit en pouroit-on tirer, ſi ce n'eſt une gloire aſſez vaine d'avoir le premier éclairci une choſe inutile? Quand Dieu qui nous cache les ſecrets de la nature, en prometttroit la découverte aux méditations des Philoſophes, pouroient-ils les éclaircir? Eux qui ne conteſtent que par jalouſie, qui envelopent la nature dans de nouvelles obſcuritez, & qui la confondent par leurs raiſonnemens opoſez.

J'aime beaucoup mieux la Medecine & la Juriſprudence; l'une conſerve la vie, & l'autre maintenant la Juſtice par-

mi les hommes, les tient en paix & en tranquilité.

L'Hiſtoire eſt fort eſtimable, nous mettant devant les yeux tout ce qui s'eſt paſſé; elle contribuë par les bons & par les mauvais exemples, au réglement de nos mœurs, les Conquerans y trouvent des modéles, & les Politiques des inſtructions.

Ces connoiſſances valent beaucoup mieux que des ſubtilitez ſouvent pueriles, qui ne font que des diſcoureurs importuns, moins diſpoſez à nous découvrir la vérité, qu'à ſe diſtinguer par la nouveauté de leurs ſentimens.

Pour la Poëſie, ſi je parle ſuivant mon inclination, je m'y abandonne, comme vous; mais ſi j'en parle par raport à elle-même, je la regarde comme un arrangement ſonore de quelques mots, qui rendent une agréable harmonie. Mais elle ne m'aprend rien par elle-même; au contraire ſes agrémens amoliſſent l'eſprit, quand il s'y laiſſe aller avec trop de plaiſir. J'aime les Satiriques, où je conſidére moins les vers que la matiere; Juvenal fait des déclamations utiles & preſſantes; & Horace eſt plein de fines railleries, & de ſolides inſtructions. Les Comiques preſentent des caracteres qui vont aux

mœurs : il faut regarder ces Poësies comme une Morale excélente, qui fait bon pere, bon ami, & qui rend le vice ridicule, en sorte que si on ne le suit par les principes de la vertu, on l'évite par la crainte de l'impertinence. Etre honnête homme par les principes de la raison, est une grande disposition à le devenir par les mouvemens de la charité.

Mais pour la Poësie, par raport précisément à elle-même, comme je viens de dire, on doit la prendre comme un agréable amusement, & non pas comme une affaire, d'où pourtant les Poëtes voudroient faire dépendre s'ils pouvoient le salut de l'Empire. Une belle Elegie, une Eclogue, un Sonnet, &c. divertissent pour quelques momens ; on estime ces galanteries ce qu'elles valent, mais on doit les oublier le moment aprés, pour passer à des occupations plus sérieuses.

Ce que je viens de dire fait que je vous blâme d'aprouver les plaintes continuelles que font sur tout les Poëtes contre leur siécle, qui n'a pas grand soin de leur fortune. Ils doivent plûtôt considérer que le monde étant materiel ne se soûtient que par des choses sensibles ; le Commerce aporte les richesses qui rendent les Etats florissans ; les Soldats,

les Finances, & le moindre Commis, vaut mieux par raport à cette fin, que toute la Poësie ; tout ce qui ne va qu'au *pur esprit*, ne contribuë en rien à la force & à la puissance d'une Nation : & les Romains, tout grossiers qu'ils étoient autrefois, n'ont pas laissé de vaincre les Grecs, quoi qu'ils fussent les peuples les plus polis, & les plus sçavans de l'Univers.

Cependant tous les Poëtes n'ont pas été également malheureux, on en a vû qui de peu sont parvenus à des états considérables ; à la verité ce sont de ces miracles que fait la Fortune quand elle veut se divertir, elle assemble si juste toutes les circonstances favorables de tems, de lieu, & de personnes, que tel qui s'est élevé dans certaines conjonctures, s'il fût venu un peu plûtôt ou un peu plus tard, n'auroit pas vû son mérite si bien récompensé.

Je viens aux sçavans qui font le principal article de vôtre Lettre. Je suis de vôtre avis, il est rare d'en trouver qui daignent s'humaniser. Toûjours remplis d'eux mêmes, se berçans de leurs propres idées, ils ne parlent jamais sans apesantir leur mérite sur ceux qui les écoûtent, & avec un air & des manie-

res misterieuses, ils semblent avoir acquis le droit de faire taire tout le reste du monde.

Vous marquez bien le caractere de ces sortes de gens, quand vous dites qu'ils ne veulent connoître que des Princes, dont ils prétendent être les favoris & les confidens, que tout ce qui n'est pas grand les deshonore, & qu'ils se croyent pris en flagrant délit, quand on les trouve avec un homme sans nom & sans équipage.

Si un étranger d'un grand nom paroît dans une Ville, ils lui font annoncer leur mérite, & attendent de paroître eux-mêmes, qu'on les ait long-tems promis comme le Messie, & puis on voit un homme qui souvent connoît les anciens, sans sçavoir vivre avec les modernes, & qui prend une place de distinction parmi des personnes, qui ne le souffrent que comme un recitateur, & qui l'interrogent, quand ils commencent à baailler, & qu'ils veulent s'endormir sur un passage d'Homere.

Vous dites encore vrai, que quand un d'entr'eux s'est fait une opinion, quelque fausse qu'elle lui paroisse dans la suite, il ne la retracte jamais, qu'il prétend que la solidité de son opinion vient de la protection

tection qu'il lui donne, ne voulant pas qu'on puisse douter des propositions qu'il avance. Orgueil tirannique, qui ne laisse à personne la liberté de ses sentimens, & qui fait que de tous les hommes, la plûpart des Sçavans sont ceux qui rendent la science plus méprisable.

L'Orgueil entre si naturellement dans leur caractere, que les plus dociles font voir même sans y penser, de la vanité dans leurs discours. Il y a quelque tems, qu'ouvrant un Livre au hazard, je tombai sur ces paroles. *Tout le monde parle de la Gloire, & cherche la gloire, & presque personne ne sçait & ne peut dire ce qu'elle est, &c.*

J'aimerois autant que l'Auteur me dit: *Tout le monde parle de la Gloire, & presque tout le monde l'ignore, & c'est à moi seul à qui le Ciel a réservé l'honneur de l'aprendre aux hommes, qu'on m'écoute, &c.* Et ordinairement aprés des commencemens si fastueux, au lieu de nous détromper de nos erreurs sur les sujets qu'ils traitent, ils en forment des idées à leur mode, & nous donnent leurs imaginations pour des véritez. Je trouve aussi bien que vous, que ces sortes d'expressions blessent, les hommes ne veulent point être traitez avec tant de hau-

teur, ni si magistralement, un discours modeste plaît davantage, & ce n'est pas le moindre secret de l'éloquence, de nous conduire à elle en nous faisant croire que nous y allons de nous-mêmes. Il y a une maniere sage d'instruire les ignorans, qu'il est bon de ménager au moins par bienséance, les expressions simples font sentir un esprit moderé, qui ne se décore point de sa capacité. Si un Auteur parle mal, sa modestie cache les défauts de son discours, & s'il parle bien, on estime infiniment plus ce qu'il dit, quand il nous le presente avec déference; en un mot, si un Sçavant qui réüssit mérite de l'estime, un Sçavant modeste, dans son succez, ne peut être dignement récompensé. Je suis, &c.

LETTRE.

A Monsieur....

VOus serez peut-être surpris de recevoir de moi une Lettre dattée de.... en voici la raison. Monsieur de... se trouvant seul dans sa maison de campagne, m'a fait l'honneur de m'envoyer

chercher pour passer quelques jours avec lui. Au reste, quelque mérite que vous lui connoissiez, vous lui en trouverez infiniment davantage, je ne l'ai jamais vû dans un si grand dégoût du monde, nos conversations ne roulent que là dessus. Il me dit à tout moment qu'il n'est capable de penser à lui que dans cette retraite, & qu'il s'y remplit de réflexion pour adoucir les peines qu'il sent dans l'accablement des affaires, que sa plus sensible douleur est de se voir contraint à faire des malheureux, qu'il est toûjours tourmenté ou par son propre état, ou par celui d'autrui, qu'il ne peut plus compter sur aucun ami, que ceux qui lui paroissoient les plus fidéles deviennent ses envieux, & que sa prosperité lui attire des jalousies continuelles.

Sa famille le tient dans ses dignitez plûtôt que son inclination ; ses lumieres utiles au bien public, ont des suites qui troublent son repos, & on peut dire en quelque façon qu'il n'est malheureux que par son mérite. A peine rentre-t-il dans la fonction de ses charges, qu'il devient l'esclave public, & il sent & porte tout le poids de sa fortune. Avec un esprit attentif, & plein de bonnes intentions, il craint toûjours de mal faire ;

les perſonnes les plus aſſiduës à lui faire leur cour, ſont autant d'eſpions qui rendent compte de ſa conduite, ils étudient ſes yeux pour découvrir ſes ſentimens, & empoiſonnent ſes deſſeins ſur les moindres aparences. Comme il a affaire principalement à des gens durs, il ne peut leur perſuader la modération, & il arrive ſouvent qu'au lieu de les fléchir, de certaines conſidérations le font conſentir à leurs entrepriſes.

Quand il ſe promene ſeul dans les allées de ſon parc, il fait des réſolutions admirables ; mais il trouve bien de la difference entre faire des réſolutions & les pratiquer, il les fait dans la ſolitude, où ſon eſprit ſe forme ſans obſtacle diverſes idées de vertu ; mais les difficultez qu'il trouve dans l'execution, renverſent tous ſes projets, & font évanoüir ſes bons ſentimens.

Ces jours paſſez, à l'occaſion d'une choſe qui le regarde, il me parla de la Cour, qu'il me dit être un coin *des eſpaces imaginaires*, où les habitans ne ſe nouriſſent que d'illuſions. Qu'elle n'eſt composée que de perſonnes artificieuſes, contre leſquelles il faut être continuellemeut en garde, qu'une diſtinction du Maître broüille les amis les plus intimes, qu'on

n'y regarde rien avec des yeux indifferens, que les moindres aparences fondent des conjectures, & font prendre des résolutions, & que le vice & la vertu n'y paroissent tels, que par le jour qu'on leur donne.

Dans le goût où il est pour la solitude, il me lut dernierement un Paralelle qui flatte bien son inclination, & qui met *le Solitaire* au dessus-même *du Conquerant.* Le voici.

Paralelle du Solitaire & du Conquerant.

LE Conquerant qui rentre en lui-même trouve bien des choses à blâmer dans ses conquêtes : le Solitaire, qui est toûjours dans lui, ne trouve rien à blâmer dans ses actions.

Le Conquerant est tout au dehors, & ne se possede jamais ; le Solitaire est tout au dedans, & se possede toûjours.

Les passions grossissent la gloire aux yeux du Conquerant, le Solitaire la connoît telle qu'elle est.

Le Conquerant n'estime que les choses brillantes & passageres, le Solitaire n'estime que les solides & les permanentes.

Quand le Conquerant a tout vaincu, il

ſe reſte à ſe vaincre ſoi-même, le Solitaire commence par ſe vaincre, & croit toute autre victoire indigne de ſa vertu.

Le bruit remplit la vie du Conquerant, le ſilence rend heureuſe celle du Solitaire.

Le Conquerant a beſoin de tout pour ſon bonheur, le Solitaire n'a beſoin de rien pour ſon repos.

Le Conquerant ſe perd dans l'élevation, le Solitaire ſe conſerve dans la médiocrité.

La victoire du Conquerant eſt plus éclatante, celle du Solitaire plus utile.

Les conquêtes alterent toûjours le Conquerant, la modération ſatisfait toûjours le cœur du Solitaire.

Le monde eſt trop petit pour le Conquerant, une petite retraite ſuffit pour le Solitaire.

Enfin, le Conquerant eſt l'ouvrage du monde, de l'ambition & de la fortune, & le Solitaire celui de la raiſon, de la ſageſſe, & de la vertu.

Nos converſations ont été interrompuës par des perſonnes qui le ſont venu voir; entr'autres par Monſieur L...... J'avois ſi ſouvent entendu parler de lui, que j'ai été bien aiſe de le connoître par moi-même. A vous parler franchement,

c'eſt l'homme du monde le plus rempli de ſa naiſſance & de ſon mérite, & qui ſe croit le plus éloigné de ce défaut. Son aveuglement là-deſſus va juſqu'à la ſtupidité, il eſt continuellement ſur le cérémonial, & toûjours entêté du titre que vous ſçavez qu'il prétend. A ſon entrée dans le monde il s'attira l'eſtime publique par ſa politeſſe, qui laiſſoit dans toutes les occaſions des idées de la nobleſſe de ſon eſprit & de ſon cœur, & preſentement comme s'il étoit fatigué de ſa modération, il ne cherche que des diſtinctions qui le rendent odieux, juſques dans les viſites qu'on lui fait, quoi qu'il ſoit ſeul, & ſans occupation dans ſa chambre, il affecte de faire attendre plus ou moins, ſuivant le rang de celui qui lui veut parler de peur de manquer à une cérémonie qui diminuât ſa dignité.

Madame de..... arriva le lendemain que l'homme dont je viens de vous parler fut parti. Ce ſont des manieres bien opoſées, elle nous dit mille hiſtoires du monde ; à la verité les peintures étoient vives, & *la prochaine* avoit ſa place dans la Satire ; ce qui me réjoüit, ce fut une réflexion qu'elle fit, aprés avoir achevé une intrigue peu avantageuſe à une femme, qui eſt que l'on ne pouvoit parler de qui

que ce ſoit ſans égratigner un peu ſa réputation. A peine eût-elle achevé ſa réflexion, qu'elle nous raconta une autre intrigue pire que les premieres.

Elle parle auſſi franchement d'elle que des autres ; en nous faiſant ſon portrait, elle dit entr'autres choſes, qu'elle ſçavoit aſſez bon gré à ceux qui lui diſoient la verité, mais qu'elle étoit beaucoup plus aiſe de la trouver elle-même, parce que cela flatoit ſon amour propre, & qu'elle ne vouloit devoir ſa vertu qu'à ſes réflexions.

Dans ce tems-là, on vint rendre au maître de la maiſon un paquet de Madame de...... dont par occaſion il me dit beaucoup de bien, que je fis ſemblant de croire. Je vous ai toûjours dit que perſonne n'impoſe tant que cette femme, mais je la connois trop, & je vais vous la bien faire connoître, afin que vous ne vous trompiez pas à ſon caractere. Si elle paſſe pour un eſprit fort, c'eſt parce qu'elle eſt inſenſible, elle donne la dureté de ſon cœur pour une fermeté d'ame, ſes manieres marquent d'abord de la nobleſſe & de la grandeur ; mais quand elle n'eſt vûë de perſonne, elle deſcend à une avarice ſordide. Rien à ſes yeux n'eſt plus grand que d'obliger les perſonnes de mé-

rite, cependant elle eſt ingrate envers ceux-mêmes qui lui ont rendu des ſervices eſſentiels, quoi qu'ils ne lui demandent que des paroles favorables, qu'elle diroit par vanité pour des perſonnes indifferentes.

Occupée continuellement de ſon viſage & de ſes agrémens, elle veut paſſer pour un genie ſublime, capable de négociations & de grandes affaires. Si une action genereuſe lui peut attirer les yeux du public, elle s'y porte avec ardeur; mais ſi elle doit être ſecrette, ſon cœur ſe trouvant ſans l'apui de la vanité, ſe trouve ſans force & ſans vertu.

Un brillant heureux répandu ſur ſa perſonne, éblouït en ſa faveur les gens incapables de réflexions, ou qui prévenus favorablement, commencent à la connoître, mais ſon brillant ne tient pas longtems contre ceux qui le peuvent ſoûtenir. Son plus grand art eſt une ceremonie de viſites qu'elle rend régulierement, & un accueil doux & agréable qu'elle fait à tout le monde, mais c'eſt tout ce qu'on peut tirer d'elle; & ſi gagné par ſes manieres on s'engage à elle en des choſes ſolides, comptant d'en tirer de la reconnoiſſance & de la protection, on ſe trompe, ſi ce n'eſt qu'on exige ſes ſer-

vices, quand on l'a mise en état de ne pouvoir plus se passer de ceux qu'on lui rend, autrement l'occasion passée, elle revient aux promesses ; & ce qui étonne le plus, c'est qu'elle a le cœur ainsi fait pour ses confidens mêmes, dont la fortune lui est presque aussi indifferente, que celle des personnes qui lui sont inconnuës.

A la verité elle rend quelquefois de petits services, mais pour s'exempter d'en rendre de plus importans, qu'elle prévoit qu'on lui doit demander, & ainsi elle colore son refus par la bonne volonté qu'elle a déja témoignée en de petites choses, & qu'elle veut persuader qu'elle continuëroit dans les grandes si elle n'y voyoit des difficultez, qu'elle veut trouver invincibles. En un mot beaucoup de fausseté dans cette femme, & presque point de qualitez essentielles.

Nous partirons d'ici dans quelques jours, pour aller voir une nouvelle maison que Monsieur. . . . a achetée des heritiers de feu Monsieur. . . . . je la vis l'année derniere par occasion. Elle est petite, le bâtiment médiocre, agréable pourtant, & assez de logement. Elle est scituée dans une plaine, quatre cens arpens de bois attachez à ses murailles, percez

de longues routes, le jardin eſt fort grand, bien entretenu, beaucoup d'allées, quantité de jets d'eau, deux ou trois petites grottes, d'où ſort de l'eau qui vient d'un grand réſervoir, & qui va ſe jetter par petites caſcades dans un canal fermé de quatre hayes en forme de ſalle, où l'on a taillé pluſieurs fenêtres. Cette maiſon n'a vûë que ſur des bois, & ſur quelques collines aſſez éloignées, elle eſt hors de tout commerce, & un Hermite la trouveroit propre à y mener une vie commode. Je crois que le maître ne l'a achetée qu'à deſſein de s'y retirer un jour, & de s'y cacher comme dans un véritable deſert. Je ne crois pas y être aſſez long-tems pour vous écrire. Je verrai pourtant. Adieu, Monſieur, ſi mes Lettres vous ennuyent ne les liſez pas, ou liſez-les à diverſes repriſes.

LA PEINTURE.

Qu'il faut néceſſairement connoître les paſſions & tous les mouvemens du cœur pour y exceller.

Eloge de la Peinture, & quelques traits des plus fameux Peintres.

IL y avoit autrefois deux * *manieres* de Peindre, l'*Ellanique* ou *Grecque*, & l'*Aſiatique*. *La Grecque* ſe diviſoit en *Attique*, & *Sycioniene*, à cauſe de Theopompe qui étoit de Sycione. Si bien que l'on diſtinguoit trois ſortes de Peintures; l'*Attique*, la *Sycioniene*, & l'*Aſiatique*.

Dans la ſuite les Romains imiterent les Grecs, mais ils eurent leurs manieres particulieres; & ainſi on compte parmi les Anciens quatre ſortes de Peintures, ſur leſquelles les Peintres Modernes ont formé leurs Ecoles d'Italie, dont les premiers Maîtres ſont *Michel Ange*, & *Raphaël*.

† Les Peintres Venitiens, & ceux de

* *Les manieres anciennes de peindre.*

† *Les Peintres Italiens.*

la Marche Trevisiane, dont *Titien* eſt le chef, ont principalement imité les beautez de la nature qu'ils ſe mettoient toûjours devant les yeux.

Parmi les Lombards, *le Correge* qui s'eſt fait Peintre par ſon ſeul genie, a imité la nature encore mieux que *le Titien*, par une maniere tendre, noble & facile.

Les Toſcans ont une peinture plus recherchée & plus finie, & qui montre plus l'art à découvert : *Leonardo d'a Vinci*, & *André del Sarto* ont excellé parmi eux.

De ce que je viens de dire, on peut remarquer quatre principales manieres de Peintures en Italie. *La Romaine, la Venitienne, la Lombarde*, & *la Toſcane*, auſquelles les autres ſe raportent.

J'ajoûte que Michel Ange, chef de la Romaine, a donné les régles d'une Peinture grande & hardie qu'il avoit étudiée principalement ſur la Statuë d'Hercule de Belvedere, faite de la main d'*Apollonio* l'Athenien, ſur laquelle il a formé les idées de ſes plus excélens Ouvrages. Voilà pour la Peinture en general.

Voici quelques réflexions que j'entendis faire là-deſſus ces jours paſſez.

On dit que la Peinture eſt * l'*Imitation*

* *Définition de la Peinture.*

des actions humaines ; que les actions humaines sont proprement imitables par elles-mêmes, comme parties principales, & que tout le reste n'est dans le tableau qu'accessoire. Par exemple, quand on peint deux ennemis qui se battent, leur combat est l'action principale, & tout le reste, comme les armes, le champ de bataille, &c. sont accessoires, & comme concourans à representer le combat.

De là on tiroit cette nouvelle définition de la Peinture, qu'*elle est l'art d'exposer aux yeux les choses invisibles.*

En effet, que prétend le Peintre en nous representant les deux combatans, si ce n'est de nous faire voir leur courage & leur intrepidité, qui sont des choses, qu'on ne voit point, étant des mouvemens de leur cœur, qui nous representent leurs agitations interieures ?

Cette définition paroît d'autant plus véritable, qu'elle conduit à connoître ce qui est nêcessaire aux Peintres qui veulent exceller dans leur art.

* Si la Peinture represente les mouvemens interieurs ; donc il faut nécessairement que les Peintres connoissent le cœur, il faut qu'ils examinent toutes les

* *Il faut connoître le cœur, & ses mouvemens.*

agitations que la nature y excite, & qu'ils aprofondiſſent non ſeulement chaque paſſion en particulier, mais auſſi que leur imagination s'étende à toutes les manieres differentes de la peindre.

Par exemples, ſupoſons Alexandre combattant à la tête d'une armée, & qu'Apelles, Zeuxis, Michel-Ange & Raphaël le peignent, ſans doute que ces Peintres ſupoſez Contemporains feront des repreſentations excellentes, qui pourtant ne feront pas de même goût. S'il n'y avoit qu'une ſeule maniere de peindre l'intrepidité de ce Prince, il faudroit que tous ces Peintres s'y conformaſſent, à peine de faire une mauvaiſe repreſentation; mais, comme je viens de dire, cette intrepidité étant diverſement, & pourtant admirablement peinte dans leurs tableaux, il faut néceſſairement, qu'il y ait pluſieurs manieres de la repreſenter, leſquelles doivent toutes être connuës par un Peintre excélent, qui étant obligé d'en choiſir une, doit auparavant les examiner toutes pour faire un bon choix.

* De plus, pour réüſſir dans la Peinture, on doit conſulter ſon temperament. Qu'un Peintre qui a le cœur ſenſible n'entreprenne rien de cruel, ſon imagination

* *Connoître ſon propre temperament.*

opoſée à la cruauté, ne pourra lui fournir les idées ſanguinaires du carnage qui ſe fait dans les combats, qu'il peigne des choſes tendres, il réüſſira, parce qu'alors il peindra plus du cœur que de la main. Il doit auſſi examiner ſes inclinations; comment avec une ame lâche peindra-t-il un Prince magnanime ? & comment marquera-t-il bien dans ſes traits les ſentimens nobles qu'il ne connoît point ?

Je ne voudrois pas non plus qu'un Peintre, qui a le cœur mol, peignît un homme fier & hautain, la fierté n'étant point de ſon caractere, il ſera obligé de faire violence à ſon eſprit pour s'en faire une idée. Ce n'eſt pas aſſez de voir la fierté ſur le viſage des Heros, il faut la connoître un peu par ſoi-même. La nature eſt un principe general, qui fait tout, mais non pas par un ſeul homme; elle fait par l'un les choſes tendres & paſſionnées, & par l'autre les fieres & les heroïques. Combien verroit-on de chef-d'œuvres de Peinture, ſi chaque Peintre ſuivoit ſon inclination, & qu'ils vouluſſent tous travailler principalement pour la gloire ?

C'eſt cette inclination qui donne l'ame à la Peinture. Mais d'où lui vient cette ame ? Eſt-ce de l'imagination du

Pein-

Peintre, de ſon eſprit, ou de ſon cœur?

* De tous les trois, c'eſt d'une imagination vive & forte, qui exprime parfaitement l'idée qui met dans la Peinture une vivacité non vague, non étenduë, mais ramaſſée, juſte, ſerrée, & cela dans un arrangement de traits vifs & parlans, comme dans des yeux noirs, un amas de feu qui brille & qui petille.

Cette ame vient auſſi de l'eſprit du Peintre, qui par ſon bon goût juge ſi la vivacité, & la force de l'imagination ne ſont point outrées, mais dans le point juſte où elles doivent être. Enfin elle vient de ſon cœur, qui peint les paſſions, leur degré, & leur ardeur qu'il ſent lui-même le premier, & ſans cette ame la Peinture eſt morte.

† De là on peut inferer que les excélens Peintres ſont bien au-deſſus des Phiſiciens. Les Phiſiciens ne ſont occupez que d'une contemplation oiſive des beautez de la nature, & les Peintres les expriment par leur pinceau. Les uns demeurent dans le ſeul plaiſir de la connoiſſance, & les autres travaillent pour inſtruire la poſterité.

Si l'on ſçait tant de gré à ceux qui

* *En quoi conſiſte l'ame de la Peinture.*

† *Les Peintres ſont au deſſus des Phiſiciens.*

plongent au fond des mers pour en aporter des diamans & des pierreries, quelle obligation n'a-t-on pas aux Peintres, de plonger, pour ainsi dire, au fond de la nature, pour en tirer tant de beautez secretes, tant de passions & de mouvemens, qui seroient inconnus à la plûpart des hommes, étant incapables de les découvrir par leurs réflexions?

* Peut-être, dira-t-on, que la science que je demande, est nécessaire aux Peintres qui peignent l'Histoire, & non pas à ceux qui font les Portraits. Les derniers, dit-on, cherchant principalement la ressemblance, & ayant toûjours les originaux presens, n'ont pas besoin de connoître les passions, ni les mouvemens du cœur, comme les Peintres d'Histoire, qui peignant des Heros, & ne les ayant pas devant les yeux, sont obligez d'entrer dans leur cœur, pour bien prendre la passion qu'ils doivent avoir dans l'action où ils sont representez.

Avant que de répondre, ne pourois-je pas demander si la Peinture est faite pour les Portraits? (Je ne dis pas que non, c'est une pensée qui me tombe dans l'esprit, ou un doute peut être mauvais que je forme.) On dit bien que la Peinture

* *Un Peintre doit connoître le cœur.*

eſt un art qui imite, & qui repreſente les actions humaines; mais on ne dit pas que ce ſoit un art qui repreſente ſimplement les hommes. Quand la Peinture peint un Heros dans le combat, ſa principale intention tend à la paſſion qu'elle veut repreſenter, & ne peint le Heros, que comme le ſujet où elle la veut faire paroître. Suivant ce raiſonnement, la Peinture ne ſeroit pas faite pour les Portraits, mais ſenlement pour l'Hiſtoire, qui contient l'amas infini d'actions heroïques, que les Peintres nous repreſentent. Pour venir à la queſtion, je réponds que jamais Peintre ne fait Portrait, à qui il ne donne quelque latitude, qui n'eſt que l'action, il peint la perſonne, ou avec un air guai, ou triſte, ou fier, ou autrement. Je demande, le Peintre peut-il mettre dans un Portrait l'air qu'il faut ſans connoître la paſſion ou le mouvement qui le produit ?

J'inſere ici par occaſion qu'il doit auſſi connoître tous les effets de ce mouvement, c'eſt-à-dire, tous les caracteres exterieurs qu'il met ſur le viſage, afin que s'il peint une perſonne guaye, il lui marque les traits qui conviennent à la gayeté; & encore faut-il qu'il les peigne non pas ſelon ſon caprice, mais à proportion

du degré de gayeté qu'il lui doit donner ; n'y ayant rien de plus faux que de representer une passion comme excessive, s'il ne doit convenir à la personne peinte qu'une passion moderée.

Mais revenons à la question, il y a une infinité d'occasions où la presence de l'objet sert peu aux Peintres à Portraits. Une femme, par exemple, languissante & amoureuse se veut faire peindre en Amazone. Si le Peintre au lieu de connoître la véritable fierté, & d'aller par sa science la saisir dans le cœur d'une Amazone, s'en fait une à sa maniere, fera-t-il un bon Portrait ?

Pareillement si la même femme veut être peinte en Daphné qui fuit les violences d'Apollon, comment s'y prendra le Peintre, s'il ne connoît pas les passions de la peur & de la colere que sent une fille qui fuit la violence d'un Dieu ?

Tout le monde, dit-on, connoît les passions.

Les passions sont un flux, & un reflux, que la nature pousse continuellement du cœur au visage, & du visage au cœur, qui à la verité frape les yeux de tout le monde, mais difficilement en connoît-on la cause & le progrés ; & ce qui en augmente la difficulté, c'est que

la même passion est differente d'elle-même en une infinité de manieres; la colere d'un Heros, celle d'une femme, & celle d'un homme ordinaire, ne se ressemblent point; celle des Heros se divise en autant d'especes, qu'il y a d'especes d'heroïsme, & qu'il y a de circonstances, & de degrez dans lesquels la même colere du même Heros peut paroître par raport aux differentes situations de son esprit, & aux differens objets qui la peuvent exciter dans son cœur. En un mot, les passions sont comme les visages, tous les hommes ont un front, une bouche, des yeux, &c. & ne se ressemblent point. Pour exceller dans la Peinture, il faudroit avoir cette étenduë infinie de connoissance; mais cela étant impossible, les Peintres qui veulent le plus aprocher de la perfection, doivent au moins se faire une aplication continuelle à tous les mouvemens du cœur humain.

* Monsieur le Brun a dit plusieurs fois qu'il trouvoit à étudier dans tout ce qu'il voyoit. Un de ses amis le vit un jour arrêté au coin d'une ruë, attentif à voir quereller deux yvrognes qui sortoient du cabaret; ensuite leurs femmes vinrent & leurs enfans, qui prirent cha-

* *Trait de feu M. le Brun.*

cun le parti de leur pere. Il examinoit les divers emportemens de ces differentes perſonnes, leurs agitations, le mouvement de leurs corps, le dérangement des traits de leur viſage, les diverſes paſſions que la colere excitoit en eux, de quelle maniere ils finiſſoient leurs conteſtations, & la nature du calme qui ſuccedoit à leurs emportemens ; & il trouvoit qu'il n'y avoit point d'étude qui valût l'attention aux modéles de la nature.

De plus, ce n'eſt pas aſſez de connoître & de peindre parfaitement les paſſions, le Peintre doit ſçavoir peindre la privation ; & pour ainſi dire, le néant de ces mêmes paſſions, tel qu'on le voit dans un Philoſophe, par exemple, qui vit dans une profonde tranquilité. Si le Peintre ne connoît la ſituation du cœur dans cette tranquilité, comment fera-t-il pour la repreſenter dans les yeux & ſur le viſage de ce Philoſophe ? Car dans l'état où il eſt, il ne ſent ni amour, ni deſir, ni haine, ni douleur, ni aucune autre paſſion. Sa tranquilité n'eſt ni nonchalance, ni froideur. C'eſt un calme. Qu'eſt-ce que ce calme ? comment le peut-on bien repreſenter dans une Hiſtoire, ou dans un Portrait ? Cela eſt aſſez difficile.

Mais peut-on peindre les perſonnes plus belles qu'elles ne ſont.

* C'eſt le privilége des femmes laides, qui ſe conſolent en quelque façon de ſe voir agréables au moins dans leur Portrait. Avant que de répondre, je vais dire un trait d'un Gaſcon aux parens d'une Pariſienne qu'on lui vouloit faire épouſer. Elle étoit laide, & on lui en avoit envoyé le Portrait avec des agrémens qu'elle n'avoit pas. Le Gaſcon arrivé, & dégoûté de la Demoiſelle offrit à ſes parens, pour les apaiſer, d'épouſer le Portrait qu'ils lui avoient envoyé.

Venons à la queſtion. Oüi, le Peintre doit peindre les perſonnes plus belles qu'elles ne ſont, c'eſt-à-dire les faire reſſembler en beau. En voici la raiſon. Chaque perſonne a de differens airs, parce que le viſage change à tout moment. Parmi ces differens airs, il y en a un qui rend la perſonne plus agréable, & c'eſt celui-là qu'un Peintre habile doit démêler pour le lui donner en la peignant, comme la peinture fixe les traits ſur la toile; Si on peint avec l'air de mélancolie une femme, quoi que mélancolique, que je ſupoſe pourtant avoir des heures

* *On doit peindre les perſonnes plus belles qu'elles ne le ſont.*

de gayeté, elle pourra ſe plaindre du Peintre qui n'a pas ſçû démêler ſa gayeté, qui auroit rendu ſon portrait plus agréable.

Peindre avec de la gayeté, dira-t-on, une perſonne mélancolique, c'eſt faire un portrait *diſſemblant*.

Oüi, ſi le Peintre en la peignant gaye, déſuniſſoit ſes traits, mais il ne fait que les déranger, demeurans au fond toûjours les mêmes; & c'eſt pour cela que le Peintre peignant une femme en beau, peut faire un portrait reſſemblant.

* Laiſſons aux perſonnes laides les remercimens qu'elles doivent à la Peinture de les embellir, les honnêtes gens lui ont des obligations bien plus eſſentielles. Elle nous rapelle dans la mémoire tous les tems, & toutes les perſonnes illuſtres pour nous inſtruire de leur vertu. Elle nous repreſente tous les Myſteres de la Religion, en quoi *le Guide* a admirablement réüſſi, & a été le premier à donner à ſes Figures, dans les Hiſtoires Sacrées, une onction ſi tendre, qu'on ne peut les voir ſans en être touché.

La Peinture tient toûjours preſens à nos yeux nos ancêtres & nos amis; elle

* *Eloge de la Peinture.*

nous

nous réünit en quelque façon avec les morts, & avec les absens, & soulage par son pinceau nos soupirs & nôtre douleur. Que ne fait-elle pas dans les païsages; qui sont ses amusemens, & où elle se délasse de ses pénibles travaux? En combien de manieres ne se jouë-t-elle pas de la nature? & quelles tendres idées nous donne-t-elle de ses beautez & de ses agrémens, qu'elle jette à pleines mains sur les divers objets qu'elle represente.

Disons plus, la Peinture est une espece de Divinité; si Dieu a créé le monde, la Peinture semble le créer à son tour, en donnant un être nouveau à ceux qui sont sortis de sa main. Si la nature lui fournit tous les jours de nouveaux modéles, la Peinture les embellit, & elle a l'avantage sur la nature même; que ne pouvant les conserver, & étant obligée de les livrer à la mort, la Peinture les tire du tombeau pour leur donner l'immortalité.

* J'ajoûte ici un mot de quelques Peintres anciens, qui a du raport à ce que j'ai dit. *Aristides* s'avisa le premier de peindre les mouvemens de l'ame, & de representer sur le visage les passions dont elle est agitée, en quoi il fut trés estimé,

* *De quelques fameux Peintres.*

& plût si généralement, qu'il vendit cent talens un de ses tableaux.

Zeuxis, tout illustre qu'il étoit, ne fut pas si heureux, & Aristote lui reproche d'avoir mal exprimé les passions ; cependant sa *Penelope*, & son *Helene* sont des chefs-d'œuvre. C'est lui, qui ayant peint des raisins dans une corbeille, les oiseaux les prenans pour des raisins naturels, vinrent pour les manger. Il peignit aussi une *Vieille* si parfaitement, & son imagination fut si vive & si juste dans son ouvrage, qu'il mourut de rire en la regardant. Il fut contemporain de *Parrasius*, qui a été le premier à mettre dans la Peinture la proportion que les parties doivent avoir entr'elles ; quelques-uns le croyent plus habile que *Zeuxis*, mais son orgueil le rendoit insuportable.

Protogenes n'a jamais rien fait de si beau & de si achevé que *Jalise*, il travailla sept ans à cet ouvrage, & depuis on le porta à Rome au Temple de la Paix ; ce Peintre ne pouvant bien representer l'écume d'un chien, jetta de dépit son pinceau contre la toile, & l'exprima parfaitement ; hazard heureux qu'on dit être arrivé à Apelles, dans la representation de l'écume du cheval d'Alexandre.

Ce dernier a toûjours passé pour le plus

excélent Peintre de l'Antiquité, le nombre & la beauté de ses ouvrages ont immortalisé sa réputation. Ses deux chefs-d'œuvres sont *ses deux Venus*, l'une qu'il fit pour ceux de la Ville de Co, & l'autre sous le nom d'Anadiomene, qui est Venus sortant de l'onde.

Michel-Ange Buonarota a été l'*Apelles* de son tems, peut-être ne sera-t-on pas fâché d'aprendre quelque détail de ce qui le regarde, il descendoit de l'ancienne Maison des Comtes de Canosse. Ses parens l'ayant mis en nourrice au Village de Settignano, dont tous les habitans, & son nourricier même étoient Sculpteurs, à peine eût-il une premiere lueur de connoissance, qu'il s'apliqua à travailler suivant son âge. A sept ans il fit voir une si forte passion pour les desseins, que son pere fut obligé de le mettre chez Dominique Ghirlandaio, & à l'âge de seize ans il tailla des figures de marbre, qui furent admirées de tout le monde. Sa réputation devint si grande que tous les Princes de l'Europe le souhaiterent ; François I. Charles-Quint, les Medicis, les Venitiens, & les Papes Leon X. Clement VII. Paul III. Jules III. & Paul IV. le comblerent de marques d'estime & de liberalité. Leon X. le visitoit souvent, & pre-

noit un plaiſir extrême à le voir travailler. Ce fut lui, ſi je ne me trompe, qui fit cloüer un Juif ſur une croix, & qui lui fit percer le côté d'un coup de lance, pour peindre au naturel un JESUS mourant. On raporte auſſi, qu'un jour Leon X. voyant un Enfer, où Michel-Ange avoit peint un Pape, que Leon lui vouloit faire éfacer, il lui dit plaiſamment, que, *In inferno nulla redemptio.*

Michel-Ange étoit auſſi excélent Architecte, & le grand Soliman le fit prier de venir à Conſtantinople pour un pont qu'il avoit deſſein de faire, afin de paſſer de Conſtantinople à Perà, qui étoit le projet le plus grand & le plus magnifique qu'on eût jamais fait dans les ſiecles paſſez; & il auroit été executé ſi Michel-Ange ne fût mort. Il mourut en 1564. âgé de quatre-vingt huit ans, & peu de tems aprés ſon corps fut porté à Florence, où le grand Côme lui fit élèver un tombeau magnifique.

Je me ſouviens de deux excélens Sculteurs, dont je vais dire un mot; le premier eſt *Liſippe le Sicionien*, admirable dans les Statuës de bronze, & qui en fit de ſes propres mains juſqu'à ſix cens dix; & l'autre eſt *Carrette*, l'Ouvrier incomparable du *Coloſſe de Rhodes*, haut de ſoi-

xante-dix coudées, peu de personnes pouvoient en embrasser le pouce. Aprés avoir subsisté seulement cinquante-six ans, il fut abatu par un tremblement de terre, & il falut neuf cens chameaux pour emporter le cuivre dont il avoit été fait.

LA DEVOTION.

ON l'a dit une infinité de fois, & on ne sçauroit trop le redire. De toutes les choses, la dévotion est la moins connuë, ou elle est de caprice, ou de temperament, de prévention, d'habitude, ou d'amour propre, & presque jamais solide & chrétienne. Cependant il est surprenant que l'on se mette si peu en peine de s'éclaircir sur une chose où l'on s'égare si aisément, & qui a des suites si dangereuses.

¶ Il y a des vices qu'il ne sied pas à une honnête femme de combattre ouvertement. Quand *Celie* parle trop bien contre la galanterie, elle fait croire qu'elle n'y verroit pas si clair, si elle n'avoit de l'expérience; les instructions qu'elle donne pour l'éviter ne lui font pas honneur, & pour être aussi sçavante, il en coûte toûjours un peu de vertu.

¶ Les femmes orgueilleuſes, de bonne chere, joüeuſes, médiſantes, d'une vie molle, pourvû qu'elles ſoient exemptes de fragilité, donneroient volontiers leur vie pour modéle de vertu. L'une ſe couche tous les matins à la pointe du jour, elle ſe leve à midi, dîne à trois heures, ſort à ſix, fait des parties, court aux ſpectacles, rentre chez elle à dix heures, ſe proméne dans une place publique juſqu'à ce que le jour paroiſſe. La médiſance, la raillerie, le luxe; à la verité elle eſt encore honnête femme, & n'a donné juſqu'à cette heure aucune priſe à ſes amans, elle fait vanité de ſa vertu, & raconte ſa vie pour faire admirer ſa modération.

¶ L'autre court chaque jour toutes les Communautez, & tous les Hôpitaux de la Ville, elle porte des charitez, & en fait, elle ne manque pas un Sermon du... & elle l'eſtime ſi fort, qu'elle l'a fait peindre en Moïſe pour l'avoir toûjours preſent à ſes yeux dans ſon Oratoire. Sa conduite eſt pleine de bons exemples, mais elle aime trop à donner des avis, & à faire des corrections, elle fait remarquer avec trop de ſoin la ſolidité prétenduë de ſes inſtructions; enfin elle voudroit que l'on prêchât comme elle parle, au lieu de faire, dit-elle, tant de beaux diſcours inutiles.

¶ Quand on s'eſt mis dans la tête d'être dévot, on ne parle que de retraite & de pénitence, & dés le premier jour on s'érige en Apôtre, & on veut faire des converſions. Cependant on s'échape quelquefois, & on voit que ſa vertu n'eſt pas encore bien établie. Quand une fête ſolemnelle nous trouve fatiguez du monde, nous nous pénétrons contre la vanité des choſes humaines. Tantôt on ſe fait une dévotion agréable, guaye, de bon commerce; tantôt auſtere, retirée, triſte, & dans l'exercice des vertus chrétiennes. Quand on ne peut comprendre une verité naturelle, on mépriſe ceux qui veulent pénétrer les Miſteres de la Religion; & une autrefois, penſant à la ſoûmiſſion aveugle que demande la Foy, on eſt ſur la pointe de ſe révolter, ne pouvant entrer dans la créance des choſes qui ſemblent détruire les principes de la nature. Cependant on croit être dévot, & la marque de la ſolidité de nôtre vertu, c'eſt que nous ordonnons par nôtre teſtament, *qu'aprés nôtre mort on nous enterre à l'entrée du Cimetiere.*

¶ Telle femme croit avoir auſſi beaucoup de dévotion, parce qu'elle s'eſt retirée dans un Convent, où véritablement elle ne reçoit pas beaucoup de viſites, mê-

me d'où elle ſort quand il lui plaît, pour être en partie avec des femmes mondaines, qui ne ſe piquent pas d'une vertu bien auſtere. Quand elle eſt fatiguée de plaiſirs elle retourne dans ſa retraite pour ſe délaſſer. Son occupation eſt d'embellir ſon Oratoire, tout y brille; ſa dévotion ſeroit bleſſée d'un livre ſpirituel qui ne ſeroit pas d'une relieure exquiſe; le Crucifix devant lequel elle prie eſt d'yvoire, ſa bibliotecque eſt toute compoſée de tablettes de bois de cedre. Son logement eſt un apartement de pluſieurs chambres bien expoſées & bien percées, où il n'y manque aucune commodité, pas même le cabinet des bains.

Elle ſe proméne tous les jours à la fraîcheur, dans un jardin qu'elle a ſoin d'embellir des plus belles fleurs de la ſaiſon; la moindre incommodité la bleſſe, on a peine à lui donner un mets qui accommode ſa délicateſſe, un petit mal eſt *horrible*, elle a paſſé une nuit *effroyable*; & ſi par hazard les Religieuſes la prient une fois de ſe lever à neuf heures pour entendre la Meſſe un Dimanche, elle ſe plaint de l'indiſcretion des gens, & dit qu'*il faut bien qu'on lui croye une ſanté de fer, pour lui donner une telle fatigue.* Cependant *Cleonice* eſt dévote, & a bien en-

joint à ſes heritiers *de la faire enterrer en habit de Religieuſe*.

¶ Les vices les plus communs des dévotes, ſont la vanité & la délicateſſe. On en trouve parmi elles, qui avant leur dévotion parloient avec bonté, & avoient des égards pour tout le monde, depuis qu'elles ſont pieuſes, elles concertent leur contenance, & choiſiſſent leurs paroles pour ſe donner un air important. Autrefois, ſans ſe piquer de capacité, elles étoient ſinceres dans leurs vices & dans leurs vertus ; la verité leur plaiſoit, & elles demandoient quelquefois des inſtructions. Les choſes changent dés le moment de leur dévotion. A les entendre elles ont reçû une infuſion de ſcience, & de ſainteté, elles parlent en illuminées, elles n'écoûtent plus les autres qu'avec des ſouris de dédain, & ne conſultent que leurs lumieres pour élever les ames à la plus haute contemplation ; elles ſe citent dans les entretiens, & perſuadées que leur ame eſt d'une grande diſtinction devant le Seigneur, elles font voir dans Dieu, pour la conduire, des ſoins particuliers, & une vigilance ſinguliere. Telles dévotes ſont plus éloignées de leur converſion, dans la dévotion qu'elles pratiquent, qu'elles ne l'étoient dans le vice qu'elles ont quitté.

¶ Il y a une eſpece de femmes, qui commencent par ſe faire juſtice à elles-mêmes, & puis qui la font aux autres; qui étant dans le monde, y vivent conformément à leur qualité, ſans ſcrupule & ſans libertinage. Le ſpectacle eſt pour elle un ſimple divertiſſement, & non pas un rendez-vous; ces femmes vont dans les compagnies, joüent quand l'occaſion ſe preſente : à la verité on ne les rencontre pas dans les Hôpitaux, mais elles payent leurs dettes; la porte de leurs maiſons n'eſt pas fermée rigoureuſement à une certaine heure, mais leurs gens vivent dans l'exactitude; elles reçoivent les viſites des hommes, mais elles ne connoiſſent aucun amant; elles ſont guayes & agréables, ſans être libres ni diſſipées, les plaiſanteries ne les épouventent pas, parce qu'elles n'y comprennent que ce qu'une honnête femme y doit comprendre. Il y a plus à parler pour la vertu de ces ſortes de femmes, que pour celles de pluſieurs dévotes de profeſſion.

¶ La vertu ſolide frape les yeux des autres, mais elle s'échape elle-même; une perſonne véritablement honnête fait le bien, même ſans réflexion, & Monſieur...... reçoit ſouvent des remercimens pour des ſervices, qu'il proteſte

ne ſe ſouvenir pas d'avoir rendu.

¶ Une honnête femme ne doit jamais loüer un homme ni trop long-tems, ni avec trop d'ardeur. Celle qui prend plaiſir à faire briller ſon mérite, eſt ſoupçonnée avec raiſon d'avoir de la complaiſance pour lui. La trop grande aplication à parler de la vertu d'un autre, ne ſe fait pas ſans penſer au vertueux, ce ſont deux choſes trop proches pour les regarder ſéparément, & l'on ne croit pas que le cœur ſe démêle dans cette occaſion auſſi bien que la langue. Sur tout que les femmes ne loüent que l'eſprit & la ſageſſe d'un homme, ſans parler de ſa beauté. La marque la plus infaillible du goût d'une femme pour les hommes, c'eſt quand elle les trouve beaux, ſur tout en leur preſence ; c'eſt la déclaration la plus vive, & la plus ſignificative de ſon cœur & de ſes deſirs, & ſi elle en demeure-là, elle n'a rien à ſe reprocher, ce n'eſt pas ſa faute.

Clelie, toute ſage qu'elle eſt, peche par cet endroit, elle ne ſçauroit parler d'un homme que par ſa belle jambe & par ſon bon air, & elle excelle trop dans la deſcription du corps humain. Ses amies devroient l'en avertir ; car malgré ſa vertu, on dit qu'elle retient trop bien les traits

des hommes, pour être auſſi indifferente qu'elle le veut paroître.

¶ Les hommes ſe flattent ſur les agrémens, je dis les ſages & les Philoſophes. On voit des perſonnages pieux ſe rengorger devant les dévotes, comme les coquettes devant leurs amans.

¶ Quand les dévots, en traitant des interêts du Ciel, s'aviſent de refléchir ſur leurs agrémens, l'entretien devient dangereux, & la dévotion periclite beaucoup. *Il n'arrive que trop ſouvent*, me diſoit autrefois le bon vieux portier d'un Convent, *que les dévots commencent par, je crois en Dieu le Pere tout puiſſant, & qu'ils finiſſent par la reſurrection de la chair.*

¶ Quand le peché n'eſt défendu que par la loi, on ne ſent pas un ſi grand deſir de le commettre; mais lors qu'il eſt défendu par la Loi & par le bon exemple, on s'y porte avec précipitation. De-là vient que ſouvent les courtiſans ne ſont jamais ſi corrompus, que quand le Maître eſt reglé.

¶ L'illuſion dans la dévotion, eſt quelquefois foibleſſe d'eſprit, & trés ſouvent marque d'orgueil. Si les dévotes pouvoient ſe ſoûmettre à un Directeur éclairé, & ſe défaire de leurs pieuſes puerili-

tez, leur eſprit & leur cœur ſe fortifieroient dans le Chriſtianiſme.

¶ Le paſſage du vice à la vertu eſt ſujet à autant de dangers, que celui de l'Hiver au Printems ; ſi l'on n'y prend garde, que de maladies produiſent les changemens de ſaiſons ! Que la vanité, que l'amour propre, que l'eſtime de ſoi-même, que les réflexions ſur ſa nouvelle vie, ſont dangereuſes à une perſonne qui commence à pratiquer la vertu. Combien de dévots & de dévotes périſſent au port !

¶ D'où vient qu'on eſt tout feu au commencement de la converſion ? C'eſt que la nouveauté plaît, & que la nature même y trouve du plaiſir ; & d'où vient que ce feu diminuë, & qu'il s'éteint quelquefois dans la ſuite ? C'eſt que la nouveauté n'y eſt plus, & que la nature ſe fatigue des pratiques de la pénitence. Je ſçai bien que le pecheur doit ſa converſion à la ſeule grace ; mais une vertu nouvelle pour lui, met une varieté dans ſa vie, qui d'abord ne lui eſt pas deſagréable.

LES IMPIES.

¶ DE toutes les vanitez, la plus pernicieuſe eſt de vouloir pénétrer les Miſteres de la Religion ; comment l'eſprit perſuadé par ſon expérience, qu'il ne peut comprendre les choſes naturelles, peut-il préſumer de parvenir à la connoiſſance des choſes divines ? vouloir décider de la verité des Miſteres par ſes lumieres, c'eſt ignorer la grandeur de Dieu, & ſes propres foibleſſes.

¶ Deux ſortes de perſonnes nient les Miſteres, *les Impies & les Heretiques* ; je laiſſe les derniers, & je viens aux Impies. Il y en a de tout âge ; les premiers ſont les jeunes gens qui entrent dans le monde, comme ils ſont pleins d'ardeur & de paſſions, & peu perſuadez de leur foi, ils s'attendent, pour ainſi dire, à la porte du monde, pour ſe tranſmettre la corruption. Cela fait qu'ils s'abandonnent dans la ſuite aux plus infâmes débordemens, qui mériteroient qu'on les dégradât de nobleſſe, & qui font douter avec raiſon, ſi avec des excez de coquins, ils ſont fils de ceux qu'ils apellent leur pere.

Les autres Impies ſont les hommes

faits, qui ont toûjours vécu dans la débauche, & qui se trouvent endurcis dans le vice. Ceux-là font moins de fracas, & sont impies à petit bruit. On ne voit dans leur vie aucuns blasphêmes nocturnes, ils n'arrachent ni statuës de Vierge, ni Crucifix, mais ils s'expliquent sur leur foi entr'eux à porte fermée. Ceux-là sont plus dangereux que les premiers. Les jeunes gens, ordinairement étourdis & ignorans, se corrompent par des raisonnemens pueriles; mais les hommes faits s'étant remplis de mauvaises lectures, se sont affermis dans l'impieté par des principes specieux, tirez de leurs réflexions pernicieuses.

Ils ne veulent croire les Misteres qu'aprés les avoir connus bien clairement, ou plûtôt ils ne veulent point de foi.

Cependant ces hommes, respectueux pour leur Prince, sont persuadez que personne ne doit vouloir pénétrer dans leurs desseins, & eux veulent pénétrer dans les conseils de Dieu; ils traiteroient d'insensé un homme, qui voudroit obliger les Rois à lui découvrir le secret de leur état, & ils veulent obliger Dieu à leur communiquer l'interieur de sa Divinité: l'entreprise d'un Souverain, dont ils ne connoissent ni la cause, ni la fin, les tient en res-

pect, & les Misteres, que leur propose la Religion, les révoltent.

Ces hommes regardent Socrate comme leur Patriarche. Mais ils sont bien éloignez de ses mœurs. Ce Philosophe croyoit & honoroit un Dieu, il étoit moderé, sobre, chaste, patient, & le reste. Mais pour eux, leur premiere maxime est de ne rien refuser à leurs sens, & ils protestent *vouloir mourir aussi-tôt qu'ils ne se trouveront plus sensibles au plaisir.*

¶ Se mépriser soi-même, renoncer à ses lumieres, aimer l'anéantissement, vivre dans des humiliations continuelles, tout cela, disent-ils, ne fait qu'une religion de valets.

Mais quand ces mêmes hommes s'anéantissent devant les Grands, & devant tous ceux qui peuvent contribuer à leur fortune, trouvent-ils leurs bassesses dignes de leur vanité? Je l'avouë, le Christianisme ne propose que des humiliations. Hé bien, soit, prenez des sentimens oposez, au lieu d'être humble, faites-vous un esprit de domination, ne déferez au sentiment de personne, que le vôtre l'emporte toûjours, que ferez-vous avec cet esprit-là? Que d'ennemis qui vous traverseront, & qui se feront un plaisir d'abatre vôtre orgueil!

¶ L'E-

¶ L'Evangile eſt de tous les livres celui qui marque la voye la plus ſûre pour aller à Dieu & à la fortune. Un vrai Chrétien bien plein de foi & d'humilité, plaît également à Dieu & aux hommes, & les impies mêmes opoſez aux humiliations, ne peuvent s'empêcher de l'eſtimer, & ſouvent même de récompenſer ſa vertu.

¶ On mépriſe les Chrétiens de vouloir plaire à Dieu par les humiliations, & on eſtime les Courtiſans de faire ſouvent des actions pueriles pour divertir leur Prince !

☞ Si le Chriſtianiſme eſt la Religion des valets, que ces perſonnes diſtinguées nous expliquent celles qu'ils ſuivent ; ſi on en juge par leur conduite, il n'y a rien de plus glorieux à l'Evangile, que d'être mépriſé par des perſonnes de leur caractere.

¶ Rien n'eſt plus brillant que la gloire qui couvre les Heros, ils ſont pleins de courage, mais ils ſont pleins d'orguëil, ils réglent admirablement leurs armées, & trés mal leur cœur & leurs ſentimens. Ils défont les ennemis & portent leurs armes juſques dans la capitale de leur Empire ; mais ils n'ont jamais vaincu leurs brutalitez, ni porté la raiſon dans la conduite de leur vie. Les plus coura-

geux, les plus entreprenans, & les plus intrépides hommes de l'Univers; mais les plus emportez, les plus cruels, & les plus injuftes.

¶ Un vrai homme de bien eft toûjours le même dans toutes les actions de fa vie, même juftice, même modération en public, en particulier, devant le monde, & quand il eft feul. La raifon & la vertu font toûjours raifon & vertu pour lui, & elles le fuivent par tout.

Mais le Heros eft tout different, fon but n'étant que de briller aux yeux du monde; auffi-tôt que le monde ne le voit plus, fon heroïfme difparoît, il redevient Homere, & fouvent homme foible & méprifable.

¶ Aimer à obéïr & mener une vie obfcure, c'eft rendre le maître à qui on obéït refponfable de nos actions, n'être chargé de rien, pas même de nôtre propre conduite, & vivre dans une paix parfaite, qui eft l'état le plus heureux que l'on puiffe fouhaiter fur la Terre.

Le déréglement n'est pas si grand aujourd'hui, qu'il l'étoit parmi les Anciens.

JAmais, dit-on, le monde n'a été si corrompu qu'il l'est aujourd'hui, tous les hommes sont dans la derniere dissolution. On se trompe, il est vrai que la débauche est extrême, sur tout parmi les personnes élevées ; mais pas un d'eux n'a épousé publiquement un *Sporus*, comme fit Neron ; & quand il l'auroit fait, *Criton*; qui est le plus fade & le plus insipide flateur de la Cour, ne lui auroit jamais souhaité, comme on souhaita à cet Empereur, qu'il nâquit d'une telle union une heureuse posterité.

Il est vrai aussi que la plûpart des Grands sont orgueilleux, & qu'ils font consister leur qualité dans un dédain qui les rend méprisables ; aucun d'eux néanmoins, pas même *Damon*, (à qui tout est peuple excepté les Princes & les Financiers,) n'a jamais poussé l'insolence, jusqu'à vouloir être *Dieu* comme Caligula. A la bonne heure, qu'il publie continuellement son illustre origine & ses bonnes qualitez ; mais il n'a point mis, comme fit cet Empereur, sa Statuë sur aucun Au-

tel, pour être adorée, & on ne voit encore aucun Temple bâti à ſa *Divinité*.

Ce même *Damon* croit être aimé de toutes les femmes ; mais a-t-il été aſſez fou pour dire à la Lune, comme Caligula, qu'elle vint coucher avec lui ?

Il écrit ordinairement avec hauteur aux Officiers de ſon Gouverneur ; mais on ne lit point dans les ordres qu'il envoye, comme dans ceux de Domitien, *nôtre Seigneur & nôtre Dieu l'a ainſi ordonné*. Donc il s'en faut beaucoup que le monde ne ſoit aujourd'hui auſſi gâté qu'il l'étoit anciennement.

Pour une bonne partie des femmes, perſonne ne diſconvient de leur fragilité. Tout leur eſt bon, jeune, vieux, homme de qualité, bourgeois, & le reſte ; telle honore même de ſes faveurs le maître & le valet.

Mais elles ſont excuſables, comment pouroient-elles ſubvenir à leur jeu, ſi elles ne prenoient dans toutes les bourſes? Aprés avoir rüiné leurs maris, il eſt bien juſte qu'elles rüinent leurs amans.

Malgré leur conduite, elles n'aprocheront jamais de l'infamie des Romaines, qui s'aſſembloient la nuit auprés du vieux Autel de la Pudicité, où elles faiſoient des horreurs abominables. *Meſ-*

faline entroit la premiere dans un lieu de proſtitution, & en ſortoit la derniere, pas une ne fait aujourd'hui rien de ſemblable. A la verité *Eliſe* va au rendez-vous chez ſon amie, & *Clelie* chez ſa parente, mais au moins gardent-elles des meſures, & au ſortir de l'exercice, on les voit avec une modeſtie de parade.

Juſtine en a fait de toutes les manieres. Combien d'amans à la vûë de ſon mari! mais a-t-elle jamais eu l'effronterie de ſe marier à un autre, lui vivant, comme fit *Meſſaline?*

Si elle a été, & ſi elle eſt encore commode à ſes amis, au moins elle n'apelle pas, comme cette infâme Imperatrice, les maris pour être preſens aux careſſes que leurs femmes reçoivent de leurs amans.

A la verité les femmes d'aujourd'hui n'égratignent pas les hommes, elles regardent au contraire la galanterie comme un amuſement, où elles ne trouvent du mal que par raport à une vieille tradition de nos peres, *qui*, diſoit *Elmire* ces jours paſſez, *faiſoient conſiſter l'honneur des femmes dans une ſeverité qui bleſſe la nature.* Mais, encore une fois, malgré toutes les mauvaiſes maximes qu'elles ſe font entr'elles, leur déréglement eſt infi-

niment éloigné de la débauche des Anciens.

J'ai lû plusieurs recueils de choses extraordinaires, mais je n'ai jamais trouvé dans aucun, rien qui aproche de l'étrange apareil du festin que *Domitien* donna au Senat & aux Chevaliers, pour les consoler de l'orage qui étoit arrivé à un spectacle qu'il venoit de donner au peuple. Cet apareil mérite bien d'être tiré de l'Histoire Romaine, pour le faire voir seul; il fait même à mon sujet, & on jugera si aujourd'hui aucun Prince, quelque fou qu'il pût être, pourroit jamais imaginer rien de si extravagant.

Il commença par faire noircir quelques chambres. Les lambris, les murailles, les carreaux, & les sieges étoient noirs, il y fit entrer les Senateurs, & les Chevaliers. Etant tous assis, on aporta auprés de chacun une colomne en forme de sepulcre, où pendoit une lampe, semblable à celles qu'on allumoit dans les tombeaux, sur laquelle ils voyoient leurs noms gravez. En même-tems il entra des enfans nuds, tout noircis d'ancre depuis la tête jusqu'aux pieds, ressemblant à des spectres, qui commencerent une danse funeste autour d'eux; aprés quoi ils se jetterent à leurs pieds, faisant tous les

gestes accoûtumez dans les obséques des morts ; & pendant le festin, Domitien ne leur parla que de sang & de massacre.

La suite du festin n'est gueres moins extraordinaire. Quand il fut fini, les Senateurs, & les Chevaliers voyant que Domitien les alloit renvoyer, commencerent à respirer : mais ils retomberent dans la peur, quand on leur presenta des litieres, & des gens inconnus pour les conduire. On les mena pourtant chez eux sans aucun mal ; un moment aprés, d'autres inconnus demandant à leur parler, avec un visage égaré, les saisirent d'une nouvelle frayeur, qui cessa quand ils virent que ces gens leur venoient faire des presens de la part de Domitien, qui leur envoyoit en même-tems un de ces enfans, qui avoient paru des spectres dans le festin, & qui alors étoient lavez, beaux & couverts d'habits magnifiques. Y a-t-il aujourd'hui un Prince capable de donner une pareille fête ?

Ne décrions donc point nôtre siécle, ceux qui le décrient se sentent accablez de la vertu des personnes vivantes ; & comme ils ne veulent pas leur ceder, & qu'ils n'osent leur oposer leur mérite, ils ont recours à celui des Anciens, pour empêcher que le leur ne paroisse.

¶ On ne peut ſouffrir ni la domination, ni la vertu preſente ; le monde honore morts ceux qu'il a perſecutez vivans, & s'ils vivoient encore, il recommenceroit contr'eux les mêmes perſecutions.

UN MOT SUR L'ELOQUENCE.

MOn deſſein n'eſt pas de parler ici des régles, des lieux & des figures de la Rethorique, je ſupoſe qu'on ſçait tout cela, qu'on a beaucoup lû, & beaucoup refléchi, & même qu'on a écrit pluſieurs choſes au moins pour s'exercer. C'eſt principalement à ces perſonnes à qui je ſoûmets mes réflexions. Elles ſeront courtes ; & pour y mettre quelque ordre, j'en ferai premierement ſur les diſcours que l'on prononce en public, & enſuite ſur les entretiens particuliers que l'on a pour ſes affaires, ou dans les négociations, ou avec ſes amis.

* Je crois qu'il eſt impoſſible de réüſſir en tout ce que je viens de dire, ſans avoir une entiere & parfaite connoiſſance du cœur, & de chaque paſſion, afin de l'ex-

* *On ne peut être éloquent dans les diſcours publics ſans connoître les mouvemens du cœur.*

l'exciter à propos, & jufqu'au point néceſſaire.

Les Prédicateurs, par exemple, veulent perſuader. Comment le feront-ils, s'ils ne propoſent des raiſons qui intereſſent le cœur, ou par le plaiſir, ou par l'interêt ? Je ſçai bien que l'Orateur doit commencer par perſuader l'eſprit, mais il ne le fera jamais efficacement, (comme je viens de dire) que par des raiſons qui touchent le cœur ; alors le cœur touché renvoye, pour ainſi dire, à l'eſprit ſon mouvement, qui le détermine à un parti. Je dis donc encore que le Prédicateur ne réüſſira point, s'il ne connoît les paſſions, & non pas ſeulement *d'une connoiſſance ſpeculative*, mais *pratique*. En un mot, il doit connoître le monde, puis qu'il le veut réformer, ſans quoi il paſſera ſa vie à debiter tout au plus quelques belles paroles, & à faire de beaux portraits, ſans jamais donner le moindre goût pour la vertu.

Qu'eſt-ce qui va le plus au cœur d'un débauché ? C'eſt ſon propre interêt, qui eſt ſon ſalut. Pour l'y porter, quelles paſſions faut-il ſçavoir exciter en lui ? La crainte vive de la mort, la terreur des Jugemens de Dieu, l'horreur des peines éternelles, l'amertume & la douleur mil-

le fois ſentie dans l'habitude du vice, le dégoût même & la triſteſſe du cœur dans une vie brutale. On peut auſſi l'attaquer par ſon interêt temporel, lui peindre l'accablement de miſere, où réduit le déréglement, le mépris de tout le monde, la perte de ſon honneur & de ſa fortune, & le reſte; en un mot, il faut que le Prédicateur ſçache agiter le cœur du ſcelerat qui l'écoûte.

Qu'il diſtingue par la difference de ſes Auditeurs les differentes paſſions qu'il doit toucher. Un diſcours bon pour de jeunes gens, eſt mauvais pour des vieillards, ce qui convient au peuple, ne convient pas aux grands, & telle peinture épouvente les eſprits timides, qui paroît fade aux perſonnes ſenſées. Ce qui fait voir la peine extrême d'un Prédicateur, qui parlant à un auditoire plein de gens de diverſes conditions, doit pourtant ménager ſon diſcours de telle ſorte qu'il ſoit utile à tout le monde. Voilà le peu que j'avois à dire ſur les diſcours publics, je vais ajoûter par occaſion quelques réflexions ſur la perſonne des Prédicateurs.

C'eſt trés mal fait de venir au Sermon avec un eſprit de critique & de curioſité. L'auditeur le plus éclairé & le plus élo-

quent, doit recevoir la parole de Dieu avec reſpect de quelque bouche qu'elle ſorte. Mais auſſi il faut avoüer que trés ſouvent les Prédicateurs font perdre patience, & donnent malgré qu'on en ait du dégoût pour eux, & à Paris plus qu'en lieu du monde. Un tas de jeunes gens nouvellement ſortis des écoles ſans talent & ſans capacité, & ſans ſe donner ſeulement la patience d'aprendre les élemens de la langue, ces jeunes gens, vifs, ardens, chatoüillez par la gloire, & par une vaine eſperance de fortune, ont l'impudence de paroître dans les chaires, pour débiter cruëment des lieux communs, placez ſans diſcernement & ſans réflexion. Mauvais Copiſtes des bons Prédicateurs, dont ils ne ſont pas à portée de connoître le mérite, au lieu de les imiter ils les deshonorent, & on leur voit abaiſſer la majeſté de l'Evangile par des expreſſions pueriles, par des ſaillies ridicules, & par des diſcours ſans ſuite & ſans liaiſon.

Peut-être s'en trouveroit-il quelqu'un parmi eux qui réüſſiroit, s'il ſe donnoit le tems de ſe former le jugement par de ſolides principes dans les ſciences, & par des réflexions ſur les Livres de l'Ecriture & des Peres; s'il ſe vouloit inſtruire des

régles de l'art, s'il prenoit le goût de la véritable éloquence dans les ouvrages des Anciens, non qu'on se doive remplir uniquement de l'éloquence prophane, mais qu'on la connoisse parfaitement, & qu'on la purifie par l'éloquence sacrée, se souvenant qu'un Temple consacré aux Idoles peut devenir le Temple du Dieu vivant.

Sur tout que le Prédicateur se soit fait un fond de vertu, qu'il soit le premier persuadé de ce qu'il veut persuader à son auditoire; il faut par néceſſité placer Dieu dans nous, avant que d'entreprendre de l'établir dans les autres. Dieu ne se trouve point dans la societé des femmes, ni des gens du monde, & encore moins dans les plaisirs, mais dans la retraite, & dans la vie anéantie. Point de considération d'établissement, quand on veut prêcher Dieu; un Prédicateur qui veut être aplaudi a plus de soin de sa réputation, que du salut de ses Auditeurs.

La vertu comme le vice qui est dans le cœur, rejaillit sur le visage & sur toute la personne d'un homme; elle pousse dans les yeux une lumiere douce, qui marque la simplicité d'une ame chrétienne; mais l'air composé d'un jeune Prédicateur, son teint fleuri, & sa modestie affectée

prévienent contre tout ce qu'il dit, & on n'écoute qu'avec indignation les discours effeminez d'un homme, qui se sert de l'interêt de Dieu pour s'ouvrir le chemin de la fortune.

Une autre raison qui empêche les jeunes gens de réüssir, c'est qu'ils se mettent en tête d'imiter tel grand Prédicateur qui leur plaît, sans penser auparavant s'ils en sont capables. Il y a plusieurs manieres de bien prêcher, tel réüssiroit, s'il imitoit tel Prédicateur, & il ne réüssira jamais, parce qu'il se forme sur un autre qui a un talent different. Un ami éclairé & d'une longue expérience le détermineroit s'il vouloit l'écouter, mais les jeunes gens sont trop entêtez pour suivre un bon conseil. De-là vient cette foule de mauvais Prédicateurs, qui s'étant égarez dés le commencement ne se retrouvent jamais. En voilà assez pour ces Messieurs-là. Disons un mot des differentes sortes d'entretiens solides ou agréables, qu'on peut avoir dans le commerce du monde.

* Un ami, par exemple, qui veut accommoder deux plaideurs, n'en viendra jamais à bout s'il ne connoît le cara-

* *Qu'il faut aussi connoitre les mouvemens du cœur dans les entretiens particuliers.*

ctere & la passion dominante de chacun d'eux. *L'interêt.* J'en convient, mais *l'interêt* fait des impressions differentes dans l'un & dans l'autre, & se trouve accompagné en eux de differentes passions. Dans l'un *l'interêt* sera plus vif, & dans l'autre plus moderé. Le médiateur avant tout, doit s'apliquer à connoître cette difference, & sçavoir par quel endroit il doit attaquer leurs differentes passions, avec quelles raisons, avec quelles paroles, & même avec quel ton de voix. Tel discours persuadera tel homme de tel caractere, qui a telle passion dominante, & révoltera tel autre homme, qui sera d'un esprit oposé.

Une pareille attention est nécessaire dans les affaires importantes, où sur tout il faut conserver un air naturel, afin que ceux avec qui on négocie ne démêlent pas dans nos yeux une aplication qui les mette en garde contre nous, & qui empêche le succez de nos négociations.

Il y a aussi une sorte d'éloquence pour obtenir des graces de nos protecteurs, de nos amis & de nos maîtres. Le tems, le lieu, le moment heureux d'un homme qui est en bonne humeur, qui va recevoir quelque plaisir, qui vient d'aprendre une bonne nouvelle; ce moment joint à telles

paroles dites de telle maniere, nous fait obtenir la grace que nous demandons. Chaque homme est une place qu'on assiege, pour la prendre il en faut connoître le foible, & sçavoir l'attaquer à propos, & nous servir des armes qui conviennent.

* Aprés cela il faut ajoûter que le succez, sur tout des discours publics, dépend beaucoup de la netteté avec laquelle ils sont conçûs. Un projet net, des pensées claires, un arrangement distinct, chaque raison en sa place, enfin une claire disposition de la matiere qu'on traite, donnent à ceux qui nous écoutent un plaisir sensible, & produisent en eux tout l'effet que nous pouvons desirer.

Quel moyen de faire valoir une raison sans en avoir une idée bien nette, & en pénétrer clairement toute la force & toute l'étenduë, & sans voir distinctement toutes les manieres de la proposer, afin qu'elle frape l'esprit par plusieurs endroits. Il suffit d'un seul argument pour persuader, comme il suffit d'une seule épée entre les mains d'un habile homme pour faire plusieurs blessures à son ennemi, & pour le tuer.

* *Que la conception & l'expression nette sont nécessairement pour l'éloquence.*

Concevoir donc bien nettement les raiſons, eſt la principale qualité d'un homme qui parle en public. Pour la conſerver, ou pour l'acquerir il doit prendre garde de ne rien lire ſans le concevoir avec toute la clarté dont il eſt capable. Cette attention nous rend l'eſprit net, toutes nos idées s'accoûtument à être diſtinctes, on ſent que l'on ſçait, & on eſt ſûr de ce que l'on a apris. Quand au contraire en liſant on ne s'accoûtume qu'à concevoir ſuperficiellement ce qu'on lit, chaque choſe ne laiſſant dans l'eſprit qu'une idée legere, ou elle s'efface, ou elle ſe confond. De là vient la connoiſſance confuſe que l'on a des choſes qu'on ne peut démêler. Il vaut beaucoup mieux ignorer entierement une propoſition, que de la concevoir confuſément. Une raiſon forte, où une belle penſée embroüillée dans des paroles, eſt un diamant couvert de boüe, la confuſion nous jette toûjours dans l'erreur. Enfin un diſcours confus ternit les choſes les plus brillantes, & les expreſſions claires mettent dans un beau jour les matieres les plus communes.

Par *expreſſions claires*, je n'entends pas des façons de parler baſſes ou affectées, qui donnent du dégoût pour celui qui parle en public, & même pour les

perſonnes, qui dans le commerce de la ſocieté ſe veulent diſtinguer par des expreſſions fades & ſingulieres; mais j'entends des termes propres & nobles, des expreſſions ſoûtenuës & naturelles, qui donnent des idées juſtes & vives des choſes qu'elles repreſentent. Cette facilité ne ſe peut acquerir que par l'étude des principes de la langue, par la lecture des livres bien écrits, & par un commerce aſſidu avec les perſonnes qui parlent bien. C'eſt de ces perſonnes qu'on tient les remarques ſuivantes, & il eſt à ſouhaiter qu'on les raporte fidélement. Peut-être en a-t-on déja fait ſur les mêmes mots qu'on y trouvera; mais outre que les mêmes remarques ſur les mêmes mots ſe peuvent propoſer differemment, il y en peut avoir de nouvelles ſur ces mots, qui ayant pluſieurs ſignifications differentes, & pouvant être mis à pluſieurs uſages, demandent pour s'en bien ſervir, des obſervations particulieres.

QUELQUES REMARQUES sur la Langue Françoise.

Ils quitterent leur jeu. *Ils quitterent le jeu.* La premiere phrase se dit de deux joüeurs, qui pour quelque raison *quittent leur jeu* pour le reprendre peu de momens aprés. Mais *quitter le jeu*, signifie qu'on le finit entierement.

Couper jeu, c'est quitter le jeu avec celui avec qui on jouë. Je perds, je m'emporte, mon compagnon me *coupe jeu*, c'est-à-dire, qu'aigri de mon emportement, il ne veut plus joüer contre moi.

Cette fille fera quelque jour des siennes; cette expression a quelque chose de bas, j'aimerois mieux dire: *Cette fille fera parler d'elle quelque jour.*

Faire parler de soi se prend souvent en mauvaise part. Et au lieu de dire qu'*une fille sçavante fera parler d'elle*, je dirois que *son mérite la fera quelque jour connoître dans le monde.*

Plus. Davantage. Plus signifie la cessation entiere d'une action; c'est en ce sens, que l'on dit d'une chose qui nuit à la santé, *que l'on n'en mangera plus*, c'est-

à-dire, que l'*on s'en abſtiendra pour toûjours*. *Davantage* n'a pas la ſignification ſi étenduë ; par exemple, *J'ai bû aſſez de liqueurs, & je n'en veux pas davantage.* Je n'entends pas de m'en priver pour toûjours, mais que j'en ai aſſez bû preſentement, & que je n'en veux pas davantage.

Douleur, déplaiſir, chagrin, Chagrin, c'eſt une fâcherie mêlée d'impatience, & de mauvaiſe humeur. *Le déplaiſir* ſignifie le ſentiment que nous avons des maux, qui arrivent ou à nos amis ou à nous ; par exemple, on peut dire d'un pere qui a des enfans dénaturez, *qu'il a de grands déplaiſirs. La douleur* eſt auſſi un ſentiment des maux qui nous arrivent, mais c'eſt un ſentiment qui pénétre l'ame ; auſſi le mot de *douleur* ſignifie plus que celui de *déplaiſir*, & c'eſt pour cela que l'Ecriture apelle Jeſus-Chriſt *un homme de douleurs*, & non pas *un homme de déplaiſirs*.

On peut, ce me ſemble, faire encore une remarque ſur ces trois mots. Que *le chagrin & le déplaiſir* touchent l'eſprit ſeul, & non pas le corps ; on dit, *il a l'eſprit chagrin*, & on ne dira pas, *il a la tête chagrine*. On ne dira pas non plus *il a le corps plein de déplaiſirs*. Ce n'eſt pas que

le déplaisir & les chagrins ne fassent des impressions sur le corps, mais le premier sentiment va directement à l'ame ou à l'esprit. On peut dire aussi que la semence de toutes les passions est dans le corps, c'est-à-dire dans les humeurs ; la bile fait colere, le sang contribuë à l'amour, &c.

Pour revenir à *la douleur*, elle convient à l'ame & au corps, on dit fort bien, *J'ai l'ame pénetrée de douleur*, & on dit aussi, *je sens de la douleur dans tout le corps, il n'y a pas un seul endroit qui ne soit douloureux.*

Fidéle a des usages trés differens ; on dit, *il est fidéle dans son recit*, c'est-à-dire, il ne cache ni n'altere rien. Il se dit aussi pour marquer la fidelité qu'on a pour quelqu'un, *c'est un homme fidéle à son maître.*

On s'en sert encore pour un homme qui fait ce qu'il promet, comme *être fidéle en ses promesses*, sur quoi remarquez que c'est ainsi, je crois, qu'il faut parler, & non pas *fidéle à ses promesses*, parce qu'il sembleroit que l'on seroit fidéle à ses promesses, au lieu que l'on veut dire que l'on est fidéle à la personne à qui on a promis. On dit pourtant *fidéle à sa parole*, & non pas *en sa parole.*

Je veux m'informer qui il est. Je veux m'informer de ce qu'il est.

La premiere expreſſion tombe proprement ſur la naiſſance ou ſur la profeſſion; un homme fait l'entendu, & un autre dira à ſon ami, il faut *s'informer qui il eſt.* Pour dire qu'on veut tâcher de découvrir ſa naiſſance ou ſa profeſſion.

Je veux m'informer de ce qu'il eſt, tombe ſur les bonnes & ſur les mauvaiſes qualitez; auquel cas, pour parler plus clairement, j'aimerois mieux dire en parlant d'un homme, *Je veux ſçavoir quel homme c'eſt*; on comprend d'abord que je veux ſçavoir le caractere de ſon eſprit, au lieu que par cette façon de parler, *je veux m'informer de ce qu'il eſt,* on ne comprend pas bien diſtinctement ſi on veut ſçavoir la naiſſance de cet homme, ou ſa profeſſion.

Grace, graces. Faveur, faveurs.

On dit à ſon égal, à ſon ami, ou à ſon inferieur, *faites-moi cette grace,* ou *faites-moi ce plaiſir.* Mais quand on s'adreſſe aux Princes, aux Rois, & aux perſonnes de grande qualité, on leur demande *des graces. Le Roi accorde tous les jours de nouvelles graces,* &c. parce que les graces marquent du côté de celui qui les fait une grande ſuperiorité, & du côté de ce-

luì qui reçoit une grande dépendance. On feroit mal de demander *une faveur*, ou *des faveurs* aux Princes & aux Rois, le mot de *faveur* convient aux amans, qui obtiennent de leurs Maîtresses *des faveurs*, ou *quelque faveur*.

Sentiment, sentimens. Avis.

Sentiment, proprement c'est l'opinion, auquel sens on dit, *c'est le sentiment d'Aristote, de Gassendi*, &c. Il se prend encore pour *un sentiment du cœur*, & on dit de quelque endroit d'un discours, *ce n'est pas une pensée, c'est un sentiment. La pensée va à l'esprit, & le sentiment* au cœur.

Sentimens au pluriel, se prend presque toûjours pour les sentimens du cœur. On ne dira pas *le sentiment d'amour, le sentiment de tendresse*; mais *les sentimens d'amour, & les sentimens de tendresse.*

Avis se dit proprement des affaires: *Raportons-nous à l'avis des Avocats; dites-nous vôtre avis là-dessus*; *sentiment* ne viendroit pas si bien; pareillement on ne dira pas *c'est l'avis d'Aristote, c'est l'avis de Gassendi.* Mais *le sentiment d'Aristote*, & encore mieux encore *l'opinion d'Aristote.*

Surquoi je remarque une chose. Il me semble que le mot *d'opinion* se devroit

dire des anciens Philoſophes, plûtôt que le mot de *ſentiment*; *c'eſt l'opinion d'Ariſtote*, cela marque une ancienneté, & le mot de *ſentiment* conviendroit mieux à un Philoſophe moderne; par exemple, c'eſt *le ſentiment de Deſcartes*; je ne dis pas qu'*opinion* fut mauvais.

Je vous prie, je vous en prie.

Avant que de demander une grace il faut dire: *Je vous prie accordez-moi une grace*; mais aprés l'avoir demandée, je dirai: *Je vous en prie accordez-moi cette grace*, la raiſon eſt que quand je dis, *je vous en prie*, le pronom *en* ſe réſout par *de cela*, & c'eſt comme ſi je diſois, *je vous prie de cela*; or ces mots *de cela* ont relation à quelque choſe que je dois avoir demandée; & ainſi il me ſemble qu'aprés avoir demandé une grace, je dois dire: *Accordez-la moi, je vous en prie*, c'eſt-à-dire; *je vous prie de cela*, qui eſt de me l'accorder.

Défendre contre, défendre de.

On dit de deux joüeurs, dont l'un joüe mieux que l'autre, *celui-ci ne peut ſe défendre contre celui-là*, parce que le jeu eſt une eſpece de combat. Mais ſi on parle d'un homme, qui n'a pû s'empêcher d'aimer une femme, on doit dire *qu'il n'a pû ſe défendre d'elle*, c'eſt-à-dire *de l'aimer*,

& non pas, *il n'a pû se défendre contr'elle*; & quoique, comme dit Ovide, l'amour soit un combat, les amans bien loin de se défendre véritablement les uns des autres, se font au contraire un plaisir de se laisser vaincre.

Elle est si belle qu'on ne peut cesser de la voir.

J'aimerois mieux dire, *elle est si belle qu'on ne peut cesser de la regarder.* Le verbe *voir*, ne marque pas assez en cet endroit, il signifie generalement *voir* sans beaucoup d'attention, & quand on veut faire entendre qu'on en a eu, on ajoûte *regarder*; c'est en ce sens que l'on dit, *J'ai vû le Roi, & je l'ai toûjours regardé,* pour dire qu'on a toûjours eu les yeux sur lui. *Voir* signifie aussi une espece de liaison que l'on a avec quelqu'un à qui on rend quelques visites, on dit, *Voyez-vous cet homme, voyez-vous cette femme?* &c. On s'en sert pareillement pour dire qu'il faut voir les personnes dont nous avons besoin. Quelqu'un me parle d'une affaire qui le regarde, & qui dépend d'une autre, je lui dis, *Voyez-le, je le verrai pour l'amour de vous : Voyez souvent vôtre Raporteur. Envisager,* c'est regarder quelqu'un au visage avec aplication pour quelque dessein; par exemple, pour connoî-

tre

tre ſa phiſionomie, ou, &c. *J'ai enviſagé Monſieur un tel tout le tems qu'il m'a parlé.* Il ne ſe peut apliquer à ceux qui font des diſcours publics; on ne dira pas, *J'ai toûjours enviſagé le Prédicateur*; mais *j'ai toûjours regardé le Prédicateur.*

Ne pas perdre de vûë dans le ſens propre, c'eſt avoir toûjours une perſonne devant les yeux. *Cette femme ne perd pas ſa fille de vûë.* Mais dans le ſens figuré cette expreſſion ſignifie qu'on s'attache à ſçavoir toutes les actions d'un homme. *Je l'examine*, dit-on, *& je ne le perds pas de vûë.* Et dans le figuré d'un homme dont on ne ſe ſoucie plus, *je l'ai perdu de vûë, je ne ſçai ce qu'il eſt devenu.*

Mari. Epoux. Mari dit beaucoup plus qu'*Epoux*. Il ſignifie proprement l'union d'eſprit & de corps, & *Epoux* ne marque que l'union d'eſprit; c'eſt pourquoi on doit apeller ſaint Joſeph *l'époux de la Vierge*, & non pas le *mari*.

Une nuit d'Eté, une nuit de l'Eté:

Une nuit d'Eté ſignifie en general une nuit d'un Eté ſans parler d'aucun Eté en particulier. *Une nuit de l'Eté*, c'eſt une nuit d'un Eté particulier, il n'y auroit point de danger, pour parler plus clairement, d'ajoûter un mot qui déterminât l'Eté dont on parle. Par exemple, *une*

nuit de l'Eté dernier. La chose arriva une nuit de l'Eté dernier.

Une fille de deux ans.

Je crois que c'est ainsi qu'il faut dire & non pas *une fille âgée de deux ans*, parce que *deux ans* est un tems si court, qu'il ne fait pas un âge.

Durer deux ans. On dit, *cela durera deux ans*, & non pas *cela durera l'espace de deux ans*, parce que *la durée* est proprement pour le tems, & *l'espace* marque l'étenduë d'un lieu; c'est en ce sens qu'on dit, *Vous avez un grand espace*, ou *une belle place pour y faire un bâtiment magnifique.*

Il n'y avoit personne à la promenade, il n'y avoit plus personne à la promenade.

Il n'y avoit personne à la promenade, signifie qu'il n'y avoit pas grand monde. C'est pour cela qu'en revenant des Tuilleries, où l'on a trouvé peu de gens, on dit, *il n'y avoit aujourd'hui personne à la promenade*; cette même expression signifie aussi, *qu'il n'y avoit presque point de personne de qualité à la promenade*; c'est en ce sens, que quand la Cour est à Fontainebleau, on dit, *il n'y a personne à Paris.* Cette maniere de parler est ordinaire aux Parisiens, qui estiment si fort Paris, que quand on en part pour aller en quel-

qu'autre Ville que ce ſoit, ils diſent *il eſt aux champs* ; ſelon eux tout ce qui n'eſt pas Paris eſt champs, tout ce qui n'eſt pas homme de qualité n'eſt rien ; c'étoit ce que diſoit autrefois une Dame, de Meſſieurs de Guiſe, qu'*auprés de ces Princes Lorrains, tous les autres Princes paroiſſent peuple.* Les Romains avoient la même viſion ; car, comme on ſçait, tout ce qui n'étoit pas Romain, étoit Barbare.

Revenons. *Il n'y avoit plus perſonne à la promenade.* On doit entendre par-là, qu'effectivement il n'y avoit perſonne à la promenade, ou qu'il n'y avoit que deux ou trois perſonnes. Mais ſi je voulois faire entendre que véritablement il n'y avoit perſonne, je dirois *il n'y avoit qui que ce ſoit à la promenade.* *Qui que ce ſoit* fait comprendre nettement ce qu'on veut dire, & on ne peut parler trop clairement pour ſe faire entendre.

Demeurer, reſter. Monſieur de Vaugelas a dit un mot de ces deux verbes. Je m'étendrai un peu plus. *Demeurer* veut dire demeurer dans le même lieu ; *allez où il vous plaira, & je demeurerai ici.* *Reſter* ſe dit par exemple d'une dépenſe que j'ai faite, j'avois cinquante piſtoles, j'en ai donné quarante, *il m'en reſte dix* ; & il ſe dit auſſi d'un Regiment qui a été

taillé en pieces, *il ne reste pas cent hommes de ce Regiment.*

Il ne reste pas cent hommes de ce Regiment. Il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment.

La premiere expression se dit, comme je viens de l'observer, d'un Regiment qui dans une bataille a été taillé en pieces. Mais *il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment*, se dit proprement quand les trois quarts d'un Regiment ont deserté ; alors on doit dire, *il ne reste pas cent hommes dans ce Regiment*, & non pas *il ne reste pas cent hommes de ce Regiment.*

D'abord. Aussi-tôt.

D'abord signifie la premiere chose qui se passe en abordant quelqu'un ; *cet homme m'a reçû d'abord avec froideur*, mais ensuite il m'a témoigné beaucoup d'amitié. *Aussi-tôt* marque proprement le tems auquel on fait quelque chose : *Il me dit des injures, & je mis aussi-tôt l'épée à la main.*

Coquette, femme à galanterie, femme débauchée, femme débordée.

Une Coquette est une femme qui reçoit des douceurs de tout le monde, & qui se fait un plaisir de plaire à tous ceux qui lui en veulent conter, sans s'engager elle-même.

Femme à galanterie eſt proprement une femme à bonne fortune.

Une femme débauchée va chercher le plaiſir dans les lieux mal-honnêtes, ou elle reçoit chez elle tous ceux qui veulent la voir.

Une débordée ajoûte au plaiſir des raffinemens & des poſtures infâmes.

Une concubine, s'il s'en trouve encore aujourd'hui, ſe prend pour une femme qui ne voit qu'un ſeul homme. Quoique toutes ces perſonnes ſoient dans le vice, elles y ſont néanmoins inégalement, & doivent avoir des noms differens.

Genereux, generoſité, vaillant, valeur, courage, fermeté, intrepidité. Il eſt genereux, c'eſt-à-dire, *il eſt liberal, magnifique.* On dit d'un Capitaine, *il a de la valeur. Vaillant* ſe dit d'un homme qui a fait pluſieurs actions genereuſes. *Courage* eſt proprement *la valeur animée; quel courage*, dit-on ; n'a-t-il pas fait paroître dans le combat ? On dit auſſi d'un homme qui prend beaucoup ſur ſon temperament, *il a du courage*, ou d'un Chrétien qui vit ſaintement, *il faut du courage pour renoncer aux plaiſirs du monde.*

Fermeté convient à un Philoſophe qui ſouffre les maux du corps ou de la

fortune ſans ſe plaindre. Il me ſemble qu'il y a quelque difference entre *eſprit ferme*, & *fermeté d'ame. L'eſprit ferme* ſe dit d'une perſonne ferme dans ſon opinion, & qui ne change point de ſentiment. *L'ame ferme*, ou *fermeté d'ame* ſe dit proprement de celui qui réſiſte à la mauvaiſe fortune, ou qui la ſuporte courageuſement.

Intrepidité convient à un homme qui connoît de ſang froid tous les dangers où ſa vie eſt expoſée, ſans en être aucunement ébranlé. Il convient pareillement à un homme diſpoſé de maniere, qu'il verroit tomber le monde ſur lui ſans trembler. *Si fractus illabatur orbis.*

Impavidum ferient ruinæ.

Pour. Par.

Pour marque la fin que je me propoſe dans mon action. Je cherche les occaſions dangereuſes *pour être Marechal de France. Par* marque le moyen dont on ſe ſert pour obtenir ce qu'on demande. Il a obtenu telle dignité *par ſon aſſiduité*, & *par ſes ſervices*.

Opinion, penſée.

Penſée ſignifie proprement une action de l'eſprit, qui ne le détermine point : auquel ſens on dit, il me vient une penſée. *Opinion* eſt quand l'eſprit penſe à

un parti. *C'eſt là mon opinion*, dit-on, *c'eſt mon ſentiment.*

Ceder, abandonner.

Ceder ſupoſe une conteſtation ; j'ai diſputé long-tems contre lui ; mais *il a falu ceder. Abandonner* ne ſupoſe point de diſpute, & nous abandonnons une choſe ſans que perſonne nous la conteſte ; c'eſt en ce ſens qu'on parle *des biens abandonnez* ; & qu'on dit, *c'eſt un homme abandonné de tout le monde.*

A la Ville de Medine, à Medine.

Il me ſemble que quand la Ville dont on parle eſt inconnuë, on doit mettre *à la Ville.* Par exemple, *à la Ville de Morts-Aly*, parce que ſi on diſoit à Morts-Aly ; on ne ſçauroit ſi on parle d'une Ville ou d'un homme de ce nom. Mais lorſque le lieu dont nous parlons eſt connu, on ne met pas *à la Ville* on dira *il eſt à Paris, à Conſtantinople*, & non pas *à la Ville de Paris, à la Ville de Conſtantinople.*

Mal, malheur, miſere.

Mal ſe dit preſque toûjours du mal du corps. *J'ai mal à la tête, au bras.* Et quelquefois *de l'eſprit* : Par exemple, *l'inquiétude eſt un mal de l'eſprit.* Mais il ne ſe dit point des revers de la fortune, il faut ſe ſervir de *malheur* ; un homme

accablé de la mauvaiſe fortune dira à ſon ami *conſeillez-moi dans mes malheurs*, & non pas *conſeillez-moi dans mes maux.* C'eſt en ce ſens qu'on dit d'un Prince qui perd ſouvent des batailles, *il eſt malheureux.*

Miſere, c'eſt une diſette des biens de la fortune, un miſerable eſt toûjours pauvre, mais un malheureux peut être trés riche. Une remarque que je crois qu'on peut faire. *C'eſt un miſerable*, & *il eſt miſerable*, ſont deux expreſſions differentes; *il eſt miſerable* ſe dit d'un homme qui eſt dans la miſere, & *c'eſt un miſerable* s'aplique à un lâche, ſans honneur & ſans foi.

Propre, parée, magnifique.

Une femme propre n'a qu'un habit ſimple, mais net & ſans tache. *Une femme parée* a de l'ajuſtement. *La propreté* eſt ſans affectation & ſans éclat; *la parure* a quelque choſe d'étudié & de brillant. Mais *la magnificence* ſe dit d'un habit riche & éclatant.

Il eſt occupé, il eſt empêché.

Il eſt occupé ſe dit d'un homme attaché à une choſe où il doit être long-tems. Par exemple, *On ne peut lui parler, il eſt occupé dans ſon cabinet.* Mais *il eſt empêché* ſe dit quand l'occupation doit être cour-

courte ; c'est pour cela qu'on dit, *Madame est empêchée*, elle parle à quelqu'un, elle essaye une garniture, ou elle choisit des étoffes.

Baiser les mains à la Reine, baiser les mains de la Reine.

Quand on veut dire qu'effectivement on a baisé les mains, il faut dire *de la Reine*. Car *baiser les mains à quelqu'un* signifie lui faire un compliment.

Offrir, presenter.

On offre une chose à quelqu'un en le priant de la garder ou de s'en servir. *Je lui ai offert mon carosse, je lui ai offert de l'argent.* Mais *presenter* signifie proprement faire paroître devant quelqu'un. *Je l'ai presenté au Roi.*

Citer, nommer.

Citer ne doit être employé qu'à citer les Livres, auquel sens on dit aussi *citation* ; *il y a plusieurs citations dans les Livres de Monsieur C....* *Nommer* se dit d'un homme qui excelle en quelque chose. Quand ont parle d'excélens Poëtes en divers genres de Poësies, on nomme *Corneille, Racine, des Preaux & la Fontaine.* Quand on parle d'une beauté, *on nomme Mademoiselle Coulon*, & non pas *on cite.*

Depuis. Il y a, il y avoit.

Depuis ſe dit d'une choſe arrivée depuis peu. *Elle eſt morte depuis deux jours.*

Il y a ſe dit d'un tems plus éloigné ; *il y a ſix mois, un an qu'elle eſt morte.*

Il y avoit marque un tems encore plus éloigné. Par exemple, ſi j'écrivois l'Hiſtoire de la Matrône d'Epheſe, je dirois, *Il y avoit trois jours qu'elle n'avoit mangé,* quand un jeune ſoldat, &c. & non pas *elle n'avoit pas mangé depuis trois jours.*

Répondre à. Répondre ſur.

On dit, *répondez à cela, j'ai répondu à tous les points de vôtre Lettre* ; mais quand on ajoûte le pronom *vous*, j'aimerois mieux dire, *je vous ai répondu ſur tous les points de vôtre Lettre,* que *je vous ai répondu à tous les points de vôtre Lettre.*

Il eſt aux Champs, il eſt dans les Champs.

Il eſt aux Champs ſe dit d'un homme qui eſt allé aux Champs pour ſe divertir. *Il eſt dans les Champs* ſe dit d'un homme qui étant déja en ſa maiſon de Campagne, s'eſt allé promener aux Champs. *Etre aux Champs* ſupoſe donc qu'on quitte la Ville pour aller aux Champs ; & *être dans les Champs*, ſupoſe qu'on eſt déja aux Champs, & qu'on ſort de ſa maiſon de Campagne pour aller dans les Champs.

Prenez garde à lui. Gardez-vous de lui.

On dit *prenez garde à cet enfant*, pour, *ayez soin de lui de peur qu'il ne se blesse.*

Gardez-vous de lui se prend en mauvaise part. *Gardez-vous de Monsieur.... ne vous y fiez pas.* On dit aussi, *gardez-vous de ce cheval*, pour, *prenez garde qu'il ne vous blesse. Prenez garde à cela*, se dit pour, *faites réflexion, pensez à ce que vous allez faire là-dessus.*

Renvoyer à, se dit d'un homme ou d'une Ville où l'on renvoye. *Renvoyez cette affaire à Monsieur Nivelle, c'est un habile homme. Je l'ai renvoyé à Paris. Renvoyer en*, se dit d'une Province ; *je l'ai renvoyé en Provence, en Languedoc.*

La suite du tems, la suite des tems.

Le premier signifie *dans quelques années* ; cela ne se peut faire presentement, mais je le ferai *dans la suite du tems. On verra dans la suite du tems comme la chose tournera.*

La suite des tems marque les tems éloignez, les siécles. *Je ne sçai si dans la suite des tems ce Royaume sera aussi puissant qu'il l'est aujourd'hui?*

Sédition. Soulevement. Trouble.

Sédition proprement se dit d'une Ville & d'un Peuple qui a pris les armes contre

ſon Prince. *Il y a eu autrefois des ſéditions à Paris* ; & à examiner de bien prés le mot de *ſédition*, il ſemble qu'il ne s'aplique qu'à un mouvement de peuple qui n'eſt pas de longue durée.

Soulevement ſe dit mieux d'une Province ou d'un Royaume. *Il y a eu des ſoulevemens, & des révoltes dans le Royaume* ; & non pas *il y a eu des ſéditions dans le Royaume*, parce que *ſoulevement* marque pluſieurs Peuples qui ſe révoltent.

Trouble, à l'examiner de bien prés, ne ſignifie pas tant une révolte formée, qu'un commencement & une mutinerie d'un Peuple qui ſe plaint, qui fait des partis & des ligues, afin de prendre enſuite les armes pour executer ſes deſſeins.

Rebellion. Semble avoir été abandonné aux Huiſſiers, qui recevant de mauvais traitemens des perſonnes qu'ils executent, font *des Procés verbaux de rebellion.*

Les Melons étoient cette année d'un goût excélent. J'aimerois mieux parler ainſi, pour dire que les Melons étoient bons, que de dire *les Melons avoient cette année le goût excélent*, parce qu'*avoir le goût* ſe dit des animaux, qui effectivement ont le ſens du goût, ce que les choſes inanimées n'ont pas. C'eſt pour cela qu'on dit, *Monſieur le Comte de.... goûte bien le vin, il*

a le goût excélent ; & on ne dira pas *ce vin a un bon goû*.

Remarquez sur la même expression, qu'on ne dira pas non plus *ce vin est d'un bon goût*, mais *ce vin est bon, il est excélent*, &c. *Etre d'un bon goût* convient aux fruits & aux viandes. *Cette pêche étoit d'un goût excélent* ; *cette Perdrix a un fumet admirable, elle est d'un goût exquis.*

Etre de bon goût se dit bien dans le figuré ; *cet homme est de bon goût* pour, il se connoît bien aux choses. *Cet habit est de bon goût*, pour un habit bien fait & bien à la mode. Et remarquez qu'*être de bon goût* ne convient pas toûjours aux choses faites par la nature, mais aux choses faites par l'art. On ne dit pas, *cet arbre est de bon goût* ; mais on dit, *ce Carosse est de bon goût*, parce que le *goût* figurément pris, tombe sur les choses que l'on invente, ou que l'on fait bien executer.

Courir ou aller sur le bord de la Mer, ou *sur le bord de l'eau*, signifie un homme qui court ou qui va le long de l'eau, ou le long du bord de la Mer. *Courir au bord de l'eau, ou au bord de la Mer*, marque un homme, qui étant éloigné du bord de la Mer, & apercevant un vaisseau qui aproche, court au bord pour le voir arriver. Par la même raison, *ils couroient sur*

le Port, & ils couroient au Port, sont deux phrases bien differentes.

Etre en deux jours. Etre dans deux jours.

Le premier signifie un homme, qui ayant été deux jours en chemin, arrive aprés ce tems-là. *Un bon Courrier est en deux jours de Paris à Lyon. Etre dans deux jours* signifie un homme qui doit être deux jours, par exemple, en sa maison de Campagne, & qui aprés ce tems-là doit revenir à Paris. *Monsieur.... est allé aux Champs, il sera ici dans deux jours.*

Pareillement, *il ne sera pas long-tems à venir*; c'est-à-dire, il ne sera pas long-tems en chemin. Mais *il ne sera pas long-tems sans venir,* signifie que la personne dont il s'agit ne demeurera pas long-tems où il est, mais qu'il reviendra dans peu de jours.

Accompagné. Suivi.

Le premier, se dit d'un homme qui sortant de chez lui est accompagné de son ami, on ne dit pas *suivi de son ami. Monsieur le Duc... Monsieur le Comte de.... est sorti accompagné du Chevalier;...* & non pas *suivi,* parce que le mot de *suivi* se dit proprement des gens fort au dessous des autres, & même des bas domestiques. Et on diroit plûtôt, *Monsieur le Duc*

de .... est sorti accompagné de ses Gentilshommes, que *suivi de ses Gentils-hommes*. Quoique ses Gentilshommes demeurent chez lui, & qu'ils soient ses domestiques, cependant comme ils sont traitez avec distinction, le mot d'*accompagner* leur convient mieux que celui de *suivre*. Mais on dit fort bien, *Monsieur le Duc de .... est sorti suivi de tous ses Valets de pied. Monsieur le Comte est sorti suivi de tous ses Laquais*. C'est en ce même sens, qu'on apelle une femme de chambre ou une espece de Demoiselle, *une Suivante*. On dit aussi *Carosses de suite*, pour marquer les carosses du même Ambassadeur qui suivent celui où il est lui-même. Mais on ne dira point *Carosses de suite*, quand on parle *des carosses que les Princes envoyent à l'entrée d'un Ambassadeur*. A Rome pareillement, on ne dit pas des carosses que l'on voit quelquefois aprés celui d'un Cardinal, que ce sont *des Carosses de suite*; mais on dira, *le Cardinal tel avoit un nombreux cortege. Avoir un nombreux, un grand cortege, & avoir plusieurs carosses de suite*, sont deux phrases qui ont des significations bien differentes.

Ressembler. Etre semblable.

Ressembler ne se dit que des choses animées; de deux visages, par exemple, qui

ont les mêmes traits. *Ces deux personnes se ressemblent.* *Etre semblable* se dit des choses inanimées qui ont une même qualité. *Deux murailles blanches sont semblables : ce collier est semblable à celui-là* ; on peut ajoûter, pour la grosseur ou pour l'eau, &c. & non pas *ces deux colliers se ressemblent.* J'ajoûte ici qu'il se dit beaucoup mieux des choses qui frapent les yeux, que de celles qui frapent les autres sens ; on dit de deux choses blanches, *qu'elles sont semblables.* Ces deux murailles blanches sont parfaitement semblables ; mais on ne dit pas *ces deux odeurs, ces deux saveurs sont semblables*, mais *ces deux choses sont de la même odeur & du même goût.* On dit pourtant, *ces deux discours sont presque entierement semblables.* Le même mot se peut mettre à plusieurs usages, & je crois que c'est en cela que consiste la difficulté de la Langue Françoise.

Guerir un mal, guerir d'un mal.

On ne guerit jamais *un mal.* Comme, par exemple, *la fiévre*, parce que la fiévre est essentiellement *mal*, & on ne peut changer l'essence des choses, qui sont toûjours telles de leur nature ; si on guerissoit *un mal*, on feroit que le mal deviendroit *bien*, & qu'il perdroit les qualitez

qui le rendent essentiellement mal, ce qui est impossible. Mais on doit dire, *le Medecin Hollandois guerit d'un tel mal, de la fiévre*, &c. On n'a jamais dit *rassasier la faim, vétir la nudité, visiter la maladie, consoler l'affliction*, &c. Mais *donner à manger à ceux qui ont faim, vétir les nuds, visiter les malades, consoler les affligez*, &c.

La raison de cette erreur vient de la confusion que l'on fait du *sujet du mal*, qui est capable de guerison, avec *le mal* qui ne peut recevoir cette même guerison. Ainsi quand on dit, le Medecin Hollandois a gueri la fiévre de cet homme, on parle mal; il faut dire, *le Medecin Hollandois a gueri cet homme de la fiévre*, parce que l'homme dont on parle est un sujet capable de recevoir la guerison; comme son temperament est déreglé ou par le trop grand froid, ou par la trop grande chaleur, un Medecin le remettra dans l'état où il étoit auparavant, en temperant les qualitez qui alteroient sa santé. Mais on ne peut dire, *un tel Medecin guerit la fiévre*, par la raison que j'ai dite que la fiévre étant de sa nature toûjours mauvaise, ne peut recevoir aucune guerison. Enfin on ne dit point *faire voir l'aveuglement, instruire l'igno-*

rance, &c. Mais *faire voir un aveugle*; lui rendre la vûë, *instruire les ignorans*, &c.

Le bien de la Terre. Les biens de la Terre.

Le bien de la Terre, à examiner l'expression de bien prés, s'entend du bien propre de la Terre, de son utilité. Par exemple, la Terre est séche, il faudroit de la pluye pour l'humecter; alors l'*humidité est le bien propre de la Terre*, comme étant le principe de la fecondité. Je sçai bien que *le bien de la Terre* est quelquefois pris pour *les biens de la Terre*, qui sont proprement les fruits de la Terre, c'est-à-dire, *le bled*, *le vin*, &c.

Et pour mieux montrer la difference entre *le bien de la Terre*, & *les biens de la Terre*, c'est que *les biens de la Terre* sont séparez de la Terre par ceux qui les recuëillent, au lieu que *le bien de la Terre* est toûjours dans la terre, où il reste une graisse, & une humidité qui la rend feconde, & qui est proprement *son bien*.

On ne dit pas *le fruit de la Terre*, mais *les fruits de la Terre*, ce qui marque encore, que *le bien de la Terre* & *les biens de la Terre* sont deux choses toutes differentes.

Demeurer. Séjourner. Faire son séjour, sa résidence.

Demeurer se prend quelquefois pour habiter. *Monsieur tel demeure dans telle maison.* Quelquefois pour *attendre. Allez faire vôtre visite, je demeurerai ici, je vous y attendrai.*

Séjourner se dit d'un homme qui voyage & qui *séjourne* dans les belles Villes pour y voir ce qu'il y a de beau. *J'ai séjourné un mois à Avignon pour voir toutes les beautez de la Ville.*

Faire son séjour se dit proprement d'une personne qui fait sa demeure ordinaire en quelque lieu. *Un tel fait presentement son séjour à Poitiers*, & on ne feroit pas entendre ce qu'on voudroit dire, si l'on disoit, *un tel sejourne presentement à Poitiers* ; car cette expression signifieroit, qu'un tel n'habiteroit pas à Poitiers, mais qu'il y séjourneroit comme en passant, ou pour se reposer, ou pour voir ce qu'il y a de rare dans la Ville.

Faire sa résidence ne signifie pas déterminément être dans une Ville pour toûjours, ou pour peu de tems ; mais y être pour peu ou pour beaucoup de tems, suivant la volonté de celui de qui on dépend. C'est en ce sens, que nous apellons certains Ministres de quelques Princes Sou-

verains *Residents. C'est le Resident de Mantouë, le Resident de Danemarc*, &c. On ne dit point d'un particulier, *qu'il fait sa résidence à Poitiers*, mais *qu'il y demeure, qu'il y fait son séjour*. Mais on pouroit dire d'un Intendant de Province, il fait sa résidence à Poitiers, par la raison que j'ai dite qu'il n'y est ni pour toûjours, ni pour peu de tems déterminément, mais tant qu'il plaît au Roi, ou tant qu'il y doit demeurer pour le bien de la Province.

Encore. Aussi.

Encore signifie le redoublement d'une action. Quand un Musicien m'a chanté un air agréable. *Chantez-le encore*, je vous en prie, & non pas *chantez-le aussi*. *Aussi* signifie proprement une maniere de jonction; je dirai à un Musicien, *chantez-moi un tel air, & celui aussi que vous chantâtes hier.*

Encore se dit aussi du tems. *Il ne viendra pas encore, je ne l'ai pas encore vû.*

Femme arrangée.

Un fameux Auteur ne peut souffrir cette expression, & sa raison est que l'adjectif *arrangée* comprend plusieurs choses qu'il prétend qu'une femme n'a pas; il ajoûte l'exemple de la Bibliotheque, qui contenant un grand nombre de Livres,

peut être dite arrangée. Cependant on peut dire *une femme arrangée* par la même raiſon. Son ajuſtement comprend ſon manteau, ſes jupes, ſa coëffure, ſon collier, ſes pendants d'oreilles, ſa montre de diamans, ſes agraffes, ſes bagues, des rubans, des manches, & pluſieurs autres choſes ſemblables. Et quand chacune eſt en ſa place, je crois que l'adjectif *arrangée* ſignifie bien ce qu'on veut faire entendre.

Un ruiſſeau de larmes, une abondance de larmes, un torrent de larmes.

Un ruiſſeau de larmes ne marque pas bien la qualité de la douleur qui les fait verſer; c'eſt-à-dire, que quand on me dit qu'une perſonne a verſé un ruiſſeau de larmes, je ne ſçai ſi ſa douleur a été violente ou tranquille.

Quand la douleur eſt violente, on doit ſe ſervir de *torrens de larmes*, parce que cette expreſſion répond bien à la violence de la douleur, d'autant plus que *les torrens* ſont impétueux & violens.

Que ſi la douleur eſt grande, mais tranquille, telle qu'eſt celle d'un Philoſophe, qui a fait une grande perte, dont il eſt touché ſenſiblement ſans s'y laiſſer emporter, & attribuant ſon malheur à la viciſſitude des choſes humaines, alors

on dira qu'il a versé *une abondance de larmes*. Une autre remarque, *larmes* sont ainsi apellées tant qu'elles tombent goute à goute ; mais quand ces goutes se réünissent, alors ce sont *des pleurs*, & il faut dire *qu'ils coulent de ses yeux*, & non pas qu'ils *tombent de ses yeux*, comme a dit un bon Ecrivain.

Briller avec éclat.

Briller dans le propre se dit d'une petite lumiere. Par exemple, *les étoiles brillent, le Ciel est tout brillant d'étoiles.* Cependant on ne dira pas d'une chandelle qu'elle brille, mais on dit la lueur ; *je me conduisois la nuit à la lueur d'une chandelle.*

Eclater dans le propre se dit d'une lumiere éclatante ; je ne dirois pourtant pas *le Soleil éclate* ; je ne dirai pas non plus *briller avec éclat*, parce que *briller* est trop peu pour *éclat*, & *éclat* marque une trop grande lumiere pour le joindre avec *briller*.

Eclater dans le figuré signifie faire un grand bruit. *Enfin sa haine a éclaté ; cette femme a éclaté, elle a fait un grand éclat.* Sur quoi il me semble qu'*éclater* dans le sens figuré, se prend plus souvent en mauvaise part. Il signifie, par exemple, une colere long-tems retenuë, qu'on se

faisoit violence pour cacher, & qui à la fin ayant rompu les obstacles, & s'étant échapée a paru aux yeux de tout le monde. C'est par cette raison, qu'on dit *un éclat de tonnerre*, qui est un feu qui ouvre la nuë avec violence, & qui s'échape avec fureur & rapidité. On dit pourtant, *sa gloire a éclaté dans toute l'Europe.*

Je l'ai vû ne craindre aucun péril.

Je crois cette expression mauvaise, parce que *voir* est un verbe qui signifie une action, & cependant on fait aboutir cette action à rien, c'est-à-dire à une non action, pour ainsi parler. *Je l'ai vû*, voilà le rien. J'aimerois mieux dire tout simplement, *c'est un homme qui ne craint rien.*

Cependant, on écrit, & on dit fort bien, *il n'a rien fait, il n'a rien vû.* J'en tombe d'acord, parce que la phrase commence par une négative, qui me donne d'abord l'idée d'une non action. Mais quand on me dit, *je l'ai vû ne rien craindre*, on commence, comme je viens de dire, par me donner l'idée d'une action par *je l'ai vû*; & puis ajoûtant *ne rien craindre*, on anéantit cette action.

Fermer, enfermer, serrer.

Fermer se dit d'une porte, *fermez la porte, fermez ce cabinet*, &c. *Enfermer*

se dit des choses qu'on enferme dans des coffres; *enfermez mes habits*, &c. *Serrer* convient aux choses qu'on mange. *Serrez ce pâté, serrez ces confitures.*

Hors de lui-même. Hors lui-même.

Cet homme est tout transporté de colere, *il est hors de lui-même*, c'est-à-dire, il n'est plus dans lui, il ne se possede plus.

Que si cet homme s'aime seul, on dira *tout lui est indifferent hors lui-même.*

Rendre ses intentions éclairées. Je ne crois pas cette expression bonne, on diroit plûtôt *rendre ses intentions droites*, parce qu'on dirige ses intentions, mais on ne dira pas *éclairer ses intentions*. Il faut donc dire, pour parler clairement, *découvrir ses intentions, les faire connoître.*

L'enceinte de l'Empire.

Le mot d'*enceinte* dit trop peu pour être joint avec Empire, on dit *enceinte d'une Ville*; ce qui ne convient pas seulement *à une Province*; je dirois donc les limites de l'Empire.

C'est une belle femme.

Un Auteur a déja fait une remarque sur cette expression, qui est qu'elle ne signifie rien de distinct, parce qu'on n'entend pas, si la femme dont on parle, est brune, ou blonde, & quels traits composent sa beauté. Mais j'ajoûte, qu'il y a des

a des choses, qui n'ont qu'une seule nature de beauté : Par exemple, *les dents*, comme elles ne sont belles, que par la blancheur, & l'arrangement, le seul mot de *belles*, suffit pour se faire entendre.

Aplication, attachement.

Aplication signifie proprement une attention forte à faire quelque chose. Par exemple, *il joüe avec aplication. Attachement* signifie une habitude, un penchant à quelque chose. On dit, *il a un grand attachement à l'étude*, c'est-à-dire, une grande inclination. On voit par-là que l'*aplication* peut être sans *l'attachement*, comme quand on dit d'un homme qu'il n'a aucun attachement au jeu, mais que quand il fait tant que de joüer, il joüe avec aplication. *L'attachement* peut être sans l'aplication, comme dans un homme attaché à l'étude, qui par la facilité qu'il s'y est acquise, étudie aisément & sans beaucoup d'aplication.

Accoûtumé à lui. Accoûtumé avec lui.

Le premier se dit d'un domestique qui s'est fait aux manieres de son maître. *Je suis accoûtumé à lui, ses manieres ne me font plus de peine. Accoûtumé avec lui*, se dit proprement d'un ami qui demeure avec son ami, & qui est accoûtumé avec lui, c'est à-dire, à vivre avec lui. La

propoſition *avec*, marque une ſocieté d'égal à égal, qui ne peut être d'un domeſtique à un maître ; c'eſt pour cela que l'on demande à un laquais, *à qui es-tu ?* & non pas *avec qui es-tu ?* Quand on demande *avec qui demeurez-vous* ? à examiner cette expreſſion de bien prés, elle veut dire *avec quel ami, ou avec quelles perſonnes on demeure.* En parlant d'une Auberge, on dit *je ſuis avec tel & tel d'une telle Province, nous ſommes tous jeunes gens qui aimons à nous divertir.* Cette expreſſion marquant l'égalité, on peut dire, *je ſuis accoûtumé avec eux*, & non pas *à eux.*

Mais, dira-t-on, peut-on être accoûtumé avec quelqu'un ſans être en même-tems accoûtumé à lui ? Je conviens que qui eſt accoûtumé avec un homme, eſt auſſi accoûtumé à lui, c'eſt-à-dire à ſes manieres, mais un égal n'y eſt pas accoûtumé pour les ſouffrir avec reſpect & avec dépendance, mais par amitié, & pour le commerce de la ſocieté ; mais un domeſtique eſt accoûtumé à ſon maître, c'eſt-à-dire, à ſes manieres ; qu'il ſuporte par l'obligation de la dépendance. Ainſi on doit dire, ce domeſtique eſt accoûtumé à ſon maître, & non pas avec ſon maître.

TRADUCTION D'UNE LETTRE Italienne, écrite par un Sicilien à un de ses amis, contenant une Critique agréable de Paris. Cette Lettre est écrite d'un stile singulier, & on a tâché de retenir le même stile dans la Traduction.

MON AMI,

Il y a prés de dix ans que je suis à Paris, & je ne connois pas encore bien la Ville ; ne croyez pas que les plaisirs qui sont infinis dans cette grande Babilonne m'empêchent de m'en instruire ; au contraire, ce sont ces mêmes plaisirs qui m'ont donné une envie extrême de la connoître. Pendant un si long-tems je n'ai point eu besoin de Medecin, parce que je n'ai pas été malade ; je rougirois de honte, si ayant passé trente ans je cherchois encore cette sorte de Philosophie. Le plus rusé de tous les Empereurs s'étonnoît, qu'aprés cet âge les hommes voulussent un second pour combattre les maux du corps, & pour conserver leur santé. Mais quand j'ai voulu assûrer que

jamais on ne m'avoit ouvert la veine, les Chirurgiens de France n'ont pû me croire, ſans auparavant me voir nud.

Vous qui ſçavez ma maniere de vivre, & mes inclinations, vous pouvez vous imaginer comme je vis ici. Ordinairement je me leve le matin, auſſi-tôt que le Soleil paroît : mais ce grand luminaire ne ſe laiſſe pas voir ſouvent, cela fait qu'il eſt ici en plus grande vénération, que ne le ſont dans leur Empire les Rois de la Chine, puis qu'il paſſe la moitié de l'année, comme s'il étoit inviſible.

* Je ſuis toûjours éveillé de fort bon matin ; le chant des coqs m'ouvre les yeux, & le bruit des hommes & des chevaux acheve de me tirer du ſommeil. Mon principal plaiſir eſt de lire quand je n'écris pas, ou de lire & d'écrire en même-tems. Ayant fini l'étude du matin, qui eſt le mouvement de l'eſprit, je commence le mouvement du corps, & je ne trouve point de plus grand divertiſement que la promenade. Quand le tems eſt beau, je marche dans de belles & longues allées à l'ombre des arbres ; nous apellons cela *ſe promener*, exercice que les Turcs ne peuvent ſouffrir, & qui paroît ridicule

* *Maniere de vivre de l'Auteur à Paris.*

aux Asiatiques ; je fais donc tous les jours plusieurs milles, sans voyager. Pour cet effet le Roi entretient en faveur des oisifs, le plus beau jardin qui soit dans l'Europe.

Je me couche le soir le plus tard que je puis, je m'examine sur tout ce que j'ai fait pendant la journée pour me rendre compte à moi-même, ensuite je prie Dieu qu'il me ferme l'œil la nuit, pour me l'ouvrir le matin. * Mes besoins sont toûjours les mêmes, du pain, un lit & des habits : je ne desire point les viandes que mange un plus délicat, ou un plus riche que moi. En sortant des Palais des Grands, je n'ai pas honte d'entrer dans ma petite retraite : les habits d'or & d'argent ne couvriroient pas mieux mon corps, que fait un habit de laine. Si j'ai disette de quelque chose, je le cherche dans les Livres de Seneque : *Voulez-vous être riche, ne desirez rien.* Je m'abstiens de tout ce que l'on vend cher, & qu'on ne peut acheter qu'avec un repentir. Avec cette modération, je fais mourir de faim la volupté : & si quelquefois la chair se révolte, l'avarice du sexe sert de remede à sa rebellion. J'aime à faire l'amour à *Susanne*, plûtôt qu'à *Dalila* ; & je ne donne pas volontiers mes

* *Etat où l'Auteur se trouve.*

cheveux, ſi je ne les coupe moi-même. Comme il eſt plus difficile d'être Zenocrate, que de le paroître, nous ſerons toûjours hommes tant qu'il y aura des femmes; & le meilleur moyen eſt de nous ſoumettre le plaiſir, & non pas de lui être ſoumis.

Mes avantures ont été differentes.

Scriſſi, pianſi, cantai, arſi, gelai,
Corſi, ſtetti, ſoſtenni, hor triſto, hor lieto,
Tutto fei, nulla ſono. Per cangiar loco,
Stato, vita, penſior, coſtumi, & pelo,
Maï non cangiai fortuna?

Les étrangers ſont bien venus en ce Païs-ci, pourvû qu'ils ne demandent rien. Ils n'y ont autre emploi que de ſe divertir, & quelques-uns d'ôter la ſuye des cheminées, qui eſt le privilége des Savoyards, qu'on voit dans les ruës plus noirs que les Ethiopiens, & plus puants qu'une Synagogue. Au reſte j'ai fait le ſage, & quelquefois le fou, qui n'eſt pas un petit ſecret pour ſe faire aimer de tout le monde. J'ai écrit, & même imprimé, & j'ai trouvé des aplaudiſſemens depuis le Trône juſqu'à la Houlette. Le Roy

m'avoit donné une pension, & la guerre me l'a ôtée : Les Grands m'ont honoré de leurs paroles ; & les Gens de Lettres, d'encens & de fumée. Les femmes m'ont pressé d'écrire des livres nouveaux, mais je n'ai jamais pû faire un mot pour elles, si ce n'est quand j'ai été amoureux ; alors ma Muse, qui ne sçait pas chanter, a fait des Poësies plus tendres que celles de Guarini.

Comme dans ce Païs-ci on dépense en tout tems, & beaucoup, à moins que d'avoir deux Anges Gardiens, *un pour le corps, & l'autre pour la bourse*, la propre sensualité, & l'avarice d'autrui nous mettent premierement en chemise, & puis nous ménent à l'Hôpital. Si je n'ai plus ce que j'ai dépensé, je me trouve avec un nouveau bien que je n'ai jamais eu, je suis devenu flatteur. Il faut ici loüer tout, & toûjours, & les mauvaises choses plus que les bonnes ; & on est contraint d'aplaudir même le vice pour vivre en paix avec les jeunes gens. Je n'ai fait la guerre qu'à l'hipocrisie, ne pouvant souffrir qu'on trompe Dieu, & les hommes pour honorer les démons. Je me suis rendu docteur dans les complimens, & sur tout à demander pardon ; & ces sortes de cérémonies sont plus tri-

viales en France, que les soupirs ne sont communs en Italie. Les amitiez, les promesses, les offres de service sont ici de la nature des rossignols, *vox vox, prætereaque nihil.* On ne se fait ni compliment ni civilité, qu'on ne demande toûjours pardon; aprés cela vous pouvez bien croire que l'on pardonne les injures, & si quelqu'un se souvenoit d'avoir été offensé, il ne seroit pas bon François.

Pour ce qui est de Paris, je ne sçai par où commencer, pour vous faire la peinture d'une Ville dont les habitans sont logez jusques sur les ponts de la riviere, & sur les toits des maisons, & ou les femmes, qui n'enfantent que des braves, commandent plus que les hommes. Cette grande Ville est le siege du tumulte, & puisque vous en voulez une maniere de description, je commencerai par le mouvement perpetuel qui régne ici le jour & la nuit.

* Quand le Précepteur de Neron écrivit de la tranquilité de la vie, je crois qu'il en prit le sujet sur les Carosses de loüage de son tems, en oposant le repos au bruit continuel qu'ils faisoient à Rome; il y en a ici un nombre infini, qui sont délabrez & couverts de boüe, & qui ne

* *Bruit des Carosses de loüages.*

sont

ſont faits que pour tuer les vivans. Les chevaux qui les tirent mangent en marchant, comme ceux qui menoient Seneque à la campagne, tant ils ſont maigres & décharnez. Les cochers ſont ſi brutaux, ils ont la voix ſi enroüée & ſi éfroïable, & le claquement continuel de leurs foüets augmente le bruit d'une maniere ſi horrible, qu'il ſemble que toutes les furies ſoient en mouvement pour faire de Paris un enfer. Cette voiture cruelle ſe paye par heure, coûtume inventée pour abreger les jours, dans un tems où la vie eſt ſi courte.

* De plus, le grand nombre de groſſes cloches, ſuſpenduës au haut d'une infinité de tours, ôtent la tranquilité à la premiere région de l'air, avec leurs retentiſſemens lamentables, pour apeller les vivans aux prieres, & pour donner le repos aux morts ; ainſi les oreilles payent cherement les plaiſirs innocens, que tous les autres membres du corps peuvent prendre.

Si autrefois un Empereur eût la folie de juger de l'étenduë de Rome, en peſant toutes les toiles d'araignées, qu'il fit ramaſſer de tout le circuit de cette grande ville, l'étenduë de Paris ſe pouroit me-

* *Bruit des Cloches.*

ſurer à plus forte raiſon, par la quantité extrême de laquais, de chevaux, de chiens, de plaideurs, & de filoux qu'on y trouve; tous ces gens compoſent un tiers de ce grand peuple. * Ajoûtez les hurlemens & les cris de tous ceux qui vont dans les ruës pour vendre des herbes, du laitage, des fruits, des haillons, du ſable, des balais, du poiſſon, de l'eau, & mille autres choſes néceſſaires à la vie; & je ne crois pas qu'il y ait au monde aucun ſourd né, ſi ennemi de lui-même, qui voulût à ce prix recevoir l'oüie, pour entendre un tintamarre ſi diabolique.

† La privation de la vûë eſt ici fort honorée, je n'ai jamais vû un ſi grand nombre d'aveugles; ils vont par toute la Ville ſans guide, & marchent pluſieurs enſemble parmi une infinité de charettes, de caroſſes, & de chevaux, avec la même ſûreté que s'ils avoient des yeux à leurs pieds. Ils demeurent tous enſemble dans une grande maiſon, apellée *l'Hôpital des Quinze-Vingts*, où ils ſont nourris des aumônes du peuple, en mémoire de trois cens Gentilshommes François, à qui autrefois un Sultan d'Egypte fit crever les yeux; ils ſe marient, font des enfans, & ſe réjoüiſſent. Sur tout ils ne

* *Les cris de Paris.* † *Les Aveugles.*

manquent pas de tourmenter dans toutes les Eglises, les Fidéles à qui ils demandent l'aumône avec une tasse de cuivre d'une main, & un bâton de l'autre, & d'une voix aussi haute, que si les Chrétiens étoient ces mêmes Statuës, ausquelles autrefois *le Cinique d'Athenes* demandoit du secours pour acquerir la patience.

* Les maisons semblent ici bâties par des Philosophes, plûtôt que par des Architectes, tant elles sont grossieres en dehors ; mais elles sont bien ornées en dedans. Cependant elles n'ont rien de rare que la magnificence des tapisseries, dont les murailles sont couvertes, n'étant pas en France l'usage de les embellir par la sculture.

Les Grands se distinguent par ne vouloir rien faire pour servir les autres, & par un grand nombre de bêtes & d'animaux à deux pieds, qui les suivent toûjours, quand ils se font traîner dans leurs carosses ; les chevaux ont le pas devant les Laquais, étant la mode ici de les mettre sur le derriere du carosse en troupes, droits sur les pieds comme le Colosse de Rhodes, & embrassez ensemble avec une posture indécente, comme s'ils entroient

* *Les Maisons.*

en triomphe dans la Ville de Pentapolis.

* Ce n'eſt point exagerer, que de dire que tout Paris eſt une grande hôtellerie ; on voit par tout des cabarets & des hôtes, des tavernes & taverniers ; les cuiſines fument à toute heure, parce qu'on mange à toute heure ; déjeûner, & manger toute lá journée, ſont en France la même choſe. Les François n'aiment pas les aromates du Levant, non pas qu'ils mépriſent ces aſſaiſonnemens précieux ; mais parce qu'étant les délices des Eſpagnols & des Italiens, ils ne veulent pas imiter les autres nations, même dans les bonnes choſes.

† Ils ne font rien avec avarice, leurs tables ſont toûjours abondantes ; ils ne mangent jamais ſeuls ; ils aiment à boire de petits coups, mais ſouvent, & ils ne boivent jamais, qu'ils n'invitent leurs convives à faire le même. † Le menu peuple ne s'enyvre que les jours de Fête qu'il ne fait rien, mais il travaille les jours ouvriers avec aſſiduité. Il n'y a pas un peuple au monde plus induſtrieux, & qui gagne moins, parce qu'il donne tout à ſon ventre, & à ſes habits, & cependant il eſt toûjours content.

* Le luxe eſt ici dans un tel excez, que

* *Les Hôtelleries.* † *Le Peuple.* * *Le luxe.*

qui voudroit enrichir trois cens Villes desertes, il suffiroit de détruire Paris. On y voit briller une infinité de boutiques, où l'on ne vend que les choses dont on n'a aucun besoin, jugez du nombre des autres, où l'on achete celles qui sont nécessaires.

La riviere apellée la Seine, passe au milieu de la Ville, elle y aporte tout ce qui est nécessaire pour nourrir un million de personnes; ses eaux sont tranquiles & salutaires, les hommes & les animaux en boivent; mais on les achete toûjours, soit qu'elles soient claires, ou qu'elles soient limoneuses. Ce que je trouve d injuste, est qu'un sceau d'eau vaut autant quand la riviere est grosse que quand elle est basse.

* Les choses nécessaires pour vivre se voyent en abondance, & dans tous les endroits de la Ville. Temistocle auroit trouvé dans chaque ruë de Paris, les trois Villes que le Roi de Perse lui donna, une pour le pain, & les deux autres pour le vin, & pour les habits; tout se prend ici dans le même lieu, pour la nécessité & pour le plaisir. Le plaisir étant autant recherché que le besoin, tant ont de pouvoir sur les hommes les choses vaines & inutiles.

Quoi qu'il ne pleuve pas, on ne laisse pas de marcher souvent dans la bouë, comme l'on jette toutes les immondices dans les ruës, la vigilance des Magistrats ne suffit pas pour les faire nettoyer; cependant les Dames ne vont plus qu'en mulles. Autrefois les hommes ne pouvoient marcher à Paris, qu'en botines, ce qui fit demander à un Espagnol, les voyant en cet équipage le jour de son arrivée, *si toute la Ville partoit en poste.*

* On voit plusieurs Ponts sur la riviere, les uns de bois & les autres de pierre; il y en a sur lesquels on a bâti quantité de maisons agréables, & plusieurs boutiques pleines de marchandises précieuses: mais le Pont-neuf paroît plus digne de la Ville que de la riviere, il est soûtenu par douze grandes arches de pierres massives, il est large & majestueux; & c'est-là principalement, où les carosses, les chevaux, les charettes, & le peuple y sont nuit & jour dans un mouvement perpetuel: On y voit au milieu la Statuë equestre d'Henri le Grand, élevée sur un magnifique pied d'estal, majestueuse & digne d'un si grand Roi. Il semble que le bronze, tout froid qu'il est respire encore l'ardeur martiale

* *Les ponts.*

de ce Prince guerrier, tant l'ouvrier l'a vivement repreſenté.

* Les femmes aiment ici les petits chiens avec une paſſion extrême, & elles les careſſent avec autant de tendreſſe que s'ils étoient de la race du chien qui ſuivit Tobie. Elles ſont le plus beau, & le plus laid ornement de la Ville, parce que les belles ſont rares; mais elles ſurpaſſent en agrémens & en vivacité toutes les femmes du monde, & cela fait qu'elles ont la facilité de perſuader, de gagner tout à elles, & de ne perdre jamais rien. Elles ont auſſi le privilége de commander à leurs maris, & de n'obéïr à perſonne. La liberté de ce ſexe eſt ici plus grande, que celle dont joüiſſent à la campagne les Arabes, qui ne couchent jamais le ſoir dans le lieu où ils ſe ſont levez le matin. Elles ſont également fines & éloquentes, elles vendent publiquement les marchandiſes dans les boutiques, & dans les places, & ne cedent aux hommes ni en l'art de compter, ni en celui de chicaner, & de vendre cherement les choſes mêmes qui leur demeurent.

Celles qui ſe piquent d'être ſçavantes ne donnent quartier à perſonne; & quand elles tiennent dans la tête les maximes

* *Les femmes.*

d'*Aminte & de Corisque*, il n'y a point de Zenocrate assez severe qui ne se laisse persuader. Quelques-unes vont au Parnasse en la compagnie des Poëtes; & comme ici on condamne l'ignorance des choses, mêmes inutiles, presque toutes les femmes se glorifient d'avoir eu des maîtres pour les aprendre, & d'être sorties de quelque école : ainsi il y en a qui écrivent & qui font des Livres; les plus sages font des enfans, & les plus pieuses consolent les affligez : les plus sobres mangent par jour autant de fois que les Musulmans font oraison, étant la coûtume du Païs de salüer le Soleil levant le pain à la main.

Elles s'habillent toutes avec beaucoup de bien-séance, on les voit à toute heure, elles aiment la conversation des personnes gayes, elles vont par la Ville comme il leur plaît; la porte de leur maison est toûjours ouverte à ceux qui y sont entrez une seule fois; elles ne haïssent personne, si ce n'est quand on les raille de ces choses que *Lamia* fit entendre au Roi Demetrius, qu'elles étoient injurieuses à ce sexe, c'est-à-dire, quand un homme se vante de ce qu'il ne fait pas, & qu'il ne tient pas la parole qu'il a donnée; elles changent souvent de modes dans leurs habits,

comme elles changent souvent de visage.

Il y en a quelques-unes, qui en sortant de leurs maisons, oublient de fermer la porte, au mépris des voleurs, parce qu'elles portent sur elles tout leur patrimoine. Les plus nobles traînent par derriere une longue queuë d'or ou de soye, avec laquelle elles balient les Eglises & les Jardins. Elles ont toutes le privilége d'aller masquées en tout tems, de se cacher & de se faire voir quand il leur plaît, & avec un masque de velours noir elles entrent quelquefois dans les Eglises, comme au Bal & à la Comédie, inconnuës à Dieu, & à leurs maris. Les plus belles commandent aux hommes comme Reines, à leurs maris comme à des hommes, & à leurs amans comme à des esclaves. Elles ne sçavent ce que c'est de donner le lait à leurs enfans, d'être retirées en leur maison, de faire la toile de Penelope, se mocquant d'Hercule, qui tournoit le fuseau ; & en vivant avec cette liberté, elles se vantent d'enfanter des Capitaines, & des gens de Lettres, dont ce Païs abonde, se trouvant ici plus de Soldats & de Docteurs, qu'on ne voit dans les Indes & dans l'Asie, de Superstitieux & d'Astrologues.

Elles donnent & reçoivent facilement

de l'amour, mais on n'aime ni long-tems, ni aſſez : Les mariages, qui autrefois étoient pour toute la vie, ne ſont à cette heure que pour un tems, cela fait que le divorce volontaire ſe trouve facilement dans les maiſons des plus retenuës ; aprés quoi le mari vit tranquile dans la Province, & la femme ſe réjoüit à Paris.

On ne voit preſque jamais ici de jaloux, rarement un homme qui ſe croye malheureux pour l'infidelité de ſa femme, & trés rarement une fille qui ſacrifie à Diane. Le baiſer, qui en Turquie, en Italie, & en Eſpagne eſt le commencement de l'adultere, n'eſt ici qu'une ſimple civilité : & ſi ce gentil Perſan, qui fit tant de voyages miſterieux pour baiſer trois fois le beau Cyrus, ſe fut trouvé à Paris, il n'auroit pas fait grand cas du plaiſir qu'il eût. On ne fait point de viſites où l'on ne mêle des baiſers, mais ceux-là ſont de la qualité des monnoyes, qu'on fait valoir ce qu'on veut ; & comme le baiſer eſt une marchandiſe qui ne coûte rien, qui ne s'uſe point, & qui abonde toûjours, perſonne n'eſt avare d'en donner, & peu ſont avides d'en prendre.

* La legereté eſt le cinquiéme élement des François, ils ſont amateurs des nou-

* *La legereté des François.*

ſcautez, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour ne pas conſerver long-tems un ami. Ils s'accommodent en même-tems du froid & du chaud : ils inventent tous les jours des modes nouvelles pour s'habiller ; & s'ennuyant toûjours de vivre dans leur Païs, on les voit aller tantôt en Aſie, & tantôt en Afrique, peu en Eſpagne, pluſieurs en Italie, & en une infinité de païs differents, ſeulement pour changer de lieu & pour ſe divertir. Ceux qui ne peuvent voyager font de leurs maiſons comme de leurs habits ; ils changent ſouvent de demeure, de peur, diſent-ils, de vieillir dans le même endroit.

* Les Tailleurs ont plus de peine à inventer, qu'à coudre ; & quand un habit dure plus que la vie d'une fleur, il paroît décrepit. De là eſt né un peuple de Fripiers, gens vils & deſcendus de l'ancien Iſraël ; ils font profeſſion d'acheter & de vendre de vieux haillons, & des habits uſez, & ils vivent ſplendidement de dépoüiller les uns & de vétir les autres. Commodité aſſez ſinguliere dans une ville trés peuplée, où ceux qui s'ennuyent de porter long-tems le même habit, trouvent à le changer avec une perte médiocre, & où les autres qui en manquent

* *Les Fripiers.*

ont le moyen de s'habiller avec une petite dépense. Enfin ce qui eſt de plus incroïable, c'eſt que ſi en un ſeul jour cent mille plaideurs ſortoient nuds des mains des Procureurs, il y a dans cette Ville aſſez de chemiſes & d'habits pour couvrir leur nudité.

* L'idiome des François eſt un noble mélange du Latin, de l'Italien & de l'Eſpagnol ; il eſt agréable ſeulement à qui l'entend bien ; ils mangent la moitié des mots ; ils n'écrivent pas comme ils parlent, & ils ſe font un plaiſir de parler pour n'être pas entendus, tant leur maniere de prononcer eſt rapide & précipitée, quoique preſentement leur langage ſoit épuré, & gracieux.

Comme ils s'ennuyent de s'entretenir des choſes preſentes, ils diſcourent toûjours de l'avenir, rarement du paſſé, & jamais de l'antiquité. Ils croyent que c'eſt un vice des Eſpagnols d'aller déterrer les ſiécles éloignez, & ils ne cherchent que des Livres nouveaux, des chevaux jeunes, & des amis qui ſoient nez le même jour.

† On connoît un véritable François à quatre choſes ; *quand l'horloge ſonne*,

* *La langue.*

† *A quoi on connoît un François.*

quand il interroge quelqu'un, quand il promet, & quand il parle de ses amours. A peine l'horloge commence à sonner, qu'il demande quelle heure il est ; il veut que son ami lui réponde avant qu'il l'ait interrogé ; il ne fait que ce qu'il ne promet pas : & pour ses amours, il a plus de plaisir à publier les faveurs de sa maîtresse, qu'à les recevoir.

Si le changement de tems oblige les François de se vétir de laine le matin, & de soye l'aprés-dîné, la legereté de leur esprit les oblige aussi à se faire de nouvelles manieres de vivre, & de s'habiller.

Le luxe & la bonne chere seroient ici deux biens plûtôt que deux maux, s'il n'y avoit que les riches qui vécussent splendidement ; mais la jalousie l'a fait passer aux autres à qui elle devient rüineuse. Ainsi il semble que Paris aproche continuellemeut de sa fin, s'il est vrai ce qu'a dit un Ancien, *que la dépense excessive est le signe évident d'une Cité mourante.* Mais presentement que les Laquais & les Cochers commencent à porter l'écarlate & les plumes, & que l'or & l'argent sont devenus communs jusques sur leurs habits, il y a aparence que l'on verra finir le luxe excessif, n'y

ayant rien qui fasse tant mépriser les habits dorez aux personnes nobles, que de les voir sur le corps des derniers hommes du monde.

Le Roi seul est obéï, & il n'y a pas un Grand qui ose menacer le plus petit. Quand vous avez rendu au Maître ce qui lui est dû, du reste vous pouvez vivre à la Grecque. On n'est pas obligé par les ruës de tirer son chapeau devant qui que ce soit, si ce n'est devant Dieu quand on le porte aux malades. Ceux de la lie du peuple joüissent du même privilége, ils ne cedent le pas à personne, ils ne souffrent pas la moindre injure, & ils se font craindre plus que les honnêtes gens, ne sçachans pas ce qui se fait dans les Republiques, où mille Maîtres commandent à une infinité d'esclaves.

Il n'y a pas un peuple plus impérieux & plus hardi ; ils se sont donné eux-mêmes le bruit de ne rien faire le soir de ce qu'ils ont promis le matin, ils disent qu'ils sont les seuls au monde, d'avoir le privilége de manquer de parole sans craindre de rien faire contre l'honnêteté, & cela parce qu'ils croyent être les seuls au monde qui sçachent joüir de la véritable liberté.

* Les pierres se vendent ici fort cher;

* *Le loyer des maisons.*

une petite chambre vaut plus que dix maiſons en Moſcovie. La mienne, où Platon ne voudroit pas coucher, & où Diogene même ne trouveroit rien de ſuperflu, m'oblige à une dépenſe que dix Ciniques ne pourroient pas ſoûtenir ; cependant tout mon meuble ne conſiſte qu'en une médiocre tapiſſerie qui couvre quatre murailles minces, en un lit, une table, quelques chaiſes, un miroir, & le Portrait du Roi.

Les mauvaiſes choſes ſont plus cheres que les bonnes ; les figues ſont de ce nombre, elles ſe vendent plus que les melons en Eſpagne. Aſſûrément qu'Eve n'auroit pas deſobéï à Dieu dans le Paradis d'Armenie, ſi le fruit défendu avoit été une de ces figues, mais en échange les poires ſont excélentes.

* Les oranges & les citrons tiennent le premier rang entre le choſes qui ſe vendent cher, parce qu'ils viennent d'Italie & de Portugal, & ils ſont plus eſtimez que les autres fruits : telle eſt l'inclination de l'homme, qui ne trouve bon que ce qui coûte beaucoup.

† Le vin eſt à un prix médiocre quand il eſt aux portes de la Ville, mais d'abord qu'il eſt entré il ſe change en or

* *Les Fruits.* † *Le Vin.*

potable ; une petite meſure vaut plus à Paris, qu'un baril à la Campagne : les riches trouvent cette liqueur plus chere que les autres, qui l'achetent à meſures comptées dans les tavernes. Les taverniers ſont en ſi grand nombre, qu'ils peupleroient une grande Ville ; ils ſont preſque tous ſaints, par la vertu qu'ils ont d'augmenter cette liqueur, *en changeant l'eau en vin*, c'eſt-à-dire, en rendant Bacchus adultere.

* Si vous venez jamais à Paris, gardez-vous de mettre le pied dans les boutiques où l'on vend les choſes inutiles ; d'abord que le Marchand vous a fait la deſcription de ſes marchandiſes, avec pluſieurs paroles précipitées, il vous flatte & vous invite inſenſiblement & avec beaucoup de révérences à acheter quelque choſe, & à la fin il parle tant qu'il vous ennuïe & vous étourdit. Quand on entre dans ſa boutique, il commence par montrer tout ce qu'on ne veut pas, faiſant voir enſuite ce qu'on demande ; & alors il dit & il fait ſi bien, que vous dépenſez tout vôtre argent en prenant la marchandiſe qu'il vous donne pour plus qu'elle ne vaut.

C'eſt par ce moyen qu'ils ſe payent de

* *Les Marchands.*

leur

leur civilité, & des peines continuelles qu'ils prennent à montrer inutilement, & cent fois par jour leurs marchandiſes à des curieux qui veulent tout voir ſans rien acheter. Que ſi les choſes inutiles s'achetent plus cher que les autres, je trouve que le Cenſeur Romain avoit raiſon, en diſant *que ce qui coûte un obole eſt trés cher quand il n'eſt pas néceſſaire.*

* Aujourd'hui il a plu le matin, le tems a été beau à midi, enſuite il a négé, & tout à coup il s'eſt élevé un orage avec de la pluye qui a duré deux heures : Enfin l'air a paru tranquile, & le Soleil s'eſt montré, qui a fini le jour agréablement. Tel eſt le Climat de Paris, le chaud du ſoir ſuccede au froid du matin ; les élemens ſont ici dans un mouvement perpetuel, & les ſaiſons preſque toûjours déreglées ; le Ciel n'y eſt jamais en repos, & ſes influences ſont toûjours inégales ; il n'y a de la perſeverance que dans les mauvaiſes choſes, ſur tout dans l'Hiver qui dure ici huit mois, avec toutes les rigueurs de cette ſaiſon qui ſuccedent les unes aux autres, pluyes, néges, grêles, gelées, frimats, & un tems noir qui cache le Soleil les mois entiers. Ce n'eſt donc pas une grande merveille, ſi les François s'ac-

* *La varieté du tems.*

commodant à l'inconſtance de leur climat, ſont ſi remplis de legereté, & ſi les Dames portent en même-tems un manchon d'une main, & un éventail de l'autre.

* Pendant le Carême le peuple court le matin au Sermon avec une grande dévotion, & l'aprés-dîné à la Comedie avec le même empreſſement. Il y a ici trois Teâtres qui ſont continuellement ouverts, pour divertir ceux qui aiment ces ſortes de plaiſirs. Sur l'un, on repreſente des ſpectacles en muſique ; & les deux autres ſont remplis, l'un par des Comediens François, & l'autre par des Comediens Italiens. Chaque Troupe travaille à l'envi, pour s'attirer des ſpectateurs, mais la foule ſe trouve au Teâtre où l'on rit davantage ; c'eſt pour cela que les Comediens Italiens profitent plus que les Comediens François de la ſimplicité populaire.

† Les Solliciteurs, les Charlatans, les Joüeurs & les Laquais ſont un des plus beaux ornemens de Paris. Les premiers nous aprennent à ne point plaider, de peur qu'ils n'abſorbent nôtre bien par leurs chicanes. Les ſeconds nous mon-

* *Les Teâtres.*

† *Les Solliciteurs, les Laquais.*

trent la maniere de vivre ſobrement; afin que nous ne tombions pas entre leurs mains, & qu'ils ne nous tuent par leurs remedes. Les Joüeurs excitent nôtre vigilance pour garder nôtre bien. Et les Laquais ont trouvé le ſecret de nous faire goûter le plaiſir de nous ſervir nous-mêmes, *Pour ne pas avoir*, comme dit le Signeur, *des ennemis dans nôtre maiſon.* Ils diſent entr'eux que les Valets Allemands ſont camarades de leurs Patrons, que les Valets Anglois ſont eſclaves, les Italiens reſpectueux, les Eſpagnols ſoumis, mais qu'eux Valets François ſont les ſeuls qui commandent à leurs Maîtres. Leur inſolence eſt extrême, & le Roi leur a défendu ſous de griéves peines de porter des bâtons, avec quoi ils faiſoient tous les jours de nouveaux deſordres. Sur tout étant plus de cent mille, capables de toutes ſortes d'emportemens.

* Le lieu où le Parlement s'aſſemble fait une Ville, au milieu de la Ville même; ce lieu n'eſt frequenté que par ceux qui défendent leur bien, ou qui veulent avoir celui des autres. Diogene, avec ſa lanterne, n'y trouveroit pas deux amis, ni un homme content.

† Les Procureurs, qui ſont en trou-

* *Le Palais.* † *Les Procureurs.*

pes dans toutes les Villes de France, se trouvent ici à milliers; c'eſt une eſpece d'hommes choiſis pour dégraiſſer ceux qui ſont trop gras, & pour empêcher que les maigres n'engraiſſent; il ſemble que les Princes ne les ſouffrent, qu'afin d'entretenir une ſorte de guerre civile parmi leurs Sujets, perſuadez que s'ils ne paſſoient leur vie à demander en juſtice ce qui leur apartient, & à uſurper ce qui ne leur apartient pas, leur autorité ſeroit en danger par leurs intrigues, & par leur agitation. Quand j'entre dans la grande Salle, je vois une infinité de perſonnes échauffées, dont la moitié tourmente l'autre par des conteſtations opiniâtrées depuis pluſieurs années, & ſoûtenuës par les inventions diaboliques des Praticiens: Leur robe eſt longue & noire, pour faire voir combien elle eſt funeſte à tout le monde: Ils portent ſur la tête un bonnet à quatre cornes à la maniere des Prêtres, & en cet équipage ils conduiſent leurs Parties comme autant de victimes ſur l'Autel de Juſtinien.

Leurs armes ſont la langue, la plume, & la bourſe; avec les deux premieres, ils défendent & rüinent leurs clients; & avec la bourſe ils les dépoüillent: ils ne finiſſent les procés que quand les Parties

n'ont plus d'argent pour les continuer ; & lors qu'ils ſont jugez, il ne reſte aux Plaideurs qu'un amas de papiers barboüillez remplis d'une eſpece de termes magiques, que perſonne ne peut comprendre: c'eſt dans ce champ de bataille, où le pere & l'enfant, le mari & la femme, le maître & le valet combattent l'un contre l'autre à coups de plumes, avec des menaces, des injures, & des calomnies, & où l'on voit des concuſſions réelles, des dépôts niez, des vols de tuteurs, & des pleurs de veuves & d'orphelins.

Quand au bout d'un grand nombre d'années quelqu'un gagne ſon procés, ſa victoire le réduit à la mendicité ; cet exercice de conteſtation a quelque choſe de bizarre, deux adverſaires ſolicitent jour & nuit le même Juge, l'un pour demeurer en chemiſe, & l'autre pour être nud, l'expérience ne faiſant que trop voir, que celui qui gagne ſon procés, à peine a-t-il dequoi s'habiller, & que celui qui le perd n'a pas dequoi ſe couvrir.

Les Livres ſont dans la Bibliotecque d'un fameux Avocat, comme on voit dans la mer les poiſſons, dont une partie mange l'autre. Un million de morts * ſont rangez en bataille les uns contre les au-

* *Les Auteurs.*

tres, pour entretenir la ſédition dans toutes les familles des vivans, tant les opinions de ces Docteurs Interprétes des loix ſont opoſées, douteuſes, incertaines, & variables. C'eſt ainſi que les Loix de Juſtinien, & de tous les autres Princes ſont corrompuës, violées, ou confonduës par ces Interprétes ignorans, ou malicieux, qui ne connoiſſent pas la verité de la Loi, ou qui ſe font un plaiſir d'y trouver un ſens inconnu, ſe ſouciant peu que leur interprétation ſubtile devienne la ſource d'une infinité de mauvaiſes conteſtations. Le Proverbe Eſpagnol me ſemble bien véritable, qui *commence un procés plante un Palmier*, arbre qui ne donne jamais de ſon fruit à celui qui le plante: Les Mahometans ſont bien plus heureux, leurs bâtons décident plus de procés en deux jours, que tous les Docteurs en pluſieurs années. Les Romains ne s'accordoient pas en la maniere dont devoit être le Barreau; *Caton* vouloit que le plancher fut tout heriſſé de pointes, pour déchirer les pieds des plaideurs: & *Marcellus* au contraire, qu'il fut bien couvert contre les injures du tems, afin d'inviter tout le monde à y venir multiplier les conteſtations.

* Les Medecins gueriſſent & tuent ici

* *Les Medecins.*

ſes malades, comme dans tous les lieux du monde. Quand ils aprochent d'un malade, au lieu de connoître ſon mal, ils le lui demandent. Il n'y a point de remede plus ſûr, pour avoir une vie longue & heureuſe, que de les éloigner. Un Poëte Latin, parlant d'un jeune Romain qui s'étoit allé coucher en bonne ſanté, dit qu'il mourut ſubitement pendant la nuit, & cela parce qu'il avoit vû un Medecin en ſonge. Ce que je trouve d'injuſte, c'eſt que l'on paye également le Medecin qui tuë, & celui qui guerit, & qu'on ne trouve aucun Juge qui puniſſe un Medecin ignorant.

* Le plus adroit exercice eſt celui de certains voleurs, qu'on apelle ici *Filoux*, leur métier eſt plus ſubtil que celui de *Geber*; s'il a montré à changer le plomb en or, ceux-ci font l'or avec rien; ils volent avec tant d'adreſſe, que s'il n'étoit honteux de ſe laiſſer voler, ce ſeroit un plaiſir de l'être par des gens ſi fins & ſi ruſez. Hercules n'auroit jamais ſçû qui lui avoit pris ſes bœufs, ſi Cacus eût été filou de Paris : à vous dire la verité, qui va la nuit eſt en danger de ſe trouver nud comme nos premiers parens; & qui dort pendant le jour, fait ſouvent mentir Ariſtote, qui

* *Les Filoux.*

dit qu'il n'y a point de vuide dans la nature ; car ceux qui ne veillent pas assez, ne trouvent rien ni dans leurs coffres, ni dans leurs maisons. Ces filoux sont toûjours punis par les Juges. Mais c'est quand on les attrape, & qu'ils ne font pas leur métier adroitement.

Les animaux sont ici plus doux qu'en pas un lieu du monde ; on ne voit point de serpens, ni presque aucune sorte de bêtes vénimeuses. Ce qui est admirable, c'est de voir que les chevaux, qui sont les animaux les plus fiers, perdent ici leur fierté, & deviennent plus doux que ne sont les ânes d'Arcadie. Les François en font tout ce qu'ils veulent, il s'en faut peu qu'ils ne les fassent mettre à genoux, comme les Turcs font aux Chameaux de leurs Caravanes. Ils les battent, ils les châtrent ; & quand ils ne sçavent plus comme les tourmenter, ils les réduisent à la vilaine figure de singe en leur coupant la queuë & les oreilles ; c'est de-là qu'est venu le proverbe, que *Paris est le Paradis des femmes, le Purgatoire des hommes, & l'Enfer des chevaux.*

* Quand à la dévotion, je n'ai jamais vû peuple plus dévot, Prêtres plus retenus, Clergé plus reglé, & Religieux

* *La dévotion.*

donner

donner meilleur exemple. Le Peuple frequente les Egliſes avec pieté, les Marchands vont demander à Dieu que leur négoce proſpere, il n'y a que les Nobles & les Grands qui y viennent pour ſe divertir, pour parler, & faire l'amour : & on voit quelquefois des hommes qui y entrent avec des bottes, ſans ſe ſouvenir du reſpect qu'ont les Mahometans, qui avant que d'entrer dans leurs Moſquées laiſſent leurs ſouliers à la porte.

* Quoi qu'on vive long-tems ici, cependant on n'y voit preſque point de vieillards, les hommes n'y portent point de barbe, ni leurs propres cheveux, & ils couvrent avec beaucoup de ſoin les défauts des années avec les cheveux d'autrui, qui leur donnent une perpetuelle jeuneſſe. Depuis que la perruque a été reçûë, les têtes des morts, & celles des femmes ſe vendent cher, étant la mode, que les ſepulcres & les femmes fourniſſent le plus bel ornement à la tête des hommes.

Tout le monde s'habille avec beaucoup de propreté : les rubans, les miroirs & les dentelles, ſont trois choſes ſans leſquelles les François ne peuvent pas vivre. L'or & l'argent eſt devenu ſi

* *L'ajuſtement.*

commun, comme j'ai déja dit, qu'il brille ſur les habits de toutes ſortes de perſonnes, & le luxe démeſuré a confondu le maître avec le valet, & les gens de la lie du peuple avec les perſonnes les plus élevées. Tout le monde porte l'épée, ce qui les rend tous ſoldats, & Paris reſſemble à l'*Eutopie* de Thomas Morus, où l'on ne diſtinguoit perſonne.

C'eſt ici le Païs du plaiſir, les amans ne ſoûpirent gueres, la jalouſie ne tourmente perſonne, les Soldats François vont à la mort par divertiſſement, & les affligez ne paroiſſent point en public. * Il y a des Muſiciens en ſi grand nombre, qu'en commençant depuis la plus grande Dame juſqu'à la plus vile ſervante, & depuis le plus noble Cavalier juſqu'au dernier laquais, chacun ſacrifie à Orphée, c'eſt-à-dire, que chacun chante, & plus dans les places publiques & dans les jardins, que dans les maiſons particulieres; les François ſe mocquant du Philoſophe qui remarque dans ſa Politique, que les Poëtes n'ont jamais fait chanter Jupiter, comme ſi le chant étoit indigne d'un Dieu.

Comme tout eſt cher à Paris, il n'y a

* *La Muſique.*

pas jusqu'aux morts qui ne payent un droit pour obtenir la sépulture ; ainsi un homme qui se meurt est moins embarassé de mourir, que de payer le Medecin qui le tuë, & le Curé qui l'enterre.

Les gens de Lettres sont ici en aussi grand nombre, que les ignorans à Constantinople : il y a plusieurs Academies où les honnêtes gens vont discourir ; les deux plus fameuses sont * *celle de la Langue Françoise, & celle des Sciences*. La derniere est composée de plusieurs Philosophes plus éclairez que les Anciens, & qui découvrent tous les jours de nouveaux misteres dans la nature. Et l'autre est une Compagnie d'Esprits sublimes, qui aprennent les beautez de la Langue aux François, & qui ont rendu la Nation la plus éloquente de l'Univers ; l'Université est aussi une Academie célébre, où l'on exerce les jeunes gens dans les principes des choses naturelles ; Et la Sorbonne, un Seminaire fameux, où la Theologie enseigne à parler des Misteres de la Religion ; & c'est de là que sont sortis les premiers hommes de l'Europe, pour la science & pour la vertu.

† J'ai oüi dire que les Alchimistes sont ici en aussi grand nombre que les Cuisi-

* *Les Academies.* † *Les Alchimistes.*

niers; mais ils ne tirent de leur Art que des connoissances inutiles. On en compte cinq à six mille, qui seront assez malheureux pour ne recevoir de leurs travaux, & de leur assiduité, que de la fumée; récompense ordinaire, que donne à ses adherans un Art riche en esperances, liberal en promesses, & ingénieux pour la peine & pour la fatigue, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de demander l'aumône.

† Les Libraires & les Imprimeurs tiennent le premier rang parmi les Arts mécaniques; il n'y a pas une Ville au monde où l'on voye plus de Livres nouveaux, & où la difficulté de faire imprimer soit plus grande. Plusieurs personnes écrivent sur des matieres nobles & curieuses, mais ils sont presque tous pauvres. La Morale est principalement du goût des François, on en écrit avec beaucoup de délicatesse; on traduit, & on imprime aussi plusieurs Livres Grecs, Latins, Italiens & Espagnols. Marque certaine de la pauvreté des Auteurs, de la richesse des Libraires, & du grand fruit que produisent les aplications des gens de Lettres. Les Libraires s'enrichissent sans entendre les Livres qu'ils vendent, & c'est

† *Les Libraires.*

d'eux que Quevedo dit, *qu'ils sont tourmentez en l'autre monde pour les œuvres d'autrui.*

* On trouve à Paris tout ce qu'on peut demander, & on le trouve sur le champ. Et le monde ne fournit aucune invention pour goûter tous les plaisirs de la vie, que l'on ne mette en usage. Les Peripateticiens & les Stoïciens n'ont jamais tant travaillé pour réformer les mœurs, que les Cuisiniers travaillent pour satisfaire le ventre. Toûjours sauces nouvelles, & ragoûts inconnus ; & les François fatiguez de se nourrir de viandes ordinaires, ont trouvé le moyen d'amollir les os décharnez des animaux, & d'en faire des mets délicieux. On vit cherement ici, le pain est bon, il est blanc, bien fait, & un seul pain est quelquefois si grand, qu'il suffit pour rassasier une famille entiere pendant plusieurs jours ; ce qui a fait dire à un Plaisant, que si cette maniere de faire de grands pains eût été dans la Judée au tems du Messie, les cinq mille Juifs qui furent rassasiez se seroient plûtôt étonnez du four, que du miracle.

Cependant, quoi qu'on soit dans une Ville si abondante, qui n'a rien, n'a rien, c'est-à-dire, que l'eau & le feu sont in-

* *Les Cuisiniers.*

terdits à ceux qui n'ont point d'argent, comme ils l'étoient aux criminels du tems des Romains. Je ne pense pas qu'il y ait au monde un enfer plus terrible, que d'être pauvre à Paris, & de se voir continuellement au milieu de tous les plaisirs sans en pouvoir goûter aucun. Parmi cette grande abondance on trouve une infinité de miserables, qui demandent l'aumône d'un ton comme s'ils chantoient on les voit gelez de froid en Hiver, & au Printems ils presentent des fleurs pour exciter la compassion.

* On ne croit ici ni aux enchantemens, ni aux Sorciers, & rarement aux possedez. L'adultere y passe pour une galanterie, même dans l'esprit des maris, qui voyent tranquilement faire l'amour à leurs femmes, & ils ont raison. C'est une grande folie de nos jaloux Italiens, de planter l'honneur dans un endroit si fragile.

On vend toutes sortes de choses, excepté l'art de taire un secret; les François disent que c'est la profession d'un Confesseur, & que pour eux ils ne taisent que les choses indifferentes qu'on ne leur confie point, & dont ils ne sentent aucune demangeaison de parler.

* *La galanterie.*

* La civilité eſt plus étudiée en France, que dans le Royaume de la Chine, on la pratique avec beaucoup d'agrémens parmi les perſonnes de qualité; les bourgeois y mêlent de l'affectation, & le peuple s'en acquite groſſierement, chacun en fait un art à ſa mode; on trouve des maîtres qui montrent les cérémonies: & ces jours paſſez je rencontrai dans la ruë une femme aſſez bien faite qui s'offrit de me vendre des complimens, & de me les donner à bon marché. Cette femme va dans les maiſons, elle y déploye ſa marchandiſe, & gagne dequoi vivre.

† On aime les Etrangers, ils y viennent de tous les endroits du monde pour voir le Roi, qui eſt un Prince trés bien fait, & trés accompli. Ils joüiſſent en même tems de tous les plaiſirs qui peuvent flatter les ſens, excepté l'odorat; comme le Roi n'aime pas les ſenteurs, tout le monde ſe fait une néceſſité de les haïr, les Dames affectent de s'évanoüir à la vûë d'une fleur. Ainſi les perſonnes les plus délicates refuſent de ſe ſatisfaire dans les odeurs, que nous autres Italiens aimons ſi parfaitement, & que les Eſpagnols, & toutes les Nations de l'Aſie eſtiment ſi précieuſes. Auſſi étant privez de ce plai-

* *La civilité.* † *Les odeurs en averſion.*

sur, nous sommes continuellement engloutis de la mauvaise odeur des ruës, & de la puanteur des cloaques, qui pouroient porter *le navire de Ptolomée.*

* On trouve plusieurs maîtres qui enseignent les Langues étrangeres. L'Italienne & l'Espagnole sont plus à la mode que les autres, & elles ont des sectateurs. Les Dames sur tout, curieuses d'entendre ces deux Langues, & de les parler, n'épargnent pas leur peine, & elles réüssissent. Les histoires du tems, & les grands évenemens du monde, sont ici écrits avec beaucoup de délicatesse; on represente aussi sur les Almanacs, toutes les batailles & les prises de Villes, & toutes les actions considérables qui se passent sur la Mer & sur la Terre, & on a soin d'embellir la representation de plusieurs devises & de figures agréables.

† On tient tous les ans en Carême une Foire fameuse, apellée *la Foire saint Germain*; c'est dans un grand lieu tout rempli de boutiques, où une infinité de Marchands étalent toutes les marchandises les plus belles & les plus riches qu'on fasse dans cette grande Ville. On y trouve aussi de toutes sortes de liqueurs, de vins,

* *Maîtres de Langues.*

† *La Foire Saint Germain.*

& de confitures, & l'on y vend de toutes ſortes de meubles précieux. Toute la Ville y va, mais bien plûtôt pour ſe divertir, que pour acheter. Les amans les plus ruſez, les filles les plus jolies, & les filoux les plus adroits y font une foule continuelle; il n'y a larcin de cœur, ni larcin de bourſe qu'on n'y faſſe; & comme l'affluence eſt toûjours grande & continuelle, il y arrive des avantures aſſez ſingulieres pour le vol & pour la galanterie. Les bourſes ont le même ſort que les ames de Pitagore, elles paſſent de l'un à l'autre par une tranſmigration inviſible. Autrefois le Roi y venoit, mais preſentement il n'y vient plus; le principal divertiſſement s'y fait la nuit, où une infinité de lumieres rangées dans toutes les boutiques, rendent la Foire plus brillante & plus magnifique, cachent plus facilement les défauts du viſage des Dames, & donnent à d'autres plaiſirs un goût plus agréable & plus délicieux.

* L'invention d'éclairer Paris pendant la nuit, par une infinité de lumieres, mérite que les peuples les plus éloignez y viennent voir ce que les Grecs & les Romains n'ont jamais penſé pour la police de leurs Republiques: les lumieres enfer-

* *Les lanternes.*

mées dans des fanaux de verres, suspendus en l'air, & à une égale distance, sont dans un ordre admirable. On les met toutes dans le même-tems, & elles éclairent toute la nuit. Ce spectacle est si beau, & si bien entendu, qu'Archimede même, s'il vivoit encore, n'y pouroit rien ajoûter de plus agréable & de plus utile. Ces feux nocturnes font un bien extrême à tout le Peuple, ils contribuent à la sûreté publique, aussi bien que plusieurs troupes de gens, les uns à pied & les autres à cheval, qui vont toute la nuit par la Ville pour empêcher les meurtres, les vols & les assassins, que l'on faisoit autrefois impunément à l'abri des tenébres. Ce qui rend Paris, si vous en ôtez le bruit épouventable, la plus sûre & la plus délicieuse Ville de l'Univers.

* Je reviens au Jardin fameux des Tuilleries, dont la beauté charme jusqu'aux aveugles qui s'y vont promener tous les jours de l'Eté ; comme il est fait pour le plaisir d'un grand peuple, l'art y a fait tous ses efforts pour le rendre digne d'une infinité de personnes considérables qui le fréquentent, d'un grand nombre de belles Dames qui l'embellissent, & d'une quantité extrême d'honnêtes gens

* *Les Tuilleries.*

qui s'y proménent toûjours. L'entrée en eſt interdite aux laquais & à la canaille, il eſt trés ſpacieux, & quaſi capable de contenir une grande partie du peuple, s'il y venoit en même-tems, ſitué ſur le bord de la Seine, & la vûë de cette riviere, des collines, & des campagnes voiſines, augmente ſa beauté & ſes agrémens. Les grandes allées couvertes d'une infinité d'arbres, qui ne produiſent que de l'ombre, convient les perſonnes de s'y promener, & quand on eſt fatigué, on trouve pluſieurs ſiéges dans tous les endroits pour s'aſſeoir, & des teâtres, des labirintes, & des tapis d'herbes fraîches, pour ſe retirer comme dans une agréable ſolitude. On voit là étalé dans les habits, tout ce que le luxe peut inventer de plus tendre & de plus touchant. Les Dames avec des modes toûjours nouvelles, avec leurs ajuſtemens, leurs rubans, leurs pierreries, & les agréables manieres de s'habiller, étalent dans les étofes d'or & d'argent les aplications continüelles de leur magnificence. Les hommes de leur côté, auſſi vains que les femmes, avec leurs plumes, & leurs perruques blondes y vont chercher à plaire, & à prendre les cœurs, mais ſouvent ils y ſont pris eux-mêmes ; car il n'y manque pas de

Dianes, qui charment des Endimions.

Dans ce lieu ſi agréable, on raille, on parle d'amour, de nouvelles, d'affaires, & de guerre. On décide, on critique, on diſpute, on ſe trompe les uns les autres, & avec cela tout le monde ſe divertit. On y voit au Printems pluſieurs ſortes de fleurs, & les roſſignols en Eté ſemblent y avoir choiſi leur demeure, & avec leur voix ſonore, ils y chantent leurs amours & leurs plaintes. On ne voit là aucun viſage triſte, on y eſt tranquile, éloigné du bruit, & on n'y entend aucun diſcours lamentable: & je crois que ce fut dans ce jardin charmant, que ſe trouva Armide pour deſarmer ſon Renaud, & pour le mettre dans ſes chaînes.

Ce beau lieu eſt entretenu aux dépens du Roi, & on n'oublie aucun ſoin pour le rendre agréable; le Roi y a mis un Gouverneur avec beaucoup d'Officiers Subalternes. Les portes en ſont toûjours gardées; s'il y avoit une plus grande quantité d'eau, & quelques belles Statuës de marbre, les yeux y auroient plus de plaiſir, & n'auroient rien à y ſouhaiter.

* Je n'ai jamais vû tant d'Abbez, & qui portent plus volontiers l'habit court,

* *Les Abbez.*

le petit colet, & la perruque blonde. En verité ils ſont l'ornement de Paris, & le refuge des Dames affligées; comme ils ont l'eſprit galant, leur converſation eſt plus agréable, & plus ſouhaitée, j'ai trouvé parmi eux les perſonnes les plus obligeantes, les plus civiles & les plus ſecretes. Il ſeroit à ſouhaiter que le grand nombre d'Abbez fut diminué, en retranchant de ce rang honorable tous ceux qui ont leurs Abbayes dans le concave de la Lune, & dans les eſpaces imaginaires.

* Quoique les hommes ſoient laborieux & ingénieux dans leur art, les femmes ne laiſſent pas de faire la moitié du travail, les plus belles gardent les boutiques pour y attirer les Marchands; comme elles ſont extrêmement ajuſtées, & qu'elles ont une voix & des paroles gracieuſes, elles ne manquent jamais, comme j'ai déja dit, de tirer tout nôtre argent, quoi qu'on n'ait aucune envie d'acheter.

† On trouve ſur le Pont-neuf une infinité de gens qui donnent des billets, les uns remettent les dents tombées, & les autres font des yeux de criſtal; il y en a qui gueriſſent de maux incurables, celui-

* *Les Marchandes.* † *Les Charlatans.*

ci prétend avoir découvert la vertu cachée de quelques pierres en poudre pour blanchir, & pour embellir le visage. Celui-là assûre qu'il rajeunit les vieillards; il s'en trouve qui chassent les rides du front & des yeux, qui font des jambes de bois pour réparer la violence des bombes; enfin tout le monde a une aplication au travail, si forte & si continuelle, que le diable ne peut tenter personne que les Fêtes & les Dimanches.

Comme les François ont trouvé le secret des peaux impénétrables, ils se mocquent presentement des naufrages; le tems est venu de marcher sur la Mer & sur les fleuves avec sûreté, & sans se servir du manteau d'Elie. Un homme vétu de ces peaux est porté sur l'eau sans se moüiller, & on voit si souvent cette expérience sur la riviere, qu'on n'y fait plus d'attention.

* Voulez-vous être homme de bien à Paris pendant six mois seulement, & aprés vivre en scelerat, changez de quartier, & personne ne vous connoîtra; voulez-vous y vivre inconnu toute vôtre vie, allez loger dans une maison où il y ait huit ou dix familles, celui qui demeurera le plus prés de vous, sera le dernier à sça-

* *La liberté de Paris.*

voir qui vous êtes. Vous prend-il envie d'être aujourd'hui tout couvert d'or, & demain habillé de bure, personne n'y prendra garde, & vous pouvez marcher par la Ville vétu en Prince, ou en faquin.

J'ai vû un Dimanche dans une seule Paroisse, faire soixante-cinq Mariages. On dit qu'il y a ici jusqu'à quatre mille vendeurs d'huîtres, que l'on y mange chaque jour quinze cens gros bœufs, & plus de seize mille moutons, veaux ou cochons, outre une prodigieuse quantité de volaille & de gibier. Le Peuple dépense un million chaque année pour se divertir au teâtre de Musique, & aux deux teâtres de Comedie.

* On compte cinquante mille maisons, dans chacune desquelles les familles sont si nombreuses, qu'elles logent depuis le grenier jusqu'à la cave; on y compte aussi cinq cens grandes ruës, outre une infinité de petites, dix places, plusieurs marchez, dix-sept portes, neuf ponts, avec autant de fauxbourgs, & plus de trente Hôpitaux; on y voit un grand nombre d'Eglises, de Coléges, plusieurs belles Bibliotecques publiques ou particulieres, & quantité de cabinets riches & curieux, ornez de Medailles, de

* *Le nombre des Maisons, &c.*

Peintures, & remplies des plus belles raretez de l'Europe.

Ce n'eſt pas ici l'uſage de rien préter, & c'eſt quelquefois une ſorte d'injure d'offrir de l'argent & d'en emprunter ; on n'offre jamais dans ſa maiſon des logemens aux étrangers, ni même à ſes amis.

Il y a dans chaque quartier un maniere de Juge qu'on nomme *Commiſſaire*, qui décide ſur le champ de certaines petites conteſtations, & qui empêche le bruit & les querelles.

Ceux qui ne ſont pas François, ne peuvent ſouffrir que les hommes ſe peignent publiquement dans les ruës, que les Dames portent toûjours un petit miroir à la main, & qu'elles aillent maſquées toute l'année. Les jeunes gens ſe divertiſſent à tous les exercices du corps, & ſur tout à la paume, dans un lieu fermé & couvert, les hommes âgez paſſent le tems aux dez, aux cartes, & à dire des nouvelles, & les Dames joüent plus ordinairement que les hommes ; elles ſont auſſi quantité de viſites, & ſont aſſiduës à toutes les Comédies.

* Ce qu'on trouve ordinairement à Paris, ſont quantité de paroles données

** Ce qu'on trouve à Paris, & ce qu'on n'y trouve pas.*

qu'on

qu'on ne tient point, de graces reçûës qu'on ſe fait un plaiſir d'oublier. Pluſieurs foux dans les ruës, & quelques-uns d'enfermez; mais ce qu'on voit rarement c'eſt la modeſtie & la ſageſſe, ce ſont des gens oiſifs, des perſonnes ſobres, & des hommes qui ayent vieilli: Il eſt trés rare d'y trouver des timides, & des ſcrupuleux; mais ce qu'on n'y voit jamais, & qu'on ſouhaiteroit avec plus d'ardeur, c'eſt le repos, le ſecret, & un ami véritable.

* Au reſte, le Chocolat, le Thé, & le Caffé, ſont extrêmement à la mode, mais le Caffé eſt préferé aux deux autres, comme un remede qu'on dit être ſouverain contre la triſteſſe: auſſi dernierement une Dame aprenant que ſon mari avoit été tué dans une bataille; *Ah! malheureuſe que je ſuis*, dit-elle, *vîte qu'on m'aporte du Caffé*, & elle fut auſſi-tôt conſolée.

Je ne ſçavois ces jours paſſez, ſi on mangeroit encore du pain; celui qui étoit allé pour en acheter, me vint dire que le pain tortillé que j'aimois, n'étoit plus à la mode. † C'eſt *la mode* qui eſt le véritable démon, qui tourmente toûjours cette Nation. Juſques-là qu'ils n'aiment plus

* *Le Chocolat, le Caffé, le Thé.*
† *La mode.*

les femmes comme ils faisoient autrefois, & les plus débordées regarderoient comme un crime l'attachement le plus tendre.

On a porté les cravates si courtes, qu'à peine les voyoit-on, & à cette heure on les attache au col, d'où elles pendent comme des saucissons de Boulogne. Les François ne portent plus d'épées, mais des cimeterres. Les chiens de Boulogne passent presentement pour laids & insupportables. Et on ne caresse plus que ceux qui ont le museau de loup, & les oreilles coupées, & plus ils sont difformes, plus ils sont honorez de baisers & d'embrassemens.

Les perruques ont aussi leur mode, on les faisoit à la Françoise ; & maintenant on les porte à l'Espagnole. Les petites montres ont été recherchées, & elles sont aujourd'hui ridicules, & les plus grosses sont le plus à la mode. J'ai même oüi dire que l'on ne fait plus de complimens dans les Lettres, mais que l'on introduit une nouvelle mode, qui est de cacheter, non plus d'un seul cachet, mais de trois, de peur de blesser la civilité.

Mon cher ami, prions Dieu de tout nôtre cœur, qu'il donne à cette brave Nation l'esprit de paix, & que la fureur martiale qui l'agite toûjours, se change en

une mode ſalutaire, qui faſſe revenir le repos, & la tranquilité dans toute l'Europe. A Paris le vingtiéme Aouſt 1692.

LES PHILOSOPHES.

LES Philoſophes diſent de belles choſes, qu'ils ſoûtiennent mal par leurs actions, & qu'ils deshonorent par leurs foibleſſes. Témoin Ariſtipe, à qui Denis de Syracuſe preſenta un jour trois belles filles, pour en choiſir une, il les prit toutes trois, *de peur*, dit-il, *qu'il ne lui arrivât le même malheur qu'à Paris qui avoit jugé Venus la plus belle.*

Ce Philoſophe ſe traitoit délicatement, & aimoit fort la Cour. Sur quoi Denis lui reprochant que l'on voyoit les Philoſophes à la porte des Princes, & non pas les Princes, à la porte des Philoſophes, Ariſtipe lui répondit, que *c'étoit par la même raiſon, que l'on voyoit ordinairement les Medecins chez les malades, & non pas les malades chez les Medecins.*

Je ne ſçai ſi c'eſt à lui à qui on doit ce mot digne d'un Philoſophe, ou s'il eſt dans le *Cratile* de Platon. *Qu'il eſt dangereux d'être trompé par les autres,*

mais qu'il l'est beaucoup plus de l'être par soi-même. La raison, c'est qu'on l'est beaucoup plus aisément, & plus souvent par soi-même que par les autres.

C'est que nous regardons la tromperie que les autres nous font, comme un effet de leur mauvais cœur, & que nous regardons celle que nous nous faisons à nous-même, comme un effet de nôtre bonne volonté, qui s'est trompée innocemment, & qui cherchant nôtre bien, est tombée dans l'erreur sans y penser.

De tous les Philosophes anciens, Socrate est le plus estimable, parce qu'il propose toûjours *la raison* & *la vertu*; qui sont les deux choses qui font l'homme de bien.

Aprés Socrate, Platon paroît le plus digne de vénération. On l'apelle *divin*, parce qu'il a connu Dieu & l'ancien Testament par les entretiens qu'il a eu avec les Prêtres d'Egypte, aussi le Philosophe Numerius l'apelle *le Moïse Athenien.* Saint Justin Martir, & plusieurs autres ont crû qu'il avoit pénetré dans le Mistere de la Trinité, ce qui peut être vrai, fondé sur le nombre de *trois*, qu'il avoit pris de Pytagore, comme la mesure de toutes choses, & Marsile Ficin, qui a traduit ses œuvres, dit que c'est à cause que

Dieu gouverne par le nombre *ternaire*, ce qui ſignifie que les trois Perſonnes Divines gouvernent le monde par ces actions, que les Theologiens apellent *ad extra*, qui ſont communes aux trois Perſonnes de la Trinité.

C'eſt ſur cela, ſi je ne me trompe, qu'eſt fondé le cercle de *Trois*, qui commence à *Dieu*, qui paſſe par le *Monde*, & qui revient à *Dieu*. Comme commençant à *Dieu*, il s'apelle *Beauté*, comme paſſant par le *Monde*, on le nomme *Amour*, & comme retournant à *Dieu*, il s'apelle *felicité*, c'eſt-à-dire, que *Dieu* eſt la *Beauté ſuprême*, qui attire tout à lui, que le *monde* eſt l'amour qui eſt attiré par cette beauté, & que *le même Dieu* eſt le bonheur éternel, comme le terme de toutes les créatures. Cela ſignifie encore que Dieu eſt une beauté que toutes les créatures deſirent, & dont elles ſouhaitent la poſſeſſion, que c'eſt lui qui allume tous nos deſirs, & que c'eſt dans lui ſeul où nôtre amour peut trouver ſa récompenſe.

Marſile Ficin, qui dans ce que je viens de raporter a expliqué quelques ſentimens de Platon, nous donne une grande eſtime de la doctrine de ce Philoſophe.

Quand *à ses idées* que Tertullien déteste, comme *les semences de l'heresie des Gnostiques*, & dont pourtant saint Augustin s'est heureusement servi pour entendre plus facilement plusieurs véritez ortodoxes, sans doute, dis-je, que *par ces idées* Platon n'a voulu parler que de la connoissance de Dieu, qui est une idée générale de toutes les créatures.

Platon mourut âgé de quatre-vingt ans, le sept de Seprembre, pareil jour qu'il étoit né, au sortir du festin qu'il faisoit tous les ans, pour célébrer le jour de sa naissance.

Il y auroit plusieurs belles choses à dire de lui, mais on les voit beaucoup mieux dans ses œuvres, que dans des Extraits; ce qui frape le plus, c'est ce qui est raporté dans l'Histoire de Zonare; qu'en 796 sous l'Empire de Constantin VI. & d'Irene sa mere, on trouva dans un sepulcre fort ancien, un corps qu'on crût celui de Platon, avec une lame d'or au col, qui contenoit ces paroles; *Christ naîtra d'une Vierge, & je crois en lui, & tu me verras encore une fois au tems d'Irene & de Constantin.* On lit ces mots dans le troisiéme Livre de Genebrard. Si cela est vrai, Platon a eu une connoissance bien particuliere des Prophetes.

Quand, dans l'Apologie de Socrate, il parle de la vertu & des richesses, il dit *que jamais les richesses n'ont eu l'avantage de produire la vertu dans les riches, mais que la vertu a quelquefois produit les richesses dans les gens de bien.* De plus, *que les richesses font que nous paroissons heureux sans l'être, & que la vertu nous donne un bonheur qui ne paroît point.*

Les paroles qu'il fait dire à Socrate, quelques momens avant sa mort, sont dignes de l'un & de l'autre. *Atheniens,* dit Socrate, *je vous demande cette derniere grace, quand mes enfans seront parvenus à l'âge de raison, s'ils aiment plus les richesses & les dignitez, que la vertu, faites-les mourir, afin que leurs mœurs ne deshonorent pas ma mémoire.* Il dit ailleurs, *qu'un homme de bien ne doit jamais souhaiter la vie, mais que c'est à Dieu à qui il en faut abandonner la durée.*

Bord de la Tapisserie.

IL en est de ce petit ouvrage, comme des pieces de Tapisseries, qui contiennent des personnages, & des Histoires, & qui sont bordées de fleurs & de fruits. Le Livre a commencé par une petite ga-

lanterie, on trouve dans le corps des personnages & des Histoires : * il est bien juste pour la cimetrie de le finir comme on l'a commencé.

Ce que je vais dire est tout rescent. Aux environs de Paris, à la sortie d'un bois, on trouve un Bourg baigné de la Marne, rempli l'Eté de personnes d'esprit, tant hommes que femmes, qui contribuent toutes à une agréable societé. Ce sont des promenades, des conversations, & souvent de petits jeux, qui, comme on va voir, donnent occasion à plusieurs jolies choses.

Tout le monde sçait un jeu, où la personne qui le fait, si c'est un homme, pense à trois femmes, & si c'est une femme, pense à trois hommes, ensuite elle passe un brin d'herbe sur la bouche d'une personne du jeu, & aprés elle lui demande à laquelle des trois fois elle s'est sentie plus chatoüillée. La suite du jeu est que la personne baise l'homme ou la femme à laquelle celui, ou celle qui fait le jeu, a pensé. Une fois le sort tomba sur un Abbé, qui retenu à son corps défendant, & grinçant les dents tout bas contre la bienséance de son caractere, au lieu de baiser, fit sur le champ ce couplet de chanson.

* *Les Caracteres & les Portraits.*

CHAN-

CHANSON.

SOuvent une herbette à la main,
Iris belle, & farouche,
Cherche mon amoureux destin.
La passant sur ma bouche,
Et lon lan la,
Mes yeux mieux que ce brin
Lui découvriroient qui me touche.

A mon sens, cette Chanson vaut bien un baiser : peut-être les femmes en jugeront autrement ; car elles ne se payent pas toûjours de Chansons. Voici la réponse de la Dame.

CHANSON.

COmment une herbette à la main,
Découvrir qui vous touche,
Vous voltigez soir & matin,
Leger comme une mouche;
Et lon lan la
Lequel est plus certain,
De vos yeux, ou de vôtre bouche?

Les femmes de cette vivacité porteroient la joye dans les plus tristes solitudes. Je sçai bien que la conversation de

celle-ci vaut la lecture d'un bon livre; tout y brille, mais tout y est dangereux. C'est une espece de petit démon feroce, que personne n'a jamais pû aprivoiser: mais ce qui est rare, c'est que le solide est dans elle comme l'agréable, & qu'elle marque autant de sagesse dans ses affaires, & dans sa conduite, que d'agrémens dans sa conversation.

Ces sortes de societez sont pour moi des scenes, où je fais le personnage muet, je ne desserre pas les dents, j'ouvre seulement de grands yeux, comme un homme qui écoute avec avidité: je me croirois heureux, si je recueïllois bien ce que j'entends dire, & que je pûsse remplir dignement la charge de secretaire de la compagnie.

J'ajoûte deux couplets, que me dit une personne touchant la vigilance inutile des maris sur leurs femmes. A la verité ils sont vieux; mais ils marquent bien le caractere d'un homme jaloux.

CHANSON.

SI mon mari voit sur mon lit
Voler une mouche,
Il la chasse de dépit,
Peur qu'elle ne me touche;

Et ce vilain eſt jaloux des draps de ma
couche.

Si je regarde les Cieux,
Il ſuit mes prunelles ;
Il croit même que les Dieux
Me trouvent ſi belle,
Qu'ils me font parler d'amour par les
irondelles.

Puiſque je ſuis en train de dire les jolies chanſons que j'aprens en cette agréable compagnie, j'ajoûte encore celles-ci que je ne crois pas imprimées. L'Auteur du premier couplet m'eſt inconnu. Les deux ſuivans viennent d'un homme de qualité & de mérite, qui ne haïſſoit pas une Princeſſe étrangere, à qui ſur le ton des Folies d'Eſpagne, il eſſaïe de perſuader ſon amour. Et les deux derniers ſont de Monſieur de Senecé, homme d'eſprit, d'un commerce aimable, & connu par une infinité de Poëſies galantes. Voici le premier.

CHANSON.

REveillez comme moi par les ſoins de
l'amour,
Jour & nuit, Roſſignols, vous chantez
vôtre flâme ;

Et je chante à mon tour
Les transports de mon ame.
Nous sommes tous également charmez,
Mais nous ne parlons pas de même;
Vous vous loüez de ce que vous aimez,
Et je me plains de ce que j'aime.

CHANSON.

Sur les Folies d'Espagne.

DE Junon vous avez la noblesse,
De Pallas vous avez la fierté;
Et mes yeux, adorable Princesse,
De Venus vous trouvent la beauté.

Si j'osois, mais je n'ose le dire;
Ah! si j'osois vous le dire tout bas;
C'en est fait, je m'en vais vous le dire;
Je vous le dis, ne m'entendez-vous pas?

CHANSON.

de Monsieur de Senecé.

POur une jeune Bergere,
Faut-il que mon cœur soit pris?
Cruel amour considére
Que mes cheveux sont tous gris.

La raiſon me fait connoître
Qu'amour n'eſt plus de ſaiſon ;
Mais quand l'amour eſt le maître,
Ecoute-t-on la raiſon ?

Qu'eſt-ce que mon cœur eſpere
Quand il ſe mêle d'aimer ?
Quand on n'eſt plus propre à plaire,
Pourquoi ſe laiſſer charmer ?

Il ne faut rien laiſſer perdre de ce qui mérite d'être écrit. Je viens tout à l'heure de rencontrer un de mes amis, beau, & bien fait. Il eſt marié à une femme jeune & belle, qu'il aime, & de qui il n'eſt point aimé. Comme je lui ai dit qu'il étoit malheureux ; *Elle eſt plus malheureuſe que moi*, m'a-t-il répondu ; *j'ai le plaiſir d'avoir toûjours devant mes yeux une femme que j'aime ; & elle a la douleur de voir continuellement un homme qu'elle n'aime point.* Cette réponſe m'a touché : je connois des maris, qui en pareille occaſion n'auroient peut-être pas de pareils ſentimens.

FIN.

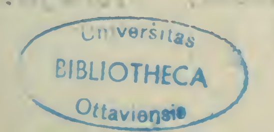
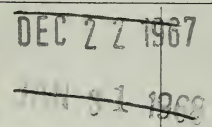


TABLE EXACTE
DES
MATIERES CONTENUES
DANS CE LIVRE.

Elles

LA DEVOTION.

Fin de la Table.


DEC 2 2 1967

